



REVUE DE PRESSE

7 décembre 2022 – 27 juin 2023

SOMMAIRE



19/01/2023 – M le Magazine du Monde
Gérald Garutti répand la bonne parole à Aubervilliers : « Il est l'heure de s'ouvrir, de mieux se parler. Autrement, on va crever ».

Page 5

Brut.

09/04/2023 – Brut.
Comment mieux se parler ? Avec Gérald Garutti

Page 8



27/03/2023 – France Culture, Bienvenue au Club
Gérald Garutti : "On se parle de plus en plus, on s'écoute de moins en moins".

Page 9

arte

14/06/2023 – ARTE, 28 Minutes
Gérald Garutti prêche la bonne parole

Page 11



04/03/2023 – France Inter, Ce monde me rend fou
Pourquoi on ne se comprend pas alors qu'on ne s'est jamais autant parlé...

Page 12



31/01/2023 – LCP, Le Grand Entretien
Gérald Garutti : apôtre de la bonne parole !

Page 13



18/02/2023 – France Culture, Sous les Radars
Gérald Garutti : apôtre de la bonne parole !

Page 15



30/01/2023 – RFI, De vive(s) voix
Gérald Garutti, manifeste pour les arts de la parole.

Page 16



13/04/2023 – France Info TV, Brut
VIDEO. Comment mieux se parler avec le philosophe et écrivain Gérald Garutti

Page 17



01/06/2023 – Philosophie Magazine
Il faut qu'on parle – « Tout dialogue n'est pas forcément un débat furieux »

Page 19



01/03/2023 – Le 1 Hebdo
Gérald Garutti : Les 7 piliers de la Parole.

Page 23



17/01/2023 – Europe 1, L'Interview d'Alexandre Le Mer
Gérald Garutti : « On parle de plus en plus et on s'écoute de moins en moins ».

Page 25



12/05/2023 – LCI/TF1 Info, Tout est Pol

Page 26

arte

02/04/2023 – ARTE, 27
Réseaux sociaux : un danger pour la démocratie ?

Page 27



23/06/2023 – France Inter, Carnets de campagne
La Sauge : des fermes urbaines pour inciter les citoyens à jardiner

Page 28

Umanz

09/06/2023 – Umanz
L'art perdu de la conversation

Page 30



09/06/2023 – RTBF
Gérald Garutti : « Au commencement était le verbe, à la fin s'étale le verbiage »

Page 39

	05/06/2023 – Acta Fabula <i>Se parler pour se relier — ou comment sauver notre humanité à l'ère du clic ?</i>	Page 41
	23/05/2023 – Ouest France <i>Point de vue : des relations sociales électriques</i>	Page 59
	15/05/2023 – Aleteia <i>Tribunes – « Ça se parle », mais pour dire quoi ?</i>	Page 61
	02/05/2023 – Le Soir (Belgique) <i>« Comme on nous écoute »</i>	Page 64
	01/05/2023 – Le Français dans le monde <i>« Il faut revaloriser la parole »</i>	Page 67
	30/04/2023 – France Culture, Solaé <i>Il faut voir comme on se parle</i>	Page 69
	21/03/2023 – Théâtre(s) <i>Il faut voir comme on se parle.</i>	Page 70
	17/03/2023 – Philosophie Magazine <i>Paroles, paroles, paroles ...</i>	Page 71
	10/03/2023 – AOC <i>Gérald Garutti : « Le bras d'honneur, c'est la fin de la parole ».</i>	Page 73
	09/03/2023 – TheatreActu.com <i>« Il faut voir comme on se parle » - Parole contre parole.</i>	Page 84
	01/03/2023 – La Scène <i>AUBERVILLIERS, le Centre des Arts de la Parole ses portes.</i>	Page 86
	14/03/2023 – L'Express.fr <i>Semaine de la langue française : demandez le programme !</i>	Page 88
	22/03/2023 – Sambuc Éditeur <i>Lancement du Centre des Arts de la Parole à Aubervilliers : « resacraliser » le langage.</i>	Page 93
	07/12/2022 – Artcena <i>Un Centre des Arts de la parole ouvre ses portes à Aubervilliers.</i>	Page 98
	28/02/2023 – Radio J, Les Invités de Lise Gutmann <i>Gérald Garutti pour son livre « Il faut voir comme on se parle ».</i>	Page 101
	25/01/2023 – Radio J, La chronique littéraire de Haim Nisenbaum <i>« Il faut voir comme on se parle » de Gérald Garutti</i>	Page 102
	04/04/2023 – La Revue politique <i>Débattre : comment nous parler ?</i>	Page 103
	01/04/2023 – Les Nouvelles d'Auber <i>Inauguration du Centre des Arts de la Parole</i>	Page 107
	13/04/2023 – LoisiraMag.fr <i>Centre des Arts de la Parole</i>	Page 109
	13/04/2023 – Tribune juive.info <i>Jeudi 13 avril.</i>	Page 111



18/04/2023 – Lapauseinfo.fr
« Vidéo : Améliorer la communication avec le philosophe-écrivain
Gérald Garutti à l'ère numérique »

Page 113



01/03/2023 – Le Courrier de l'Atlas
Initiative -Au commencement était le verbe.

Page 115



21/02/2023 – Service pour les professionnels de l'Information
Il faut voir comme on se parle par le Père Laurent Stalla-Bourdillon.

Page 116



20/01/2023 – Echo IDF
À Aubervilliers, un centre pour offrir une nouvelle voie à la parole.

Page 119



16/01/2023 – Tribune juive.info
Prochains événements

Page 121



15/01/2023 – apm
Se parler, se relier avec Gérald Garutti.

Page 122



11/01/2023 – Up-Magazine.info
Il faut voir comme on se parle – Manifeste pour les arts de la parole.

Page 125



11/01/2023 – La Lettre du Spectacle
Parole.

Page 127



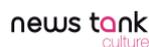
22/12/2022 – Sortiz
Sortiz le site de toutes les sorties, cinéma, théâtre, musique...

Page 128



25/11/2022 – Up-Magazine.info
Création du Centre des Arts de la Parole, le CAP.

Page 131



25/11/2022 – News Tank Culture
Création du Centre des Arts de la Parole à Aubervilliers par le metteur
en scène Gérald Garutti.

Page 136



24/11/2022 – Influencia.net
Le Centre des Arts de la Parole se dévoile.

Page 138

Gérald Garutti répand la bonne parole à Aubervilliers : « Il est l'heure de s'ouvrir, de mieux se parler. Autrement, on va crever »

[lemonde.fr/m-le-mag/article/2023/01/19/gerald-garutti-repand-la-bonne-parole-a-aubervilliers-il-est-l-heure-de-s-ouvrir-de-mieux-se-parler-autrement-on-va-crever_6158561_4500055.html](https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2023/01/19/gerald-garutti-repand-la-bonne-parole-a-aubervilliers-il-est-l-heure-de-s-ouvrir-de-mieux-se-parler-autrement-on-va-crever_6158561_4500055.html)



Le metteur en scène et philosophe Gérald Garutti, dans sa bibliothèque, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), le 7 janvier 2023. FRÉDÉRIQUE PLAS POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

Sourire réservé, conversation volubile, Gérald Garutti a l'air réjoui : « *C'est la première fois que je porte un projet qui fait l'unanimité, des étudiants aux patrons, des ministères au Samusocial.* » La drôle d'initiative lancée en ce début d'année par le metteur en scène de 48 ans et baptisée Centre des arts de la parole (CAP) part d'un constat : « *Partout, ça parle. Est-ce que, pour autant, on se parle ?* » La première étincelle lui vient à Londres, un jour de juin 2019. Tandis qu'il répète un *Tartuffe*, monté malicieusement avec des acteurs français et britanniques en guise de pied de nez au Brexit, Donald Trump déboule dans la capitale britannique et transforme illico sa visite officielle sous protocole royal en une énième série de mensonges, d'insultes, de tweets rageurs...

« *Cela a été le départ d'une réflexion, accélérée ensuite par l'absence de vrai débat pendant la présidentielle française de 2022*, raconte aujourd'hui Gérald Garutti, dans la vaste bibliothèque de sa maison, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis). *J'ai compris que*

nous vivions une dégradation radicale de la parole, devenue destructrice, mal maîtrisée, dégénérante. »

A l'écouter, les réseaux sociaux nous font vivre dans « *une société d'émission* » où il faut à tout prix donner son avis et si possible sans nuance. Comme en écho, les responsables politiques n'usent de mots que pour s'adonner à des « *pilonnages mutuels* ». Conséquence ? « *La création de communautés fallacieuses, de groupes fermés, de boucles infernales, de cellules radicales, où le commun se fait prison, illusion* », se désole-t-il dans *Il faut voir comme on se parle*, le manifeste de son projet, paru le 18 janvier chez Actes Sud.

Entremêler la pensée, l'art dramatique et l'écriture

Il lui aura fallu trois ans pour penser son contre-feu, le CAP, cette association destinée à « *revaloriser tous les types de paroles* » : poésie, rhétorique, dialogue, critique, théâtre. Façon d'entremêler la pensée, l'art dramatique et l'écriture. Soit le mélange acrobatique qu'affectionne Gérard Garutti depuis ses débuts, lui, l'intello touche-à-tout qui monte Shakespeare et adapte Musset, entre une mise en scène cousue main pour Pierre Richard ou Mathieu Kassovitz, un cours à Sciences Po, une tribune...

Le programme a l'épaisseur des grandes ambitions. A compter du printemps, le CAP, qui compte pour l'instant une équipe de quatre personnes, prévoit ainsi de lancer un festival itinérant, une chaîne de podcasts, une revue annuelle, une collection chez Actes Sud, mais aussi des lectures, des conférences, des pièces de théâtre ou des spectacles de slam. « *Nous nous adressons à toutes et tous* », lassés des clashes et des invectives venus de tous les horizons, revendique Gérard Garutti.

Les événements physiques – gratuits ou à un tarif abordable – n'auront pas lieu à Paris : « *Je ne peux pas prétendre décrocher des mondes en étant dans le 8^e arrondissement !* » Il a préféré Aubervilliers, où il vit depuis douze ans, et son fort, une ancienne friche urbaine transformée en vaste centre culturel accueillant artistes et associations et dotée d'espaces aux jauges de 200 à 450 places. La commune dyonisienne aux 108 nationalités, que les JO de 2024 promettent de redessiner en partie, est la troisième ville française avec le plus fort taux de pauvreté, selon le dernier baromètre de l'Observatoire des inégalités, fin décembre.

Des parrains venus de tous horizons

Aidé par son entourage, il a placé l'initiative sous l'égide de 21 parrains qui s'engagent à y intervenir : la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury, la présidente de la BNF, Laurence Engel, le rappeur Fianso, le chanteur Arthur H, le philosophe Frédéric Gros, la romancière Eliette Abécassis... « *Gérald a une sensibilité anglo-saxonne : il prend plaisir à rassembler des énergies et des gens de sphères différentes* », résume la documentariste Hind Meddeb, qui participe aussi au projet.

Pour financer le tout, la ville d'Aubervilliers, la région Ile-de-France, le Centre national du livre, le Théâtre de la Criée, à Marseille, et d'autres jouent les partenaires, en guettant d'autres subventions ou du mécénat. Surtout, le CAP a lancé depuis quelques mois de lucratifs programmes de formation sur six jours, pour réfléchir à la place de la parole, apprendre à mieux formuler son propos et à l'assumer. Administrés par des artistes (comédien, chanteuse lyrique, art-thérapeute...), ils visent des élus ou des entreprises.

Enfant du Quartier latin, fils d'une psychanalyste et d'un informaticien immigrés du Maroc et du Portugal, « *Gérald avait dès le lycée ce désir de théâtre et d'écriture* », se souvient Cynthia Fleury, qui le connaît depuis l'âge de 15 ans. Cinéphile et affamé de lectures, il découvre six mois avant son bac scientifique qu'« *il existe un endroit où l'on peut faire de la philo, de la littérature, du théâtre et qui s'appelle hypokhâgne, au lycée Louis-le-Grand* ». Ce sera la première ligne de son CV d'érudit qui aligne Normale-Sup, Sciences Po, master de philo et doctorat ès lettres.

Chaque dimanche, retrouvez le regard décalé de « M Le magazine du Monde » sur l'actualité.

Tenté par la mise en scène, Gérald Garutti s'y lance d'abord outre-Manche, en 2002, devient un temps le dramaturge du Théâtre national populaire de Villeurbanne et ne s'arrête plus depuis de monter des pièces, au Royaume-Uni autant qu'en France. Celui qui regrette que « *la gauche n'ait plus de raison suffisante à donner aux artistes de s'engager pour elle* » espère que son CAP aimera des collaborations. Il est déjà tout heureux de constater qu'affluent des messages de volontaires, professeurs, associations ou grandes écoles. « *Si on veut avoir un petit impact, il est l'heure de s'ouvrir, de mieux se parler. Autrement, on va crever.* »

Valentin Pérez

Comment mieux se parler ? Avec Gérald Garutti – Brut philo

B. brut.media/fr/news/comment-mieux-se-parler-avec-gerald-garutti-brut-philo-255fab81-a659-443e-8376-bec8eb882e4b

9 avril 2023 11:00

"Aujourd'hui, on parle de plus en plus, on se parle de moins en moins." BRUT PHILO. Réseaux sociaux, manque d'écoute... Le philosophe Gérald Garutti raconte la dégradation de la parole qui traverse selon lui notre société. Et dresse des pistes pour que les êtres humains se parlent un peu mieux entre eux.



Gérald Garutti : "On se parle de plus en plus, on s'écoute de moins en moins"

radiofrance.fr/franceculture/podcasts/bienvenue-au-club/reapprendre-a-bien-se-parler-avec-gerald-garutti-7536273

27 mars 2023



Lundi 27 mars 2023

Gérald Garutti lors de l'inauguration du CAP - 13 mars 2023 - Pascal Gély

Provenant du podcast [Bienvenue au Club](#)



Resacraliser la parole à l'heure du clash et du non débat, c'est l'une des missions du metteur en scène et philosophe Gérard Garutti, qui dirige le Centre des Arts de la Parole à Aubervilliers.

Paradoxalement, alors que l'on parle de plus en plus, on s'écoute de moins en moins nous dit-il. Le metteur en scène et philosophe Gérard Garutti propose une forme de sanctuaire de la parole, de l'écoute, de la contradiction et des liens avec le **Centre des Arts de la Parole**, inauguré le 13 mars à Aubervilliers. Grâce à ce qu'il nomme les "7 arts de la parole" - art de la création (le théâtre, le récit, la poésie), art de la transmission (l'éloquence, la conférence), art de l'interaction (le dialogue, le débat)-, il espère resacraliser la parole mise à mal jusque dans les instances de pouvoir.

Dans ce cadre, Gérard Garutti publiait en janvier ***Il faut voir comme on se parle. Manifeste pour les arts de la parole*** aux éditions Actes Sud.

Pour aller plus loin :

Un article de Gérard Garutti, "Les Sept piliers de la parole", est à lire dans la revue Le 1, numéro 436 du 1er mars 2023

Extraits sonores :

"Chantal Thomas : 5ème et dernière partie", France Culture, A voix nue : grands entretiens d'hier et d'aujourd'hui, 08/11/2013
Michel Bouquet, PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE - DOCUMENTS SONORES 1986-87

Gérald Garutti prêche la bonne parole 28 Minutes (14/06/2023)

 arte.tv/fr/videos/115409-001-A/gerald-garutti-preche-la-bonne-parole/



Gérald Garutti fait partie du groupe très fermé des metteurs en scène français à Londres. Il publie "Il faut voir comme on se parle. Manifeste pour les arts de la parole" aux éditions Actes Sud le 19 janvier 2023, un ouvrage qui revient sur le délitement du dialogue et de l'écoute entre les êtres humains.





samedi 4 mars 2023

Pourquoi on ne se comprend pas alors qu'on ne s'est jamais autant parlé...

Pour Christophe Bourseiller, de nos jours, on s'empare de la parole comme on prend le pouvoir, au détriment des autres. Et bien sûr, on cause énormément, de tout et de rien, à l'infini, en s'engueulant, en se blessant, en voulant à tout prix et de manière enfantine avoir le dernier mot.





ÇA VOUS REGARDE - RÉFORME DES RETRAITES : LA CONTESTATION EST-ELLE PARTIE POUR DURER ?

EMISSION © 1 HEURE

Invités :

- Louis Margueritte, député Renaissance de Saône-et-Loire
- Hadrien Clouet, député LFI de Haute-Garonne
- Fabienne Tatot, secrétaire nationale de l'Ugict-CGT
- Jean-Marc Daniel, économiste et professeur émérite à l'ESCP

LE GRAND ENTRETIEN / Gérald Garutti : apôtre de la bonne parole !

Gérald Garutti publie « Il faut voir comme on se parle » (Actes Sud) et remet la qualité de la parole au centre des débats. Il critique une société dans laquelle l'invective est reine. Le metteur en scène et écrivain est le fondateur du futur Centre des Arts de la parole, qui ouvrira ses portes à Aubervilliers en mars 2023.

Grand témoin : Gérald Garutti, metteur en scène, écrivain et dramaturge, fondateur et directeur de Centre des Arts et de la Parole et auteur de « Il faut voir comme on se parle » (Actes Sud)

- Grand témoin : **Gérald Garutti**, metteur en scène, écrivain et dramaturge, fondateur et directeur de Centre des Arts et de la Parole et auteur de « Il faut voir comme on se parle » (Actes Sud)

LE GRAND DÉBAT / Réforme des retraites : la contestation est-elle partie pour durer ?

« Le chrono de Blako » par Stéphane Blakowski

Les débats sur la réforme des retraites ont débuté lundi 30 janvier 2023 à l'Assemblée nationale, en commission des affaires sociales, à la veille d'une mobilisation conséquente de l'intersyndicale. Près de 7000 amendements ont été déposés par la majorité et l'opposition, prévoyant un débat court et potentiellement sans vote en première lecture, comme le permet l'article 47.1 de la Constitution. Pour l'épisode 2, plusieurs centaines de milliers de Français sont sortis dans la rue mardi 31 janvier afin de manifester leur mécontentement. La mobilisation sera-t-elle toujours croissante ?

<https://lcp.fr/programmes/ca-vous-regarde/reforme-des-retraites-la-contestation-est-elle-partie-pour-durer-159547>

31 janvier 2023

Par Nora Hamadi. Nora Hamadi met à jour un sujet ignoré du débat politique et pourtant au cœur des préoccupations citoyennes.

Débats publics : tous inaptes ?

Invectives, insultes... Le "spectacle" offert à l'Assemblée nationale depuis quelques jours choque au-delà des observateurs traditionnels du monde politique. La confrontation a-t-elle remplacé le débat ? Sommes-nous encore capables de converser ? L'anthropologue David le Breton fait le point.



le samedi de 12h à 12h30 sur France Culture

Nora Hamadi met à jour un sujet ignoré du débat politique et pourtant au cœur des préoccupations citoyennes.



Gérald Garutti dans les studios de RFI. © RFI

« *L'incarnation du sens, c'est le cœur de la parole* ».

C'est par le théâtre, par son activité de transmission aussi que Gérald Garutti se penche sur le rôle de la parole. Plutôt que simple vecteur d'information, la parole, c'est aussi ce qui fait vivre la mémoire, fait vivre l'histoire, ce qui nous fonde. Le **Centre des Arts de la Parole**, mouvement dont il est le fondateur, s'attache à reconstruire et fédérer par ce lien du langage.

Invité : Gérald Garutti, auteur, traducteur, metteur en scène, essayiste, dramaturge, professeur à Sciences Po et à Cambridge. Il publie ***Il faut voir comme on se parle, manifeste pour les arts de la parole***, aux éditions **Actes Sud**, en partenariat avec le Centre des Arts de la Parole.

Et notre chronique « Ailleurs » nous emmène à **Kinshasa**, où la **Fête du livre** s'invite pour cette édition 2023, au plus proche des Kinois pour célébrer le livre sous toutes ses formes.

VIDEO. Comment mieux se parler avec le philosophe et écrivain Gérald Garutti

francetvinfo.fr/societe/video-comment-mieux-se-parler-avec-le-philosophe-et-ecrivain-gerald-garutti_5769038.html

Brut.

13 avril 2023



Vidéo Comment mieux se parler avec le philosophe et écrivain Gérald Garutti

Article rédigé par



Dans une société où les réseaux sociaux et les écrans sont de plus en plus présents, l'humain prend moins le temps de s'écouter, de se parler. Gérald Garutti, philosophe, écrivain, metteur en scène et auteur du livre *Il faut voir comme on se parle* confie à Brut les secrets pour mieux se parler.

"Aujourd'hui, on parle de plus en plus, on se parle de moins en moins", confie Gérald Garutti. Pour le philosophe, la parole se dégrade avec des individus où *"chacun est dans son monde et l'espace commun n'existe plus"*. Et ce phénomène s'accroît avec les réseaux sociaux. Pour Gérald Garutti, internet et ses applications ne représentent ni le bien, ni le mal. Ils s'apparentent plutôt à un catalyseur, qui accentue des phénomènes humains qui sont plus profonds et anciens comme la logique de l'individualisation. Dans cette logique, cette individualité a tendance à enfermer chacun dans l'idée que *"tout ce qui n'est pas comme moi n'existe pas ou n'a pas le droit d'exister"* est une menace, explique le philosophe.

Les écrans bercent aussi les individus dans une grande illusion : celle que tout est réalisable à distance, que tout peut se résoudre. Cette possibilité permanente d'être joignable engage une obligation : l'injonction de répondre. *“On a de moins en moins de capacités d'attention, on est saturé de messages”*, ce qui entraîne une écoute de moins en moins favorable.

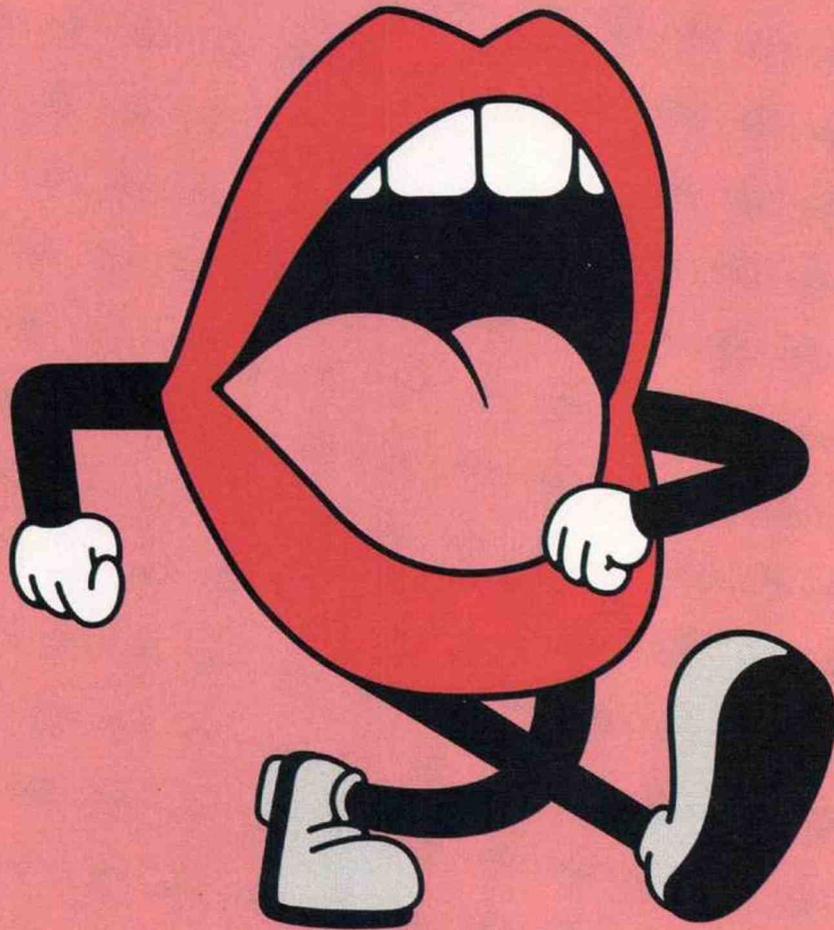
Les solutions pour mieux se parler

Pour Gérard Garutti, une transformation du rapport au langage opère, avec les nouvelles pratiques liées aux écrans. *“Avec des messages, on a, à la fois, le côté rapide de l'oral et la fixité de l'écrit, ce qui pose d'ailleurs des problèmes puisqu'on va mal interpréter”*, d'où l'invention des smileys. Face à un mail mal déchiffré par exemple, le philosophe explique qu'une discussion pourrait résoudre le quiproquo, avec l'usage de la parole, en direct. Pour lui, revaloriser la parole, c'est permettre une meilleure écoute, souvent mise à mal avec la concentration sur soi, l'indisponibilité et l'incapacité à être attentif. *“La parole, ça s'apprend, ça se travaille. Cette élaboration, pour moi ça s'appelle un art”*, ajoute Gérard Garutti. Découvrez les sept piliers fondamentaux de la parole et des dimensions de l'humanité dans la suite de la vidéo.



Dossier **D**

IL FAUT QU'ON PARLE!



PARCOURS DE CE DOSSIER

P. 40

Née avec les dialogues de Platon, **la philosophie repose sur un pari: celui que la parole est préférable à la violence**, et que, lorsque plusieurs intérêts sont en lutte, mieux vaut les départager par l'argumentation rationnelle. Un tel pari n'a cependant rien d'une évidence à notre époque: d'abord parce que la guerre fait rage aux portes de l'Europe, ensuite parce que, sur bien des sujets de société, les positions tendent à se radicaliser. Alors, toujours précieuse la parole?

P. 42

Pour le savoir, nous avons interrogé longuement un personnage de l'ombre: **Emmanuel Bonne**, qui a été le « sherpa » de François Hollande puis d'Emmanuel Macron, soit celui qui conseille et mène parfois les négociations diplomatiques les plus délicates. Dans un entretien accordé à titre exceptionnel, il explique quels sont les « outils » du négociateur et revient sur la stratégie – contestée – du président de maintenir la possibilité d'un dialogue avec Vladimir Poutine.

P. 46

Un agent de sécurité, un médiateur juridique, une professeure exerçant dans un lycée difficile, une thérapeute de couple et un jeune syndicaliste nous expliquent quel est leur usage de la parole au quotidien. Leurs récits sont commentés par la philosophe **Elsa Godart**.

P. 52

Le langage est-il un outil de civilisation, de fabrication du consensus? Ou encore, permet-il de dissiper les illusions? De **John Locke** à **Jürgen Habermas** en passant par **Friedrich Nietzsche**, les classiques sont en désaccord!

P. 56

Philosophe et metteur en scène, **Gérald Garutti** vient de créer le Centre des arts de la parole à Aubervilliers. Avec une conviction: les experts en communication poussent à rechercher l'efficacité, l'impact, alors que se parler vraiment suppose de s'ouvrir.

P. 58

Ils ne se seraient jamais parlé si nous ne les avions pas convaincus de le faire: la sociologue **Nathalie Heinich**, qui vient de publier *Le wokisme serait-il un totalitarisme?*, débat avec le philosophe **François Cusset**, qui dénonce dans un récent essai *La Haine de l'émancipation*.



« TOUT DIALOGUE N'EST PAS FORCÉMENT UN DÉBAT FURIEUX »



GERALD GARUTTI

Philosophe, metteur en scène et écrivain, il est maître de conférences à Sciences-Po Paris. Auteur de pièces de théâtre et d'essais, il vient notamment de faire paraître *Il faut voir comme on se parle* (Actes Sud). Ce manifeste accompagne la création du Centre des arts de la parole (CAP), qu'il dirige à Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis.

Philosophe et metteur en scène, **Gérald Garutti** est aussi le fondateur et directeur du Centre des arts de la parole (CAP), récemment créé à Aubervilliers. Il réunit des figures de l'art et des sciences humaines autour d'une conviction : on peut apprendre à mieux *se parler*. *Propos recueillis par Cédric Enjalbert*

Dans quelle mesure la parole est-elle un art ?

GÉRALD GARUTTI : Parler et porter une parole n'est pas la même chose. Parler est une fonction humaine de communication. Porter la parole, c'est déployer toutes les dimensions de l'humain, par une sublimation de l'instrument. Malraux aurait eu cette phrase : « *Faire connaître aux hommes la grandeur qu'ils ignorent en eux.* » Cela s'élabore dans la parole même.

Quels sont ces arts ?

Je considère qu'il existe sept « piliers » de la parole. Parmi eux, trois arts de la création.

La parole se conçoit et se formule ainsi avec *la poésie*, qui fait advenir le monde. Elle se raconte avec *le récit*, qui forge une histoire ainsi qu'une conscience. Elle s'incarne et s'adresse avec *le théâtre*. Puis deux arts de la transmission : la parole vise à convaincre et à persuader avec *l'éloquence*; et elle transmet des savoirs subjectifs avec *la conférence*, sans se résumer à un simple combat d'opinions sophistiqués. Et deux arts de l'interaction : la parole s'échange avec *le dialogue*, elle se confronte avec *le débat*. On parlait au Moyen Âge d'arts libéraux pour désigner la géométrie, l'arithmétique, la musique, l'astronomie, la grammaire, la rhétorique et la dialectique.

© Pascal Gely, Abdullah Ali unsplash.

Je parlerais ici plutôt d'arts « libérateurs ». Ils ne constituent pas le domaine réservé de quelques puristes attachés à l'accent circonflexe : de l'exercice de la parole dépend la revalorisation de l'humanité. Ce n'est pas un hasard si le théâtre, la philosophie et la démocratie naissent en même temps, comme trois formes dialogiques.

De quoi l'usage de la parole souffre-t-il ?

L'un des problèmes contemporains est la réduction de la parole à l'éloquence, de l'éloquence à la performance et de la performance à l'impact. C'est ce que j'appelle la conception « balistique » de la parole. Elle consiste à émettre un message prenant autrui pour cible. Ce que l'on nomme la prise de parole en public est bien souvent une prise de public en parole. Cette conception réductionniste de l'éloquence aboutit à une objectivation de l'autre. Mais, à l'inverse, il existe une parole subjectivante, qui fonde un espace commun à partir de nos différences. Cela suppose cependant un certain nombre de règles éthiques et techniques, à commencer par le primat de l'écoute. On peut avoir des désaccords, mais tout dialogue n'est pas forcément un débat furieux.

Quelles sont vos actions au CAP ?

Plusieurs modalités d'action sont déployées. L'un des enjeux concerne la recherche et le développement, à travers des publications comme notre revue *Champs de parole* ou le *Manifeste pour les arts de la parole*. À côté de cette dimension réflexive, nous œuvrons à un projet de sensibilisation, qui passe en particulier par les créations artistiques et le témoignage de médiateurs, de poètes, d'avocats, de gens qui ont fait de la parole une vocation. Nous concevons les États généraux de la parole qui se tiendront en mars 2024. Nous imaginons en juin un festival baptisé Pour une écologie de la parole, où nous nous demanderons à quelles conditions une parole n'est pas toxique. Nous créons un podcast – *Voix au chapitre* –, qui donne la parole à des personnes en grande précarité, au Samu social, ou plutôt qui les amène à la formuler par un travail d'accompagnement mené par l'écrivain Ismaël Jude. L'exercice ne consiste pas à se raconter mais bien à élaborer une parole articulée, afin de reconquérir sa dignité. Nous pensons développer le programme dans d'autres institutions, psychiatriques ou carcérales. Certaines paroles permettent de transcender les fureurs, de les canaliser sans les nier. Antigone et Créon confrontent leurs points de vue avec une grande violence. Mais cette parole est ritualisée, encadrée par l'*agôn*, la joute

oratoire. Chez Sénèque ou Shakespeare, il peut y avoir un théâtre de la violence et de la vengeance, mais ce dernier empêche les gens de s'entretuer. La sublimation est l'une des modalités de la catharsis.

Peut-on encore croire à cette sublimation cathartique aujourd'hui ?

C'est tout le sujet, car cela implique une présence. Or nos temporalités sont individualisées et morcelées. Les sollicitations permanentes empêchent l'esprit d'embrasser le présent, le passé et l'avenir, ce qu'Augustin appelle l'attention. Nous entretenons un rapport désabusé au monde et éprouvons des difficultés à nous projeter. L'idéal révolutionnaire qui, pendant deux siècles, a porté l'idéal humaniste, présentant l'histoire comme progressés, se heurte à un changement anthropologique : il ne s'agit plus de savoir comment bâtir un monde meilleur, mais comment

« Face à l'autre,
je ne balance pas
une saloperie
avec la même
aisance que
sans visage,
en ligne, sous
pseudonyme »

empêcher qu'il se défasse, comment empêcher que les glaciers fondent, que les mers montent et que les forêts disparaissent... Le déclin de l'espérance humaniste s'accompagne d'un déclin des grands récits.

Vous soulignez un paradoxe : on parle de plus en plus mais on se parle de moins en moins.

Ça parle partout, dirait Lacan. C'est le ça qui parle, le pulsionnel qui jaillit sans filtre, avec la vivacité de l'oral et la fixité de l'écrit. On envoie un Tweet comme on envoie un trait. L'écrit supposait une élaboration. Quand Kant affirme : « *J'appelle public la société des gens qui lisent* », il souligne une double prise de distance, celle de l'écriture, qui nous incite à reformuler, et celle de la lecture en temps différé. Les réseaux ne sont pas bons ou mauvais en eux-mêmes, mais y encourager la haine rapporte. C'est le *clash* pour le *cash*.

Face à l'autre, comme ici en entretien, je ne balance pas une saloperie avec la même aisance que sans visage, en ligne, sous pseudonyme. Il ne s'agit pas de revenir au Moyen Âge et de s'enfermer hors du monde avec des amis pour se raconter des histoires, à l'instar de Boccace durant la grande peste. En revanche, on peut veiller à ne pas céder à cette pente pulsionnelle exaspérant la violence, où l'on est parlé par tout ce qui nous traverse, sans être sujet de sa parole. Suivre sa pente pourvu que ce soit en montant, comme dit Gide!

Que penser du mantra de l'époque : « il faut qu'on parle » ?

Il faudrait entreprendre la généalogie des libérations successives, celles des droits civiques et des mœurs autrefois, de la parole aujourd'hui. Cependant, Foucault montre dans *La Volonté de savoir* que nous n'avons jamais été censurés, que, au contraire, des dispositifs d'extraction de la parole ont été conçus pour susciter constamment l'aveu, la confession, etc. Je parlerais donc plus volontiers de libération *publique* de la parole et j'ajouterais qu'il ne s'agit pas seulement de parler, mais de *se* parler. C'est le sens du titre de mon manifeste – *Il faut voir comment on se parle* – emprunté à Alain Souchon dans *Foule sentimentale* : « *Il faut voir comment on nous parle*. » La dénonciation du consumérisme dans la chanson supposait l'existence d'un « nous », d'une communauté partageant une forme de souffrance. Qu'est devenu ce « nous » trente ans plus tard ? Voyez l'Assemblée nationale, censée porter la parole des citoyens, selon un rituel républicain : nos représentants s'insultent et ne s'écoutent pas. Dans l'histoire parlementaire, ce n'est pas neuf, il y a toujours eu des moments de violence, mais du fait de l'amplification par les réseaux, ces invectives sont maintenant entretenues car elles permettent d'exister médiatiquement. Or, quand on voit des parlementaires ou des ministres faire des bras d'honneur, on ressent de la colère et de la honte.

Que faire ?

Le troisième champ d'action du CAP, outre la réflexion et la sensibilisation, c'est la formation. L'un de nos objectifs est que les arts de la parole soient enseignés à l'école et que tout ne se résume pas au grand oral du bac. Les trois quarts des Français souffrent de glossophobie – ils ont peur de prendre la parole en public. Nous déployons donc également un volet de formation pour tout métier ayant besoin de prendre la parole et d'assumer une fonction publique, convaincus que l'on peut susciter des actes de parole responsables et maîtrisés. ▢

LES 7 PILIERS DE LA PAROLE



Gérald Garutti

Metteur en scène, dramaturge et écrivain, il a fondé et dirige le Centre des arts de la parole, à Aubervilliers. Il vient de publier Il faut voir comme on se parle : manifeste pour les arts de la parole aux éditions Actes Sud.

NOUS VIVONS DANS UN MONDE DE BRUIT et de fureur. Un monde de rumeurs, de buzz, de bashing et de clashes. Jamais l'humanité n'a autant pris la parole. Tout le monde s'exprime. Mais est-ce qu'on s'écoute ? Il faut voir comme on se parle. De plus en plus mal. L'humanité en moins. La parole est dégradée. Elle est souvent vide de sens et pleine de violence.

Au commencement était le verbe, à la fin s'étale le verbiage. De nos jours les trois mousquetaires s'appellent Infox, Pathos, Clashos et Boxoffice. Le grand parloir vire au vaste défouloir. Logorrhée rime avec vacuité. Vanité. Cécité. Radicalité. Irresponsabilité. On l'éprouve chaque jour, à l'école, au travail, dans la rue, dans les assemblées, dans les médias, sur Internet, sur les réseaux sociaux. On confond dialoguer et dégommer. On parle de plus en plus, on se parle de moins en moins. L'autre n'existe plus.

Il s'agit d'émettre à tout prix. On ne s'écoute plus. On se balance des choses. Bienvenue dans la *repost*-modernité, cet âge machinal où l'on retransmet sans savoir – le *repost* comme suivisme. Où l'on réplique sans réfléchir – la riposte comme automatisme. Où l'on défait sans fonder – la post-postmodernité comme désagrégation. La société d'émission, c'est la démission de la société.

On réduit la parole à l'éloquence, l'éloquence à la performance, la performance à l'impact – une conception balistique de la parole. À preuve la prise de parole en public – que je nomme, moi, la prise de public en paroles. L'autre est cible à atteindre, matière à captiver – pur objet. Si l'autre n'existe pas, alors tout est permis. Voici venu le règne du verbe irresponsable.

Il faut en finir avec ce grand déversoir aux relents d'immense dépotoir. Avec l'absence d'écoute et la captation d'autrui. Avec le culte de l'émission et la culture de l'humiliation. Avec la perte d'attention et la ruine de la relation. Avec le triomphe du cliché et le despotisme du schématisme. Avec le narcissisme 2.0 et le fanatisme de l'iden-

tique. Avec le repli sur soi et l'ultramédia solitude. Avec la tyrannie de la distraction et l'asservissement à la connexion – au détriment du lien.

Il nous faut retrouver l'exigence de l'écoute. La valeur du silence. Le sens de la nuance. L'esprit de complexité.

L'éthique de réciprocité. La liberté d'interprétation.

Le courage de la parole.

En préférant à la cacophonie universelle la résonance de l'essentiel. À l'empire du tout-à-l'ego, la passion de l'interaction. Au vide des formules, la charge du sens. À l'inanité du zapping, l'intensité de l'attention. À l'inconséquence des discours, la responsabilité de l'énonciation. À l'impunité dans l'immatériel, l'incarnation de l'expérience. À la complaisance dans la violence, la conscience de l'adresse. Au rejet de la différence, l'accueil de l'altérité. Au simulacre de communauté, le partage d'humanité. Au retranchement derrière l'écran, la communion dans la présence – cette présence si capitale en cet âge spectral où pullulent les regards vitreux, les alias désincarnés et les abonnés absents.

La parole est un fait humain total. Mutiler la parole, c'est tronquer l'Humanité. Bien parler ne suffit pas. Il s'agit de parler juste. Avec justesse et justice. J'en appelle ici à un humanisme de la parole. Pour que l'explosion de l'expression marque la consécration de notre humanité – non son atomisation. Pour donner à la parole tout son sens. En l'élevant à sa pleine puissance.

À cette fin, je propose l'art comme solution vitale à une crise cruciale. Je conçois les arts de la parole comme des arts de construction collective capables de réconcilier la société et de sublimer notre humanité. Et je les mobilise pour (re)valoriser la parole comme dignité personnelle et bien commun. En ce sens, je définis et réunis comme les sept arts de la parole : le théâtre, le récit, la poésie (arts de la création) ; l'éloquence, la conférence (arts de la transmission) ; le dialogue, le débat (arts de l'interaction). De leur pratique peut naître une parole juste, sensée, incarnée, reliée, responsable. Apprendre à les maîtriser, c'est œuvrer à réaliser son humanité dans sa transversalité.

Ces sept piliers de la parole forment un ensemble organique. La parole s'invente avec la poésie, se construit avec le récit, s'incarne avec le théâtre, s'opère avec l'éloquence, se transmet avec la conférence, s'échange avec le dialogue, se confronte avec le débat. Ainsi, la parole vit de l'art et dépérit par incurie – dans sa contrefaçon dégradée le récit dégénère en *storytelling*, la poésie en slogan, le théâtre en spectaculaire, l'éloquence en *punchline*, la conférence en novlangue, le dialogue en pilonnage, le débat en clash.



Dès lors, réhabiliter l'éloquence, c'est l'arracher à son misérable avatar actuel, pathétique ersatz de ce qui fut durant vingt-cinq siècles, de Démosthène à Simone Veil, l'art oratoire à la hauteur de l'histoire. Restaurer dans leur dignité le dialogue et le débat, c'est en finir avec l'infect diabi-boulbat. C'est apprendre à surmonter la violence, à maîtriser sa parole, à écouter.

Voilà pourquoi je lance le Centre des arts de la parole. Afin de se parler plutôt que s'entretuer – se parler pour se relier. Pour former, transformer, rassembler, rayonner. Pour fédérer. Et grandir ensemble. ¶

Illustration Stéphane Trapier

***On parle de plus en plus,
on se parle de moins en moins***

Gérald Garutti : «On parle de plus en plus et on s'écoute de moins en moins»

[E1 europe1.fr/emissions/linterview-de-5h40/gerald-garutti-on-parle-de-plus-en-plus-et-on-secoute-de-moins-en-moins-4161544](https://europe1.fr/emissions/linterview-de-5h40/gerald-garutti-on-parle-de-plus-en-plus-et-on-secoute-de-moins-en-moins-4161544)



6:50

[Alexandre Le Mer_05h45](#), le 17 janvier 2023, modifié à 11h19, le 17 janvier 2023

Gérald Garutti, auteur de "Il faut voir comme on se parle : Manifeste pour les arts de la Parole" aux éditions Acte Sud, répond aux questions d'Alexandre Le Mer. Il propose des formations au Centre des Arts de la Parole qui ouvre ce jeudi à Aubervilliers.

Invité(s) : Gérald Garutti, auteur de "Il faut voir comme on se parle : Manifeste pour les arts de la Parole" aux éditions Acte Sud

Tout est Pol du vendredi 12 mai 2023

tf1info.fr/replay-lci/video-tout-est-pol-du-vendredi-12-mai-2023-2256913.html

12 mai 2023



[Le Temps de l'Info](#)

LCI

par [La rédaction de TF1info](#)

Publié le 12 mai 2023 à 12h10, mis à jour le 12 mai 2023 à 12h40

Dans Tout est Pol aujourd'hui : le reportage de Paul Larrouturou revient sur la démission du maire de Saint-Brévin. Suivi des chroniques de nos spécialistes international, politique, économie et société. L'interview de Salomé Saqué, journaliste, autrice de « Sois jeune et tais-toi » aux éditions Payot) est également à retrouver dans la dernière demi-heure de l'émission.

Le Temps de l'Info est présenté par Elizabeth Martichoux accompagnée de Paul Larrouturou, Claire Fournier, Julien Arnaud, Paola Puerari et Narjisse Hadji.

La rédaction de TF1info

TF1 Info Copyright ©2023

27 Réseaux sociaux : un danger pour la démocratie ?

 arte.tv/fr/videos/106527-036-A/27/



Émission du 02/04/2023

Animé par Nora Hamadi, ce nouveau magazine aborde l'Europe sur le versant collaboratif.

Nous entendrons les analyses et les témoignages des européens recueillis lors de notre séance de réflexion collective. Et pour en débattre, nous recevons **Nina Gorenc**, professeur de langues à l'université de Ljubljana (Slovénie), et chercheuse en rhétorique politique. Elle dénonce l'impasse démocratique dans laquelle nous enferme les réseaux sociaux. De son côté, **Joan Barata**, expert juridique au sein de Justitia, un think tank danois qui promeut et défend la liberté d'expression, voit dans l'apparition des plateformes une révolution comparable à l'avènement de l'imprimerie.

Notre reportage nous conduira en Pologne, où le secrétaire d'État à la justice s'érige en défenseur de la liberté d'expression en promouvant une loi anti-Facebook.

Enfin, dans notre grand entretien, Nora Hamadi reçoit l'acteur et metteur en scène **Gérald Garutti**, qui milite pour que l'on rende aux mots et aux débats leurs lettres de noblesse.

La Sauge : des fermes urbaines pour inciter les citoyens à jardiner

[radiofrance.fr/franceinter/podcasts/carnets-de-campagne/carnets-de-campagne-du-vendredi-23-juin-2023-8760535](https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/carnets-de-campagne/carnets-de-campagne-du-vendredi-23-juin-2023-8760535)

23 juin 2023



La Sauge, pépinière urbaine bio - La Sauge

La sauge est une plante médicinale à qui l'on prête de nombreuses vertus, mais c'est aussi un acronyme : Société d'Agriculture Urbaine Généreuse et Engagée. « La Sauge » est une association qui installe des fermes urbaines pour démocratiser l'accès à l'agriculture.

La SAUGE a créé et anime quatre fermes urbaines dont trois en Seine Saint-Denis : **Terre Terre** à Bobigny, **la Prairie du Canal** à Aubervilliers, **l'Agronaute** à Nantes, et la petite dernière qui vient d'ouvrir ses portes : **La Plaine Terre** à Saint-Denis.

L'ambition de la Sauge est de changer notre rapport à l'agriculture, et que chacun puisse reprendre le pouvoir sur ces savoirs-faire. L'association milite pour que tout le monde ait accès au jardinage, ne serait-ce que deux heures par semaine.

Swen Déral, cofondateur de **la SAUGE**

Le Centre des Arts de la Parole

Voici un homme pour qui la parole est un art. Il a ouvert récemment, à Aubervilliers, un **Centre des arts de la parole**. Gérald Garutti est metteur en scène de théâtre et écrivain, il vient de publier chez Actes Sud, un essai intitulé "**Il faut voir comme on se parle. Manifeste pour les arts de la parole**".

Le Centre des Arts de la parole, installé au Fort d'Aubervilliers a pour ambition de rayonner partout en France et même au-delà, pour *réparer* la parole. Une parole souvent beaucoup trop violente, dans la vie quotidienne, sur les réseaux sociaux, dans la société en général, ce qui peut créer une vraie souffrance.

Au programme du centre des arts de la parole : poésie, rhétorique, dialogue, critique, théâtre, festival itinérant.

Gérald Garutti est au bout du fil

L'art perdu de la conversation

umanz.fr/a-la-une/09/06/2023/lart-perdu-de-la-conversation

9 juin 2023



Conversation entre Jacques Brel, Léo Ferré et George Brassens 6 Janvier 1969-©Jean-Pierre Leloir

« Quand avez-vous eu pour la dernière fois une grande conversation, une conversation qui n'était pas seulement deux monologues qui se croisent, ce qui passe souvent pour une conversation dans notre culture ? Quand avez-vous eu pour la dernière fois une grande conversation au cours de laquelle vous vous êtes entendu dire des choses que vous ne saviez pas que vous saviez, que vous vous êtes entendu recevoir de quelqu'un des mots qui ont absolument trouvé des endroits en vous que vous pensiez avoir perdus, qui vous ont amené tous les deux sur un plan différent, une conversation qui a continué à chanter dans votre esprit pendant des semaines ? »

John O'Donohue

L'analyste culturel en moi sait que cette crise des conversations est profondément liée à la crise d'isolement. Un terme que je préfère à la notion de solitude (l'isolement étant une solitude *subie plutôt que consentie*) et qui nous dit étude après étude qu'elle touche environ 20% de la population.

J'ai même appris récemment qu'il existait également – et dans une proportion plus élevée – au sein des entreprises et qu'il touche davantage les hommes que les femmes (27% contre 23%).

Alors que je préparais cet essai, j'ai également commencé à recevoir plusieurs communiqués de Deloitte sur les Dialog Skills. Je me suis dit que le sujet des conversations était décidément brûlant et d'actualité.

Je suis persuadé qu'il n'y a pas deux sortes de conversations et que les grandes et les petites conversations se valent. Que les « *petites-grandes* » conversations existent, c'est ce que nous rappelle l'art immémorial du *Schmoozing* Yiddish.

Or, en m'interrogeant sur comment combattre ces isolements rampants et ressusciter l'art de la conversation, j'ai essayé de me souvenir de magnifiques conversations, de conversations iconiques.

Comme ce dialogue mythique :

« *Adieu, dit-il...*

– *Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.*

– *L'essentiel est invisible pour les yeux, répéta le petit prince, afin de se souvenir.*

– *C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.*

– *C'est le temps que j'ai perdu pour ma rose... fit le petit prince, afin de se souvenir.*

Ou cette tragédie éternelle de l'amour jaloux :

OENONE : Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?

Ils ne se verront plus.

PHEDRE : Ils s'aimeront toujours ! Au moment que je parle, ah ! mortelle pensée !

Ils bravent la fureur d'une amante insensée.

Malgré ce même exil qui va les écarter, Ils font mille serments de ne se point quitter.

Ou cette conversation pleine de faconde :

CÉSAR : Mais s'il veut naviguer, qu'il navigue, bon Dieu ! Qu'il navigue où il voudra, mais pas sur l'eau !

ESCARTEFIGUE : Mais alors, où veux-tu qu'il navigue ?

CÉSAR : Je veux dire : pas sur la mer. Qu'il navigue comme toi, tiens ! sur le Vieux-Port. Ou sur les rivières, ou sur les étangs, ou... et puis nulle part, sacré nom de Dieu ! Est-ce qu'on a besoin de naviguer pour vivre ?

Est-ce que M. Panisse navigue ? Non, pas si bête ! Il fait les voiles, lui ! Il fait les voiles pour que le vent emporte les enfants des autres !

Ou, bien sûr, ce dialogue indépassable

– Si seulement tu connaissais le pouvoir du côté obscur

...Obi-Wan ne t'a jamais dit ce qui est arrivé à ton père.

– Il m'en a dit assez. Il a dit que vous l'avez tué !

– Non. JE SUIS TON PERE.

Après, j'ai beaucoup lu et posé de questions autour de moi et l'idée que je voudrais vous soumettre c'est qu'une belle conversation est comme une courte échelle où chacun soutient et élève l'autre.

Une bonne conversation doit en effet être accessible et inspirante. Elle part d'un principe simple: *"j'ai envie de m'appuyer sur ta marche et j'ai envie que tu t'appuies sur la mienne."*

Dans cet esprit, je voudrais vous proposer six petites graines qui constituent, à mon sens, l'art des belles conversations.

1- La connexion

" Le dialogue préside à sa manière d'être. vivre. aller vers l'autre, rechercher les rencontres authentiques, celles qui permettent l'échange-change, dans lequel la propre meilleure part de l'un s'épanouit d'autant au contact de la meilleure part de l'autre."

François Cheng

La connexion est la base de toute conversation et elle a un fondement scientifique. Selon les recherches d'Albert Mehrabian, professeur de psychologie à l'UCLA, seulement 7 % de la communication passe par les mots, 38 % par le ton de la voix et 55 % par des éléments non verbaux tels que les expressions faciales, les gestes et la posture.

Une vérité exprimée magnifiquement par Maya Angelou :

« Les gens oublieront ce que vous avez dit, ils oublieront ce que vous avez fait, mais n'oublieront jamais ce que vous leur avez fait ressentir. »

Et aux sources de la connexion, il y a bien sûr l'attention. « L'égard et le regard », comme l'explique le metteur en scène Gérald Garutti, directeur du Centre des Arts de la Parole.

L'attention, c'est l'élan vers l'autre, c'est « tendre vers », comme nous l'explique son étymologie latine « Ad Tendered ».

Toute conversation, au départ, demande de l'attention.

2- L'écoute

Pour entrer en conversation, il faut savoir écouter au-delà des mots.

Pour se préparer à l'écoute, Tony Salvador, Directeur de l'Insight lab d'Intel, recommande ainsi d'accepter de mettre au placard ses idées préconçues, de se rendre vulnérable aux nouvelles idées.

On pourra par exemple utiliser le *mirroring* qui invite à restituer la pensée de l'autre et obtenir son approbation sur la restitution délivrée.

Cette écoute et cette restitution attentive ont un bénéfice masqué : vous allez habiter des pensées qui ne sont pas les vôtres.

Il existe aussi une autre invitation à l'écoute attentive. Elle est puissante quoique souvent ignorée : *écouter pour comprendre, pas pour répondre*.

Mais cette écoute attentive, si indispensable, est souvent ignorée dans nos sociétés modernes. Saviez-vous que le temps moyen d'interruption des médecins était de... 18 secondes ?

Les exercices de *Deep Listening* fréquents dans les écoles de musique anglo-saxonnes invitent à redécouvrir les vertus de l'art de l'écoute. Vous pouvez, par exemple, vous entraîner à saisir les nuances entre l'interprétation de la 7ème symphonie de Beethoven, 2ème mouvement par Bernstein ou Karajan... Vous pouvez distinguer la suite pour Violoncelle de Bach par Mischa Maisky de celle d'Ophélie Gaillard. Ou, si vous préférez le Rap, vous dire que le fameux sample de Coolio de « Gangster's Paradise » de 1995 se retrouvait 4 ans avant dans les « Tam Tam de l'Afrique » d'IAM, sorti en 1991.

Le but de l'écoute attentive est, *in fine*, de parvenir à cette compréhension subtile *au-delà de la pensée* dont parle Steinbeck.

Car, lorsque l'on reçoit ce genre d'écoute on s'en souvient toute une vie :

« Son visage en lame de couteau n'avait pas d'âge. Il aurait pu avoir trente ans aussi bien que cinquante. Ses oreilles entendaient plus qu'on ne lui disait, et sa parole lente avait des nuances, non de pensée, mais de compréhension au-delà des pensées. »

3- Les questions

La troisième petite graine des arts de la conversation est celle des questions.

La psychologue Karen Huang, qui a étudié des centaines de conversations en ligne et hors ligne, a noté que les meilleures conversations étaient souvent parsemées de questions.

Avant toute grande conversation, il est utile de se poser nous-mêmes cette question.

Quelles questions pouvons-nous inventer ou faire émerger ?

Car il existe des questions puissantes. Des questions qui vous emmènent très loin, comme celle-ci :

« Si une boule de cristal pouvait vous dire la vérité sur vous-même, votre vie, votre avenir ou n'importe quoi d'autre, que voudriez-vous savoir ? »

Des questions qui nous plongent dans des abîmes de réflexions et font émerger des insights et des réponses inédites.

Hal Gregersen, l'auteur de « *Questions Are the Answer* », parle de sa technique des questions dans un article de la Harvard Business Review :

Commencez par sélectionner un problème important. Invitez un petit groupe à vous aider à l'examiner et, en deux minutes seulement, décrivez-le à un niveau très général afin de ne pas limiter la réflexion du groupe.

Précisez que les participants ne peuvent poser que des questions et qu'aucun préambule ou justification n'est autorisé.

Régalez l'horloge sur quatre minutes et générez autant de questions que possible dans ce laps de temps, en essayant d'en produire au moins 15.

Ensuite, étudiez les questions générées, en recherchant celles qui remettent en cause vos hypothèses et offrent de nouveaux angles de vue sur votre problème.

Si vous vous engagez à poursuivre activement au moins l'une de ces questions, avance Hal Gregersen, il y a de fortes chances que vous ouvriez une nouvelle voie vers des solutions inattendues.

4- Présence

L'autre ingrédient des conversations est la présence. Elle s'inspire directement des 10 règles de la célèbre intervieweuse Celeste Haldee.

Parmi ses règles, 3 règles me semblent fondamentales :

Pas de multitasking :

Faites une seule chose. Soyez dans la conversation.

Ne pontifiez pas :

Ne supposez pas avoir toutes les réponses ou n'essayez pas de dominer la conversation. Écoutez d'autres perspectives et soyez ouvert à apprendre quelque chose de nouveau. Rentrez dans chaque conversation avec cette supposition : « J'ai quelque chose à apprendre. »

Utilisez des questions ouvertes comme les fameuses : *Who, What, When, Where, How.*

Des questions comme : Comment vous sentez-vous ?

Et surtout, surtout, évitez les « *leading questions* », ces fameuses questions fermées qui déséquilibrent immédiatement les dialogues. Des questions de type :

« *Ta boîte licencié ? Tu dois être terrifiée en ce moment, comment tu vas faire avec les gosses ?* »

5- L'authenticité

La cinquième graine, indispensable, est celle de l'authenticité.

Une expérience intéressante a été menée par Emma Levine, professeur de sciences du comportement à l'Université de Chicago, qui a testé deux types de conversation auprès de 150 personnes divisées en trois groupes. Le premier groupe avait pour tâche d'avoir des conversations radicalement honnêtes, le second des conversations gentilles et empathiques, et le troisième des conversations normales.

In fine, ce sont les conversations honnêtes qui se sont avérées bien plus constructives que ce que les personnes avaient prévu, et les avantages de la révélation franche sur leur bien-être général se sont poursuivis pendant au moins une semaine après l'expérience.

Des résultats inattendus qui nous rappellent cette leçon éternelle de George Sand : « La vérité fait quelquefois des brèches ; le mensonge fait toujours des ruines. »

6- L'équilibre

« *L'amitié, comme je disais, naît quand un homme dit à un autre : Quoi ! Toi aussi ? Je croyais que personne à part moi...* »

C.S Lewis

Une conversation doit également être équilibrée. Et c'est l'une des règles qui est le plus souvent violée... Les termes de l'échange ne sont plus respectés.

Une conversation, c'est un peu comme un morceau de jazz : elle demande une attention au tempo et une maîtrise du flux. Elle implique que la parole sorte librement sans interruption. C'est un partage et un échange de rythme.

La règle essentielle est de respecter le temps de son interlocuteur en enracinant cette pensée en vous : *son temps n'est pas le vôtre*.

Parfois une conversation crépitante s'emballa à un rythme élevé et les questions et réponses fusent à un rythme d'un quart de seconde, nous disent les scientifiques.

Elle est aussi entrecoupée d'une qualité de silence. Cette si rare qualité de silence **le silence apprécitif**.

Il y a une phrase anglaise qui traduit bien ce fameux silence apprécitif que je retrouve dans les meilleurs podcasts : « *wow, there is so much to unpack there* »....Il y a tant à déplier dans ce que tu viens de me dire...

Elle signifie : *ta parole est dense, elle m'a déplacé, elle m'a donné à réfléchir*.

Car le silence dans le dialogue est un silence où la conversation ne s'interrompt pas, *c'est un silence où le dialogue continue avec le corps et avec le regard*.

Il convient donc de ne pas le rompre. À cet égard, l'une des règles de Celeste Headlee, citée plus haut, est le « *don't equate* » .

« *Don't equate* » signifie : ne compare pas ton expérience à la leur. Ne cherche pas à comparer tes expériences à celles de la personne avec qui tu parles. Les expériences de chacun sont uniques.

Je me souviens d'une conversation surréaliste entre une personne paniquée qui expliquait que sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer s'était perdue dans Paris et de sa voisine qui lui avait répondu : « Ah, m'en parle pas, le jour où ma fille a perdu son hamster, je ne savais plus où donner de la tête, on l'a cherché toute l'après-midi ».

Un autre déséquilibre conversationnel touche le domaine de l'entreprise, le problème des HIPPO (les Highest Paid Person Opinions) qui monopolisent la parole, le tempo et les décisions dans les réunions professionnelles. La pratique, dans certaines entreprises, est d'anonymiser les idées avant la réunion pour éviter les effets de bord classiques tels que la pensée moutonnaire et la conformité.

L'équilibre des échanges concerne également l'équilibre des statuts.



Il y a donc véritablement une magie des conversations et ces graines : connexion, écoute, questions, présence, authenticité et équilibre peuvent faire émerger de magnifiques conversations.

N'hésitez pas non plus à vous perdre, le philosophe Ali Ben Makhoul nous invite ainsi à réfléchir à ces « *tumultes de l'esprit* » que sont les conversations. Il nous rappelle qu'il faut parfois laisser les conversations errer entre *à propos* et *hors de propos*. C'est le grand secret des conversations à bâtons rompus.

Un mot également sur les « conversations difficiles ». Sheila Heen nous rappelle qu'elles tiennent à un ressort secret : l'attitude du receveur.

Elles demandent une attitude d'ouverture curieuse : « *Quelle est la chose que je devrais améliorer pour être meilleur dans mon travail/dans ma relation ?* ». Elles ouvrent souvent des échanges pleins de sens et de proportions raisonnables. Elles génèrent souvent des résultats durables.

Car, et c'est l'un des insights de Sheila Heen : si vous ne savez pas ce dont vous avez besoin pour être un meilleur leader ou un meilleur parent, vous savez qui sait ?

– Tout le monde !

Savoir converser, c'est aussi savoir « *avoir commerce* », l'un des manifestes fondateurs du digital, le ClueTrain Manifesto, nous rappelle que les gens se reconnaissent entre eux grâce au son même d'une telle voix et démarre avec une vérité essentielle pour nos conversations privées et professionnelles : « *Markets are conversations* »... Les marchés sont des conversations...

C'est pour cela qu'il est indispensable de se pencher sur ce que j'appellerai « *la deuxième conversation* », celle qui se joue au-delà de la conversation. Elle consiste avant, pendant et après chaque dialogue à réfléchir à ce qui se joue et se tisse entre nous. N'oubliez pas que « *Dia* » dans « *dialogue* » signifie en Grec ce qui nous traverse... Capter cette deuxième conversation, c'est mettre à jour « *ce qui s'est filé entre nos deux quenouilles* » comme dit malicieusement Christiane Singer.

One more thing, comme dirait Steve Jobs...

Je voulais partager avec vous et vous laisser avec une idée inédite que j'ai croisée au fil de mes lectures, celle des *Canyons de Conversations*. Une magnifique idée développée par Henrik Klarrson au contact de sa femme et de son meilleur ami, et une manière merveilleuse de prolonger les conversations.

Les canyons de conversation consistent à façonner des conversations comme des panoramas magnifiques, les coucher sur le papier et les enrichir de nouvelles notes, remarques et insights. Ainsi, les conversations passées donnent perpétuellement naissance à de nouveaux flots d'idées.

Voilà ce qu'il en dit :

« *J'avais les notes, je les revoyais si je devais parler à nouveau avec la même personne, en ajoutant des commentaires sur les pensées que j'avais eues entre-temps, en classant par ordre de priorité les sujets que je voulais revoir... De cette façon, les bonnes idées et*

les bons sujets ne seraient pas abandonnés, mais revisités et développés. Ils étaient reliés à de nouvelles idées, fusionnés et affinés. Grâce à cela, les conversations sont devenues plus riches. Elles sont devenues plus utiles et plus intéressantes.

Le courant conversationnel coulait dans un paysage. Les idées s'échouaient sur ses rives. Peu à peu, les berges se déplaçaient elles aussi – le paysage devenait façonné par le flux des mots dans un canyon. Un canyon qui façonnait à son tour le flot de mots. »

Je trouve que la beauté de cette idée est qu'elle nous rappelle cette vérité essentielle et vertigineuse, une vérité que nous avons trop tendance à oublier :

« Les conversations ont une vie. »

Je vous souhaite de scintillantes conversations.

Patrick Kervern

Gérald Garutti : « Au commencement était le verbe, à la fin s'étale le verbiage »

[rtbf.be/article/gerald-garutti-au-commencement-etait-le-verbe-a-la-fin-setale-le-verbiage-11210146](https://www.rtbf.be/article/gerald-garutti-au-commencement-etait-le-verbe-a-la-fin-setale-le-verbiage-11210146)



Ce samedi dans *la couleur des idées*, Pascale Seys reçoit le metteur en scène et philosophe Gérald Garutti. Fondateur du Centre des Arts de la Parole, il publie chez Actes Sud un manifeste en faveur de la parole restaurée, revivifiée, intitulé *Il faut voir comme on se parle*.

Il y a trente ans, **Alain Souchon** chantait "*Il faut voir comme on nous parle*", refrain emblématique de *Foule sentimentale*, hymne populaire dénonçant la façon dont la société avait pris l'habitude de s'adresser au public comme s'il était exclusivement composé de simples consommateurs. Néanmoins, une communauté subsistait, ce "*nous*" qui avait la possibilité de se rassembler, chanter et lutter ensemble. Au micro de Pascale Seys, Gérald Garutti évoque ce glissement du "*nous*" à "*se*". En quelques décennies seulement, une révolution technique mais aussi quasiment anthropologique dans notre rapport au temps s'est produite. Que reste-t-il alors de ce fruit du passage du multiple à l'unité, du divers à la communion, cette question éminemment politique d'une mue favorisant le vivre-ensemble, première du genre, qui occupait déjà **Platon** et était au fondement de la République. Aujourd'hui, le "*nous*" a disparu, atomisé par l'individualité et la fin des grandes idéologies fédératrices.

Comment se parle-t-on aujourd'hui ? "*Mal*", expose Gérald Garutti. Et de citer **Camus** : "*Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde*", tant le malentendu peut être source de conflit. Plus grave encore, non seulement nos mots ne sont plus porteurs de sens mais ils sont en plus souvent empreints de violence. Pour remédier à ce mal du siècle, accentué par les réseaux sociaux et internet qui obéissent à la loi marchande (que résume Gérald Garutti en quelques mots, "*ce qui amène le cash, c'est le clash*") Gérald

Garutti nous propose de retrouver une présence au monde, porteuse d'un nouvel espace commun d'écoute, de dialogue et d'échange. Comme le chante **Gil Scot-Heron** " *The revolution will not be televised [... The revolution will be live*".

Se parler pour se relier — ou comment sauver notre humanité à l'ère du clic ?

 fabula.org/revue/document16676.php

Gérald Garutti

**IL FAUT VOIR
COMME
ON SE PARLE**

**MANIFESTE
POUR LES ARTS DE LA PAROLE**

ACTES SUD | CENTRE DES ARTS DE LA PAROLE

DOSSIER CRITIQUE

NOTES DE LECTURE

Danielle Perrot-Corpet

Sur Gérald Garutti, *Il faut voir comme on se parle. Manifeste pour les arts de la parole*, Actes Sud/Centre des Arts de la Parole, Coll. « Manifestes », janvier 2023, 156 p. EAN 9782330174644

1Metteur en scène, dramaturge et écrivain, traducteur et enseignant, docteur en littérature comparée, Gérald Garutti professe d'un bout à l'autre de son parcours la passion pour le partage des cultures, la mise en commun des expériences, le passage et la transmission, la traversée des frontières — entre les territoires, les langues, les disciplines. Depuis quelques mois, il multiplie les interviews dans la presse écrite comme sur les ondes ou à la télévision, pour présenter son ouvrage *Il faut voir comme on se parle. Manifeste pour les arts de la parole*, paru en janvier chez Actes Sud, et annoncer l'ouverture du Centre des Arts de la Parole, implanté au Fort d'Aubervilliers et quartier général d'une association inédite au service des « sept arts de la parole », détaillés dans la dernière partie de son manifeste.

« Au-delà de cette limite l'Humanité n'est plus viable » (p. 114) : la réponse à un sentiment d'urgence

2Bannière, charte et profession de foi du Centre des Arts de la Parole, l'ouvrage de Gérald Garutti emprunte son titre à Alain Souchon, comme il s'en explique dans les « remerciements » qu'il adresse d'abord à l'auteur de « Foule sentimentale » à la fin de l'ouvrage : « si j'en change les paroles, de “il faut voir comme on nous parle” à *Il faut voir comme on se parle*, c'est qu'aujourd'hui, trente ans plus tard, ce qui a pour beaucoup disparu, c'est justement le “nous” — cela même qu'il nous faut (re)construire ensemble. » (p. 155).

3Le « manifeste pour les arts de la parole » se compose de trois parties qui poursuivent une même ligne directrice, chevillant la sauvegarde de notre commune humanité à la réparation des liens que seule la parole — mais une parole digne de ce nom — permet de créer et de maintenir entre les individus, autrement isolés : la première (« I- L'humanité en moins. La dégradation radicale de la parole ») fait le constat d'une altération jusqu'ici inédite. La deuxième (« II- Pour un humanisme de la parole ») affirme le principe au nom duquel se battre : la valeur absolue de la parole, fondement de notre humanité, et la troisième (« III- Elle est retrouvée. Quoi ? — L'humanité. La parole sublimée ») expose les actions réalisées en faveur de cet idéal : le déploiement de sept arts de la parole cultivés au sein du CAP.

« Les trois mousquetaires des temps modernes : Infox, Pathos, Clashos et Boxoffice » (p. 16)

4Gérald Garutti commence par un état des lieux : « Jamais l'Humanité n'a autant pris la parole. [...] Tout le monde s'exprime. S'étale. Se lâche. Se fâche. Se casse. Partout, ça parle. Mais est-ce que ça s'écoute ? Est-ce que, pour autant, on se parle ? » (p. 13). Avec un certain plaisir de la formule, il détaille l'inflation verbale rendue possible par la démocratisation d'internet et l'expansion massive des réseaux sociaux : que chacun puisse désormais s'exprimer publiquement, c'est évidemment une chance, ou cela pourrait en être une ; mais en attendant : « De ce pouvoir extrême, quels usages faisons-nous ? De façon écrasante, de nos jours, l'énonciation dégénère en dénonciation. En stigmatisation. En ségrégation. En destruction » (p. 14). Dans l'espace public, la parole se trouve le plus souvent réduite à sa dimension utilitaire : celle d'un efficace instrument de domination, affuté par les techniques de la rhétorique, visant la puissance d'impact : *toucher* l'autre — qu'il s'agisse de le persuader d'agir selon ses propres fins, de l'entraîner, ou de le terrasser. Cette « parole-outil » ramenée à l'éloquence, elle-même conçue comme simple performance, ne cherche pas à parler en vue du bien, mais seulement à « bien parler ». Réduite à sa conception sophistiquée — son seul credo : on peut convaincre de tout ! —, elle n'est plus que « l'écume de la parole » (p. 25). L'auditoire devient terre de conquête : la « prise de parole en public » se révèle « prise de public en paroles. On y prend la parole comme on prend le pouvoir » (p. 24) au gré d'une stratégie militaire :

Intérêts, moyens, fins, ressources, cibles, résultats, conquêtes, coûts, gains, pertes, bénéfiques, défaites, victoires – en la matière la guerre est l'économie poursuivie par d'autres moyens. Cette parole dégradée se monnaie sur un marché – elle vaut en tant que bien mis en circulation dans l'espace des échanges. Elle s'exerce dans l'arène – sert comme arme mobilisée sur le champ de bataille des interactions sociales (p. 25).

« Vox clamans in interneto » (p. 55) : la ruine du dialogue

5Dans ce vaste « tout-à-l'ego » (p. 78), « L'autre n'existe pas », pour reprendre le titre du 2^e chapitre de la première partie : Gérald Garutti fait ici résonner dans toute leur inquiétante pertinence les mots-clés de la communication contemporaine :

Viraliser. Voilà — tout est dit. Pour un message, la consécration, c'est se transmettre comme un virus. [...] Tel est le modèle de référence. Le virus. Insaisissable. Incontrôlable. Presque toujours dommageable. Parfois même mortel. Un élément qui se propage sans réfléchir, se multiplie sans fin, épuise ses ressources naturelles, dévaste ses hôtes et se répand partout pour étendre ses ravages (p. 29).

6Avoir un « impact » maximal, qui se mesure grâce aux « retours » des « users » — qu'une traduction plus fidèle de l'anglais devrait, plutôt qu'« utilisateurs », appeler les « accros », confortés dans l'illusion d'avoir droit de réponse : « le triomphe de

l'interactivité, c'est le cache-misère de la ruine du dialogue » (p. 31). « Diffusez, il n'y a rien à recevoir — juste à balancer. [...] — bien envoyé. On ne parle pas à l'autre, on parle *vers* lui » comme contre un mur (p. 31). Et les « éléments de langage » servent à rabâcher un message déjà prêt quelles que soient les questions posées. L'autre n'est plus que l'objet qu'on vise, la cible, qui vaut « par ce que j'en tire, lui confère, lui retire : statut, audience, reconnaissance, notoriété, influence, prestige. L'aura, l'argent, le *rating*. Une conception conquérante du rapport à l'autre. Guerrière et commerciale. Militaire et publicitaire » (p. 33).

7 Comme l'autre est aboli en tant que sujet, rien ne limite la logique de l'expression à tout prix, nourrissant la culture de l'humiliation sur les réseaux sociaux — bashings, phrases assassines « juste pour rire », coups de buzz, *battles* et *clashes* « où seul compte l'émetteur — où seul existe celui qui balance le plus vite et qui cogne le plus fort » (p. 37). Dans le même temps, la nécessité de capter l'attention réduit le débat public à une dramaturgie caricaturale, toute information devant être présentée « sous forme d'intrigue où s'affrontent des archétypes » — les « sept clichés capitaux — victime, salaud, complice, héros, procureur, témoin » (p. 37-38) auxquels sont invariablement ramenés les acteurs de la vie médiatique française, du fait divers aux « affaires », et la démonstration de Garutti, définissant chacun de ces emplois, exemples à l'appui, est ici drôle et convaincante.

8 Si l'autre est aboli, le sujet est absent à soi-même, expose le 3^e chapitre, sous-titré « Bienvenue à Zombieland ». Chaos des données, accélération, injonction à la réponse immédiate, saturation, interruption systématique, distraction obligatoire, multiplication des options... En « cet âge spectral où pullulent les regards vitreux, les alias désincarnés et les abonnés absents » (p. 53), les « écrans » séparent les êtres les uns des autres au moins autant qu'ils donnent virtuellement accès à l'infinité du monde : « *vox clamans in interneto* » (p. 55) s'amuse le polémiste, qui souligne cependant ce que peut produire de terrifiant cet isolement généralisé du « chacun pour soi — chacun chez soi » des réseaux sociaux,

où chacun tourne en rond dans sa bulle cognitive. Enfermé dans son silo. Braqué derrière son écran. Retranché dans son bunker. Où chacun se retrouve gavé du même — au point de voir, en tout autre qui n'est pas lui-même, au mieux un zozo ridicule, par défaut un étranger radical, au pire un ennemi total (p. 57).

L'appel à refonder « un humanisme de la parole » : éléments d'un personnalisme laïque

Fondement dialogique de la personne : la parole ou notre humanité

9 Contre la parole atomisée, évidée de son sens, Gérald Garutti appelle à refonder rien de moins qu'une « philosophie de la parole » (p. 27) : parce que la parole « est un fait humain total. L'expression d'une existence singulière. Elle fait résonner toute notre

personne. Elle vibre en l'autre tout entier. Mutiler la parole, c'est tronquer l'Humanité » (*ibid.*). Si la deuxième partie de l'ouvrage, adoptant une forme plus spéculative, détaille les principes et critères définitionnels d'une parole restaurée, « l'humanisme de la parole » que défend l'auteur est affirmé dès les premières pages, pour bien marquer le contraste avec l'état de dégradation qu'il dénonce.

10 On peut être gêné par une certaine propension à l'abus de termes usés de la tradition philosophique — « substance », « quintessence », « sublimer » — employés comme des superlatifs plutôt que dans leur acception notionnelle, qui du reste serait en contradiction avec le propos. Pour autant, me semble-t-il, ces réserves n'empêchent pas de reconnaître un intérêt au propos lui-même. En l'occurrence, la conception de la parole qui se dessine ici, inséparable du primat donné au respect de la personne humaine comme source et finalité de la communauté telle qu'elle devrait être, s'inscrit dans le sillage de philosophies de l'existence qui, de Buber à Levinas et Ricoeur en passant par Mounier ou Merleau-Ponty, donnent une place fondatrice de la personne à l'intersubjectivité, éprouvée dans la rencontre avec l'autre, dans la présence de la parole adressée et reçue, dans le dialogue. Soucieux d'être accessible à tout lecteur de bonne volonté, le manifeste prend ses références, très éclectiques, dans la culture générale la plus canonique (de Platon à Kant et Hegel, de Sophocle à Artaud en passant par Molière et Shakespeare, d'Homère à Baudelaire et Rimbaud) ainsi que dans la pop culture (*Matrix*, Sergio Leone, Dalida...) ou dans l'actualité (tel discours d'Emmanuel Macron, tel propos d'un expert du Covid...) et inscrit son propos philosophique dans la tradition spirituelle la plus œcuménique, ce qui n'empêche pas les accents personalistes d'y être marqués :

La parole exige l'écoute. Elle est un art de l'autre. Elle conçoit l'altérité comme fondamentale. Comme fondatrice de l'humanité. Être, c'est être au monde, et donc être avec les autres. [...] Voilà pourquoi, ainsi entendue, juste et sensée, la parole est le cœur d'un humanisme. En un cercle vertueux, elle présuppose et induit une relation responsable, fondée sur cette maxime morale cardinale, de la Bible à Kant — cette règle d'or partagée du zoroastrisme au confucianisme, du taoïsme aux monothéismes : ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse. [...] Prise en ce sens, la parole implique une éthique de réciprocité : je t'écoute, tu me parles, tu m'écoutes, je te réponds. Nous nous parlons, donc nous sommes. [...] Écouter, c'est ouvrir un espace à l'autre. [...]. Lui donner une existence en moi — en tant qu'autre moi-même. Le prendre en compte — au lieu de le compter pour rien (p. 47-48).

11 Mais si les références théologiques sont présentes (la Torah et le Talmud sont cités, ainsi que l'Évangile et saint Augustin), l'horizon de cette conception personaliste est rien moins que spiritualiste, tant l'appel à (re)faire communauté s'adresse par-dessus tout, ici et maintenant, aux individus — aux personnes — qui peuplent la République française¹.

L'esprit de complexité, source vive de la parole rendue à sa force éthique

12« Pour faire société, il faut tenir parole. S'affirmer être de parole » (p. 77) : contre l'obsession de la « prise de parole », de la proclamation tous azimuts, l'exigence éthique d'une parole donnée et tenue, qui m'engage vis-à-vis de l'autre, est en effet au principe d'une entreprise dont l'ambition est de sauver d'un même mouvement l'humanité et la culture du débat démocratique — en particulier en France.

13Ici encore, le discours peut faire sourire par une indéniable grandiloquence : « porter la parole au sens fort » (c'est le titre du chapitre ouvrant la partie centrale « Pour un humanisme de la parole »), c'est lui reconnaître « une structuration en vue de sa finalité principale : réaliser à tous égards l'humanité » (p. 71) :

Cette parole, j'appelle à la déployer dans toutes ses dimensions
— anthropologique et philosophique, esthétique et poétique, éthique et politique.

Dimension anthropologique : je prône la parole comme *fondement de notre humanité*. Comme art du sens. Pour conférer aux idées leur forme. Pour redonner aux mots leur poids. Leur substance. Leur portée (p. 72).

14Néanmoins, l'articulation posée ici entre dimension esthétique (la parole comme acte de création, « manifestation originale d'un sujet vivant, où résonne toute sa personne » (p. 73), par nature singulière, polysémique, complexe) et dimension éthique (la parole comme « art de l'écoute. Effort de disponibilité et puissance d'attention. [...] Déprise de soi et reconnaissance d'autrui. Comme art de l'adresse », p. 73) me paraît digne d'attention. Ainsi, suivant Garutti, c'est parce qu'elle met en œuvre « l'esprit de complexité » — selon la formule de Kundera, reprise dans l'ouvrage² — inséparable de la forme artistique que la parole est capable de relier les individus par-delà leurs différends :

Dimension politique : je promeus la parole comme *dynamique collective*. Comme art de changer nos représentations et de partager nos conceptions — y compris celles que nous ne partageons pas. Comme art d'agir sur le monde et de transformer la réalité. [...] De formuler les tensions, d'acter les différends, d'exposer les conflits — pour mieux les surmonter. À même de fournir à notre société éclatée un récit commun. De dire ce qui nous relie – mieux encore que ce qui nous oppose (p. 74).

15Cette articulation entre philosophie éthique et pratique artistique est au cœur du second chapitre de cette partie : « Sublimier la parole » (c'est son titre), c'est par-dessus tout tenir parole : « Se sentir lié par son propos. Estimer que les mots comptent. Que la parole engage. [...] c'est considérer que la parole nous tient — tout autant que nous la tenons » (p. 75). Semblant défier l'accusation de donquichottisme (à vrai dire assez tentante par moments), Garutti invoque comme modèle éthique la féodale « vertu du chevalier [...], la *fides*, clé de voûte de la relation, condition du pacte (*foedus*) noué avec l'autre » (p. 76-77). Cependant, loin de la cosmologie théocentrique qui fonde la *fides*

médiévale et, plus largement, loin de toute adhésion domatique, la parole ici définie doit sa valeur éthique à des qualités de justesse qui touchent sa dimension proprement *artistique* d'acte singulier, incarné et vivant. Justesse éthique et justesse artistique se soutiennent en fait l'une l'autre : « je les conçois comme deux modalités distinctes de la parole : la parole comme *relation* juste — relation à soi-même et relation à l'autre ; et la parole comme *action* juste — dans sa conception et dans sa réalisation » (p. 80-81).

16 Au risque d'attirer à mon tour la raillerie pour cause de donquichottisme critique, je voudrais faire remarquer que cet « humanisme de la parole » que promeut Gérard Garutti se prête assez bien à une lecture ricœurienne : je pense aux conceptions éthiques élaborées par l'auteur de *Soi-même comme un autre*, dans le sillage de Levinas, au sujet de l'ipséité et de son accomplissement dans l'identité narrative. Ricœur écrit ainsi, au sujet de ces « deux pôles de l'identité³ », ces deux modalités de la permanence dans le temps que sont *ipse* (ou identité du « soi-même », réponse à la question « Qui suis-je ? ») et *idem* (ou identité au sens de la « mêmété », réponse à la question « Que suis-je⁴ ? »):

[Le pôle de l'identité du même est] symbolisé par le phénomène du caractère, par quoi la personne se rend identifiable et réidentifiable. Quant au deuxième pôle, c'est par la notion, essentiellement éthique, du maintien de soi qu'il nous a paru représenté. Le maintien de soi, c'est pour la personne la manière telle de se comporter qu'autrui peut *compter* sur elle. Parce que quelqu'un compte sur moi, je suis *comptable* de mes actions devant un autre. Le terme de responsabilité réunit les deux significations : compter sur..., être comptable de... Elle les réunit, en y ajoutant l'idée d'une réponse à la question : « Où es-tu ? », posée par l'autre qui me requiert. Cette réponse est : « Me voici ! » Réponse qui dit le maintien de soi⁵ (Ricœur [1990], 1996, p. 195).

17 On peut défendre l'idée, me semble-t-il, que le lien entre éthique et esthétique se trouve noué de manière comparable, de Ricœur à Garutti, même s'il est formulé différemment puisque Ricœur, en lecteur, pense le sujet éthique en lien avec le récit *écrit*, là où Garutti, en dramaturge, le lie à la parole *proférée*, en référence à la performance théâtrale. Mais dans les deux cas, c'est la complexité et l'ouverture sémantique infinie de la pratique artistique et, en particulier, de la littérature, qui nourrit la responsabilité éthique.

18 Ricœur insiste en effet sur l'importance de la littérature comme « vaste laboratoire où sont essayés des estimations, des jugements d'approbation et de condamnation par quoi la narrativité sert de propédeutique à l'éthique⁶ » (Ricœur [1990], 1996, p. 139). Ce « vaste laboratoire » peut faire penser à la définition que, dans les mêmes années⁷, Kundera donne du roman : « Roman. La grande forme de la prose où l'auteur, à travers des ego expérimentaux (personnages), examine jusqu'au bout quelques thèmes de l'existence⁸. » (Kundera 1986, p. 175). Le rapprochement entre la « sagesse de l'incertitude » propre à l'art du roman selon Kundera et l'herméneutique ricœurienne a du reste été proposé et solidement étayé par le philosophe Jean Greisch, dont je citerai simplement cette proposition :

Même si chacun mène son combat sur un champ de bataille différent, le romancier et le philosophe ont un adversaire commun : les « termites de la réduction⁹ » (Kundera, 1986, p. 28-29), incapables d'affronter la complexité du réel. « L'esprit de complexité », dont l'article de foi fondamental est : « Les choses sont plus compliquées que tu ne le penses » (Kundera, 1986, p. 34) : voilà ce qui pourrait bien constituer le commun dénominateur entre la sagesse de l'incertitude du romancier et la sagesse herméneutique de l'incertitude du philosophe¹⁰ (Greisch 2013, p. 480).

19Chez le philosophe comme chez le romancier, l'esprit de complexité inhérent au travail de l'interprétation est l'aliment d'une enquête qui lie indissolublement la reconnaissance de soi-même à l'identification avec l'autre (la reconnaissance de soi-même *comme un autre*), dans un dialogue toujours poursuivi, corrigé, repris, figuré et refiguré, constitutif de la personne même¹¹. Un tel travail demande du temps, de l'attention, l'effort de surmonter « notre désir, inné et indomptable, de juger avant de comprendre¹² » (Kundera 1986, p. 17), mais aussi, pour revenir à Gérald Garutti s'attaquant à notre bruisante ère numérique, le courage de nous arracher à cet état littéralement infantile (l'état de *l'infans* : étymologiquement, le « sans parler ») où nous sommes collectivement retombés :

Le règne des pulsions, l'incapacité à tolérer la frustration, l'impatience envers autrui, les actions inconséquentes, les accès de colère. Dépasser le stade adolescent de celui qui se pose en s'opposant – à grands coups d'éclats et d'éclairs de rage. Accéder à l'âge adulte, à la maîtrise de nous-mêmes. La puérité – celle des criailleries, des chamailleries, des fâcheries, des furies, des lynchages – voilà ce qu'il nous faut surmonter. [...] Il nous faut apprendre à nous canaliser pour pouvoir vivre ensemble. À nous dépasser pour parvenir à nous entendre. À nous parler plutôt que nous entretuer (p. 67-68).

20La dimension pédagogique de l'entreprise imaginée par Garutti — « la parole, ça s'apprend » (p. 66) — apparaît clairement : achevant son exposé théorique en se demandant comment mettre en œuvre et réaliser l'accomplissement de la « parole juste — la parole bonne » (p. 85) dont il vient de détailler les vingt-sept conditions de possibilité —, il répond par cette proposition, qui appelle la troisième partie de son livre et la présentation du Centre des Arts de la Parole (CAP) : mettre en pratique ces principes éthiques et philosophiques « en cultivant la parole comme l'art des arts » (p. 86).

Le Centre des Arts de la Parole : prendre le temps d'articuler nos différends pour construire un espace commun

Pour « construire une alliance au-delà des factions » (p. 103) disciplinaires : penser « les sept piliers de la parole » (p. 96) comme un tout organique

21 Contre la réduction massive et déshumanisante de « l'art de la parole » à l'éloquence, elle-même réduite à une performance mesurable en termes d'impact sur l'auditoire pensé comme une cible, Gérald Garutti souligne la diversité et la complémentarité des arts de la parole, conçus de manière originale comme autant de modalités spécifiques de déploiement et d'accomplissement de ce « fait humain total » (p. 27) qu'est la parole rendue à sa dignité, dans sa vocation à « sublimer, canaliser, transcender, dépasser la violence » (p. 96). Par-delà les frontières entre champs académiques, rejetant les hiérarchies usuelles et les oppositions entre finalités esthétique, technique, éthique, sociale et politique (« je considère que dans la notion même d'« arts de la parole » ici redéfinis, la finalité esthétique se conjugue à l'utilité concrète, sociale, politique » (p. 92), Garutti réunit sept arts de la parole comme autant de remèdes efficaces, « comme autant de solutions à un même problème » (p. 96) — salvateurs, précise-t-il, dès lors qu'on choisit de les mettre au service de notre construction collective, de notre commune humanité, et non d'une soif de domination ou de destruction :

Sur ces bases, je définis comme les sept arts de la parole les arts suivants : le théâtre, le récit, la poésie, l'éloquence, la conférence, le dialogue et le débat. J'inscris donc les arts de la parole à la croisée des champs artistique, intellectuel et citoyen. [...]

Je les considère selon trois modalités de la performance :

- *la création* : la littérature en acte. Le théâtre, le récit, la poésie ;

- *la transmission* : le verbe en situation. L'éloquence, la conférence ;

- *l'interaction* : la pensée en échanges. Le dialogue, le débat.

[...] Bien évidemment, chaque art intègre de façon spécifique la totalité de ces trois dimensions — artistique, intellectuelle, citoyenne. Et chacun embrasse à sa manière l'ensemble de ces trois modalités — création, transmission, interaction. Il n'en demeure pas moins qu'en fonction des valences respectives, selon les arts, des prévalences s'imposent et les équilibres diffèrent (p. 97-98).

22 Si la tripartition des arts de la création rappelle des classifications canoniques, l'auteur précise qu'il ne souscrit pour sa part à aucune hiérarchie et conçoit les trois genres hégémoniques de notre modernité — théâtre, roman, poésie — du point de vue des arts de la parole, c'est-à-dire « portés à la scène », transposés au plan d'arts vivants — spécifiquement conçus en tant que littérature en performance : le théâtre tel qu'on le joue, le récit tel qu'on le raconte, la poésie telle qu'on la dit » (p. 107), chaque catégorie générique étant naturellement perméable à toutes les interpénétrations, hybridations et métissages (« théâtre-récit, épopée théâtrale, récit poétique, poésie théâtralisée... », *id.*). Il démarque également son « septuor moderne » (p. 102) des sept arts libéraux traditionnels qui étudiaient le pouvoir de la langue (*trivium*) et le pouvoir des nombres (*quadrivium*) :

À l'instar des arts libéraux, où prédomine l'intelligence, les arts de la parole explorent les relations – ils forment des liens. Mais si les premiers comprennent aussi des arts de la nature (telle l'astronomie), les seconds portent tous sur l'être humain – dans son rapport à soi, à l'autre, au monde. Les arts de la parole sont, par essence, des arts de l'humanité – des arts libérateurs (p. 111).

23 On peut, certes, rester sceptique devant cette systématisation qu'on jugera naïve et simplificatrice, usant de notions dont les définitions hésitent entre la tautologie et la pétition de principe, tandis que le postulat organiciste dont elle procède est à maints égards problématique. Mais on peut également être sensible, par les temps qui courent, à l'efficacité heuristique que peut receler l'intégration, au sein de ce « septuor », du dialogue (art de « la parole échangée », croisant les points de vue « sans vouloir se vaincre ou se convaincre », p. 100) et du débat (art de « la parole confrontée », opposant les points de vue dans le but de faire prévaloir le sien, *id.*), tandis que l'éloquence (ou « parole performante », art de bien parler, p. 99) se trouve ramenée à sa juste place, distincte de la conférence (ou « parole informante » (*id.*), art de partager un savoir) : celle d'un art de la parole parmi les autres. Considérer le dialogue et le débat comme des arts au même titre que la poésie ou le théâtre « signe une prise de position », insiste Garutti :

Elle vient marquer par contrecoup la déchéance radicale que connaissent à l'heure actuelle ces deux « formats », le dialogue et le débat, dans la foire d'empoigne multimédia où l'on confond le dialogue avec le débat, le débat avec le combat, le combat avec le pugilat, et le pugilat avec la destruction de l'autre (p. 105).

Poser le dialogue et le débat comme des arts, et comme des arts distincts, c'est tenter de sauver l'un et l'autre du « diabi-boulbat » (p. 105) ambiant :

C'est dire que le débat et le dialogue relèvent tous deux de principes, de valeurs, de méthodes, de savoirs, aujourd'hui [...] balayés. Qu'à leur meilleur, ils obéissent à des règles de l'art, lesquelles favorisent la valeur de l'échange, l'authenticité de la rencontre, le dépassement de la violence, le refus du rejet, la canalisation des antagonismes, la confrontation des points de vue, l'écoute des positions respectives, la non-réduction de la différence à l'étrangeté, à l'hostilité, à l'absurdité, à l'inacceptable. Bref, élever au rang d'arts le dialogue et le débat, c'est dire tout l'abîme qui nous reste encore à gravir pour nous hausser à la hauteur de nous-mêmes (p. 105-106).

24 En fait, on pourrait même considérer l'édifice conceptuel du « septuor moderne » imaginé par Gérard Garutti comme un schème opératoire de cet esprit de complexité indispensable au processus de constitution dialogique de la personne (dans les termes de Ricoeur) — ou du sujet pleinement humain (dans les termes de Garutti lecteur de Kundera). Ici encore, la création artistique (incarnée dans le théâtre, le récit, la poésie) offre à l'intelligence en quête de (re)connaissance de soi un vaste laboratoire d'expérimentations éthiques, à même de nourrir les délibérations du sujet (délibérations

et décisions qui trouvent leur lieu d'expression dans l'espace de la parole transmise, échangée ou confrontée : dans la conférence, le dialogue, le débat). L'articulation maintenue entre les sept arts de la parole — conçu chacun comme une certaine modalité de la parole qu'on peut retrouver au principe de diverses pratiques s'exerçant dans divers champs d'activité et susceptibles, pour leur part, de combiner plusieurs de ces modalités — est le gage de la valeur artistique, de l'exigence éthique et de l'efficacité sociale et politique de cet édifice nécessairement *complexe*. L'articulation, rappelle Garutti, est d'ailleurs inscrite étymologiquement dans la notion d'art :

[L'art] fait le joint entre le sujet, le projet et l'objet, entre l'imaginaire et le réel – sa racine même, *ars*, renvoie à cette dimension d'*articulation*¹³. Pour atteindre son plus haut degré d'expression, il requiert la connaissance, la maîtrise, le talent, l'habileté, le travail, l'incorporation des savoirs, l'évidence du geste, la patine du temps, la sédimentation de la pratique, l'expérimentation des possibles, la traversée des erreurs, la quête de perfection, l'humilité des recommencements (p. 91).

25 En appeler au modèle de la pratique artistique pour évaluer la pratique de la parole, c'est placer au premier rang des priorités l'acceptation d'un nécessaire apprentissage, d'un long effort poursuivi tout au long de la patiente traversée qui mène de la découverte jusqu'à la maîtrise de compétences : en l'occurrence, Gérald Garutti plaide pour que soit repensée « l'éducation artistique en l'élargissant à l'ensemble des sept arts de la parole, de façon extensive, organique et holistique — à la mesure de l'enjeu. [...] Pour transmettre à tout un chacun les moyens de la parole au meilleur d'elle-même » (p. 112-113) ; comme il appelle à promouvoir d'urgence les arts de la parole en donnant à tout un chacun l'occasion de voir ou écouter des pièces de théâtre, des récitals de poésie, des concerts de rap, mais aussi de « suivre une conférence, assister à un dialogue, écouter un débat — dès lors que tous trois sont dignes de ce nom et relèvent de l'art. Tant il est vrai qu'on apprend aussi par l'exemple » (p. 113). C'est, affirme-t-il, dans ce but — « passer à l'action » (p. 119) — qu'il crée le Centre des Arts de la Parole, inauguré ce printemps 2023 au Fort d'Aubervilliers, et dont la dernière section de l'ouvrage présente les axes directeurs, tels qu'on les retrouve exposés sur le site internet du CAP¹⁴.

« Apaiser la Cité » (p. 122) : horizon utopique d'une « mission de salut public » (p. 133)

26 La mission du CAP est proclamée en termes clairs : « se parler pour se relier — se parler plutôt que s'entretuer » (p. 119). L'alternance du « je » et du « nous » qui rythme l'ensemble du manifeste s'éclaire dans cette dernière section, où Gérald Garutti évoque le Conseil de 21 personnalités dont il s'est entouré¹⁵ et, par-delà ce premier cercle de collaborateurs, l'ensemble des bonnes volontés :

Nous sommes des artistes et des philosophes. Des romancières et des orateurs. Des dramaturges et des essayistes. Des metteuses en scène et des slameurs. Des musiciennes et des comédiens. Des poètes et des compositeurs. Des rappers et des conférencières. Des comédiennes et des conteurs. Des humoristes et des chanteuses. Des éditrices et des directeurs d'acteurs. À nous toutes et tous, nous réunissons les sept arts de la parole. Ensemble, nous portons la parole au sens fort. [...] De fait, si elle est portée par une vision singulière, cette aventure n'a de sens que collective. Raison pour laquelle le *je* s'articule au *nous*. Ce manifeste ne vaut pas comme parole isolée. Encore moins comme parole confisquée. Il vaut pour toute personne. Pour accomplir cet humanisme de la parole (p. 132-133)

27 Ces affirmations, comme le pastiche rimbaldien qui donne son titre à la troisième partie (« Elle est retrouvée. Quoi ? — L'humanité. La parole sublimée ») laissent affleurer le fougueux utopisme qui irrigue l'entreprise de Gérald Garutti. L'horizon utopique est du reste assumé d'un bout à l'autre de ce manifeste : la visée – qu'on peut difficilement ne pas qualifier d'irénique et idéaliste — est de promouvoir une parole « à même de fournir à notre société éclatée un récit commun. [...] De bâtir des ponts là où l'on érige des murs. D'apaiser la Cité. De réconcilier la société » (p. 74). L'auteur, s'il se pose en démiurge et, mine de rien, en sauveur de l'humanité, se défend néanmoins de toute naïveté, comme de tout esprit de capitulation :

Vouloir l'apaisement, œuvrer à la réconciliation, ce n'est nullement refuser le combat là où il s'impose – là où il n'y a pas le choix. [...] Si la diplomatie est elle aussi un art, d'ailleurs fondé sur le dialogue, elle a toujours pour horizon possible la guerre lors même qu'elle poursuit ardemment la paix (p. 116).

28 Pour autant, la nature des conflits qui imposent le combat n'est précisée nulle part. C'est que le point de fuite de cet « objectif absolu — porter la parole pleine et entière » (p. 102) demeure bel et bien la résolution de toutes les oppositions, l'apaisement de toutes les tensions, dans un espace qui parvienne à articuler, non seulement les arts et les dimensions de la parole, mais toutes les attentes de tous les publics (« Offrir l'excellence à tous. À conjuguer exigence et intelligibilité. Accessibilité et dépassement » p. 121), toutes les questions, toutes les langues (« Si nous dotons le Centre des Arts de la Parole d'un ancrage francophone, nous le projetons comme un espace cosmopolite et multilingue. [...] Un carrefour des langues, qui auraient enfin droit de cité », p. 123), et même tous les lieux (« Un espace d'où rayonner. [...] présent sur tous les territoires. D'où partir à la rencontre de tous les mondes », p. 121).

29 On ne peut se défendre d'une certaine circonspection devant cette ambition qui, à suivre certaines formules, tend à faire du Centre des Arts de la Parole récemment ouvert à Aubervilliers un avatar de la divine « sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part » dont parlait Pascal, et laisse suspecter son fondateur d'un brin de mégalomanie. En attendant, le cadre d'intelligibilité qui donne sens à son entreprise

est concret — et brûlant : il s'agit de rien de moins que de ranimer la bienveillance nécessaire au dialogue dans les conflits qui déchirent la collectivité nationale de la République française :

Nous affirmons *la verticalité des principes* qui fondent notre nation : la langue comme fondement, la République comme socle, la culture comme âme, la liberté comme esprit, l'esprit critique comme condition, la laïcité comme axe, l'émancipation comme projet, le vivre-ensemble comme cap, le débat démocratique comme impératif, la communauté de destin comme œuvre collective (p. 129).

30 On est en droit de douter que l'universalisme républicain qui s'exprime ici, quelles que soient la bonne volonté et les convictions progressistes qui l'animent manifestement, soit susceptible d'être entendu au-delà des rangs de celles et ceux qui s'y reconnaissent, alors même qu'on sait à quel point cet universalisme est précisément en crise dans la France actuelle. « Pour que la République soit non pas lettre morte mais langue vivante — parole juste, parole tenue, parole en actes » (p. 120) risque quelque peu d'énoncer un vœu pieux, tandis que la multiplicité des manifestations et réalisations annoncées — créations de spectacles vivants, conférences, formations pédagogiques (dans le cadre scolaire mais aussi à destination d'une très solvable clientèle d'entreprises privées), publications..., à Aubervilliers mais aussi en régions, en France mais aussi à l'échelle internationale¹⁶... — laisse craindre que l'ambition démesurée à l'origine du Centre des Arts de la Parole ait raison de ses possibilités effectives d'action, et ne se dégonfle en simples effets de communication. À l'inverse, peut-être, de la libertaire association *La Parole Errante*, fondée elle aussi en Seine-Saint-Denis par un autre dramaturge et écrivain, Armand Gatti, en 1986, et qui survit encore aujourd'hui malgré la disparition de son fondateur en 2017, poursuivant sa mission de création culturelle et sociale, accueillant et organisant de nombreux événements dans ses locaux de Montreuil.

31 Cela dit, rien n'interdit de souhaiter l'avenir le plus radieux au Centre des Arts de la Parole, tant l'appel final du manifeste de Garutti à « rassembler toutes les bonnes volontés qui veulent en finir avec la dégradation de la parole » (p. 133) inspire l'envie qu'il soit entendu.

« Suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant » : pour une discipline personnelle dans le débat universitaire...

32 En particulier, le CAP annonce pour cet automne un festival « Pour une écologie de la parole », dont le titre est emprunté à Marielle Macé¹⁷ et qui se propose d'examiner pendant quatre jours « ce que signifie une parole qui n'est pas toxique¹⁸ ». On ne peut que rêver au plein succès d'un tel événement, à l'émulation qu'il pourrait susciter peut-être auprès des « professionnels de la parole » (comme dirait Gérald Garutti) que nous sommes en tant qu'universitaires, compétence qui ne nous empêche pas d'oublier par

moments de laisser l'éloquence à sa juste place. Détaillant les étapes du long apprentissage des sept arts de la parole qu'il propose à ses concitoyens de suivre grâce au CAP, il donne cette consigne :

C'est, en contexte de dialogue ou de débat, s'efforcer de respecter les règles de l'art sans céder à la pente fatale du pilonnage. S'assigner au contraire la discipline personnelle de « suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant » — *dixit* André Gide (p. 113-114).

33 On peut sourire de certaines formules de Garutti (qui intitule par exemple l'exposé de ce parcours pédagogique « un heptathlon pour gagner notre humanité », p. 112) comme on peut s'agacer de son aplomb ou contester l'ensemble de son entreprise, mais il ne fait aucun doute que le constat qu'il dresse (il n'est pas le seul) est juste, et qu'en l'occurrence, la dégradation de la parole dans la sphère du débat universitaire en France est de plus en plus difficile à supporter, alors même que le dialogue entre enseignants et étudiants devient un enjeu parfois épineux, face auquel les solutions toutes faites ne fonctionnent plus : chacun aura certainement en tête plusieurs exemples, sur lesquels il serait contre-productif de revenir...

34 L'appel de Gérald Garutti à respecter les règles de l'art me semble ainsi devoir s'adresser par-dessus tout à notre communauté académique — et peut-être, en particulier, pour qu'un espace d'information et d'échange aussi précieux que *Fabula* demeure pour chacune et chacun de nous ce qu'il a été depuis sa création il y a vingt-cinq ans : un espace préservé, où se cultive l'écologie de la parole, où l'on se garde de confondre le débat avec l'éloquence-performance de la diatribe ; où l'on se fait le devoir de maintenir, aux côtés de la controverse sur les idées, les conditions du dialogue : dans une parole adressée à l'autre — respecté comme interlocuteur, comme interlocutrice —, et non pas une parole dressée en vue de son exécution publique.

notes

1 Pour ne pas déborder le cadre de ce compte rendu, je me contenterai de signaler la fertilité d'un tel courant personnaliste laïque, marqué par un engagement éthique au service de la société civile, dans d'autres pays francophones, en particulier en Belgique où un Centre d'Action pour un Personnalisme Pluraliste (CAPP) est en activité depuis 2004, à l'instigation du sociologue Marcel Bolle de Bal (professeur émérite à l'Université Libre de Bruxelles), fondateur d'une « sociologie existentielle » et théoricien de la notion de « *reliance* » mentionnée par Gérald Garutti qui cependant ne le cite que par allusion : « Dans la plénitude de la parole, se parler, c'est, justement, se relier. Et par l'écoute, faire résonner. [...] À la connexion, il importe d'ajouter le sens, la visée, la finalité. En l'occurrence, la *reliance*. Notion sociologique qui signifie l'acte de relier, de créer des liens entre personnes, de nouer une relation interpersonnelle. S'y entend également le terme anglais *to rely* : s'appuyer sur quelqu'un, se fier à lui [...]. Je prône une parole pour nous relier – pour créer et recréer des liens entre les êtres. » (p. 55-56). Voir par exemple : Marcel Bolle de Bal, *Voyages au cœur des sciences humaines. (Tome 1,*

Reliance et théories : de la « reliance » ; Tome 2, Reliance et pratiques : de la reliance), Paris, L'Harmattan, Coll. « Logiques sociales », 1996. Cette notion a inspiré son nom à la revue *Reliance* fondée en 2000 par le Collectif de recherche « Situations de handicap, éducation, sociétés » de l'université Lumière-Lyon2. La « reliance » est également une notion psychanalytique forgée par Julia Kristeva, sans rapport avec le propos qui nous occupe, si l'on excepte la revendication partagée de la tradition humaniste comme cadre de pensée.

2 Contre la réduction du débat médiatique au « degré zéro de la dramaturgie », ramenant tout acteur du débat public à l'un des « sept clichés capitaux » disponibles dans un maigre catalogue des rôles, l'auteur appelle à « renouer avec cette “sagesse de l'incertitude” qui refuse “le vacarme des réponses simples et rapides qui précèdent la question et l'excluent”. Il nous faut revenir à “l'esprit de complexité”, qui nous dit : “Les choses sont plus compliquées que tu ne le penses” (Milan Kundera, *L'Art du roman*). » (p. 44-45). Une note précise la référence : Milan Kundera, *L'Art du roman*, première partie, « L'héritage décrié de Cervantès », Gallimard, « Folio », Paris, 1986, p. 30.

3 Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, « Sixième étude : le soi et l'identité narrative », (Seuil, 1990), « Points Essais », 1996, p. 195.

4 On se souvient que la notion d'identité narrative est d'abord exposée dans les conclusions de son ouvrage précédent. Voir Paul Ricœur, *Temps et récit 3 : Le temps raconté*, « Conclusions » (Seuil, 1985), « Points Essais », 1991, p. 439-448.

5 Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, *loc. cit.*

6 *Ibid.*, « Cinquième étude : l'identité personnelle et l'identité narrative », p. 139.

7 « La conférence de Kundera qui porte ce titre [« L'héritage décrié de Cervantès », où apparaît l'expression « la sagesse de l'incertitude »] fut prononcée en 1986, l'année même où Ricœur était titulaire des *Gifford Lectures* à Edinburgh, qu'il publiera quatre années plus tard sous le titre de *Soi-même comme un autre*. » (Jean Greisch, « Paul Ricœur : la sagesse de l'incertitude, *Argument*, vol. 3/2, 2013, p. 476).

8 Milan Kundera, *L'Art du roman*, *op. cit.*, « Sixième partie : Soixante-treize mots », p. 175.

9 Kundera écrit : « Il est vrai que les termites de la réduction rongent la vie humaine depuis toujours : même le plus grand amour finit par être réduit à un squelette de souvenirs chétifs. Mais le caractère de la société moderne renforce monstrueusement cette malédiction : la vie de l'homme est réduite à sa fonction sociale ; l'histoire d'un peuple à quelques événements, qui sont à leur tour réduits à une interprétation tendancieuse [...] ». (*Ibid.*, « Première partie : l'héritage décrié de Cervantès », p. 28-29).

10 Jean Greisch, « Paul Ricœur : la sagesse de l'incertitude », *op. cit.*, p. 480. Voir également Jean Greisch, *L'Herméneutique comme sagesse de l'incertitude*, [études rédigées à l'occasion du centenaire de la naissance de Paul Ricœur], Paris, Vrin, « Le Cercle herméneutique », 2015.

11 L'identité narrative (d'un individu ou d'une communauté) selon Ricœur, loin d'être figée, est issue « de la rectification sans fin d'un récit antérieur par un récit ultérieur, et de la chaîne de refigurations qui en résulte. [...] En ce sens, l'identité narrative ne cesse de se faire et de se défaire [...]. L'identité narrative devient ainsi le titre d'un problème, au moins autant que d'une solution. » (Paul Ricœur, *Temps et récit 3*, *op. cit.*, p. 446-447).

12 « L'homme souhaite un monde où le bien et le mal soient nettement discernables car en lui est le désir, inné et indomptable, de juger avant de comprendre. Sur ce désir sont fondées les religions et les idéologies. » (Milan Kundera, *op. cit.*, p. 17).

13 Vérification faite, les mots latins « *ars, is* » et « *artus, i* » (dont « *articulus* » est le diminutif) proviennent bien du radical commun **ar-*, qui signifie « combiner. »

14 <https://centredesartsdelaparole.fr/>

15 Ce conseil est présenté, avec la liste de ses membres, sur le site du CAP (<https://centredesartsdelaparole.fr/les-membres/>).

16 On peut les retrouver sur son site internet. Voir également le long entretien de Gérald Garutti avec Sylvain Bourmeau pour le quotidien numérique AOC le 10 mars 2023 : <https://aoc.media/entretien/2023/03/10/gerald-garutti-le-bras-dhonneur-cest-la-fin-de-la-parole/>

17 Cette phrase, tirée de la conférence de Marielle Macé au Collège de France « Pour une écologie de la parole » (séance du séminaire « Nouvelles recherches sur la littérature » organisé par William Marx, 10 janvier 2023), est citée sans autre précision que le nom de son autrice, pour ouvrir la présentation du festival : « L'urgence, pour entendre le monde et tous ses vivants, n'est pas de se taire (même si dans certains cas ce serait déjà pas mal) mais d'exercer avec soin ses responsabilités de vivants parlants, car la manière dont on parle (et dont on se parle) du monde, dans le monde, compte pour le monde. » (Voir <https://centredesartsdelaparole.fr/festival/>).

18 *Ibid.*

résumés

L'ouvrage de Gérald Garutti, comme le Centre des Arts de la Parole (CAP) dont il annonce la création cette année au Fort d'Aubervilliers, se veut une réponse personnelle et collective à l'état de dégradation des échanges dans le débat public en France, à l'ère de la « prise de parole » généralisée : les trois parties du manifeste poursuivent une même ligne directrice, chevillant la sauvegarde de notre humanité à la réparation de la parole, seule capable de relier les individus, autrement isolés. Le CAP

se donne pour mission de promouvoir un apprentissage collectif des « sept arts de la parole » détaillés dans l'ouvrage, suivant un programme dont on peut critiquer tant l'utopisme politique que la naïveté conceptuelle, mais qui a le mérite d'appeler l'attention sur l'urgente nécessité de la bienveillance et du respect dus à l'adversaire intellectuel dans les débats houleux qui agitent notre communauté académique.

Gérald Garutti's book, like the Centre des Arts de la Parole (CAP) which he is announcing for creation this year at the Fort d'Aubervilliers, is intended as a personal and collective response to the deteriorating state of public debate in France, in the age of everybody's "speak up": the three parts of the manifesto follow the same guideline, linking the safeguarding of our humanity to the repair of the spoken word, the only thing capable of linking up otherwise isolated individuals. The CAP's mission is to promote collective learning of the "seven arts of speaking" detailed in the book, following a program whose political utopianism and conceptual naivety we can criticize, but which has the merit of drawing attention to the urgent need for benevolence and respect due to intellectual adversaries in the heated debates that agitate our academic community.

« Au-delà de cette limite l'Humanité n'est plus viable » (p. 114) : la réponse à un sentiment d'urgence « Les trois mousquetaires des temps modernes : Infox, Pathos, Clashos et Boxoffice » (p. 16) « Vox clamans in interneto » (p. 55) : la ruine du dialogue L'appel à refonder « un humanisme de la parole » : éléments d'un personnalisme laïque Fondement dialogique de la personne : la parole ou notre humanité L'esprit de complexité, source vive de la parole rendue à sa force éthique Le Centre des Arts de la Parole : prendre le temps d'articuler nos différends pour construire un espace commun Pour « construire une alliance au-delà des factions » (p. 103) disciplinaires : penser « les sept piliers de la parole » (p. 96) comme un tout organique « Apaiser la Cité » (p. 122) : horizon utopique d'une « mission de salut public » (p. 133) « Suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant » : pour une discipline personnelle dans le débat universitaire...

mots clés

altérité, art, débat, humanisme, personne

alterity, art, debate, humanism, person

auteur

Danielle Perrot-Corpet

Voir ses autres contributions

danielle.perrot@wanadoo.fr

pour citer cet article

Danielle Perrot-Corpet, « Se parler pour se relier — ou comment sauver notre humanité à l'ère du clic ? », *Acta fabula*, vol. 24, n° 6, « Notes de lecture », Juin 2023, URL : <http://www.fabula.org/revue/document16676.php>, page consultée le 23 juin 2023. DOI : [10.58282/acta.16676](https://doi.org/10.58282/acta.16676)

POINT DE VUE. Des relations sociales électriques

 ouest-france.fr/faits-divers/violences/point-de-vue-des-relations-sociales-electriques-f3c66d16-f8a2-11ed-9dad-af8456fed038

23 mai 2023

« Un mot, une remarque, un conseil et voilà des individus qui entrent aussitôt en éruption dans des proportions renversantes. Comme s'il en allait de leur honneur et presque de leur survie. » Par Jacques Le Goff, professeur émérite des Universités, membre de l'Association pour le soutien des principes de la démocratie humaniste (ASPDH).



La mairie de Saint-Brevin-les-Pins. | JÉRÔME FOUQUET/OUEST-FRANCE.

[Ouest-France](#) Jacques LE GOFF. Publié le 23/05/2023 à 07h00

Merci de saisir votre adresse e-mail

Les récents épisodes violents de Saint-Brevin et d'Amiens ne seraient-ils que des accrocs dans notre vie démocratique ? On aimerait s'en convaincre mais bien des indices laissent penser qu'ils constituent plutôt les points incandescents d'une détérioration assez générale des rapports interpersonnels, sociaux et politiques.

Diffus bien que nettement perceptible, le phénomène se manifeste par une forme d'électrisation générale des relations sociales désormais constamment exposées à la menace du court-circuit. Un mot, une remarque, un conseil et voilà des individus qui entrent aussitôt en éruption dans des proportions renversantes. Comme s'il en allait de leur honneur et presque de leur survie. Et les politiques n'y échappent pas, tant s'en faut, comme l'ont illustré certains débats parlementaires récents complètement désinhibés où les injures, menaces de mort réelles et symboliques ont bourgeonné. À la plus grande joie des réseaux sociaux et autres chaînes d'information friandes de clash. Du slash au clash, la ligne est directe.

Parmi les nombreuses explications possibles, trois retiennent particulièrement l'attention.

D'abord, la mentalité de *citadelle assiégée* dérivée d'une conception très contestable des droits non seulement individuels mais aussi sociaux convertis en remparts de la souveraineté de chacun dans le périmètre de son autonomie. Pas question de contester cette formidable évolution qui aboutira à ce dont les plus optimistes n'osaient rêver : des sujets de droit en principe maîtres de leur destin. Mais comment ne pas voir qu'elle peut aussi induire une forme de claustration dans un individualisme sourcilieux, toujours sur la défensive et potentiellement violent.

Parler sans... écouter

Et cette conception du droit, sur le mode de la propriété et non du partage, se trouve par ailleurs accentuée par la propension contagieuse à se tenir pour *victime*, un statut qui confère tous les droits y compris de se faire justice séance tenante. Si 400 à 500 maires démissionnent chaque année c'est pour une large part du fait de la violence exercée par tant de " victimes " exigeantes et impatientes d'en découdre à l'instar de Poutine, grand " humilié ". " Depuis que notre sensibilité nouvelle a décrété que la victime serait le héros, relève Robert Hughes, chacun revendique ce statut enviable ". Et gare à celui ou celle, tel le maire de Saint Brevin, qui n'acquiesce pas promptement ! " De plus en plus souvent, observe un sénateur, quand un maire dit non à quelqu'un, ce type l'insulte "...

Mais plus profondément, cette violence endémique est à mettre au compte de ce que Gérard Garutti tient pour " dégradation de la parole " du fait de sa prolifération inflationniste. On parle, ça parle, des " éléments de langage " sont proférés dans un bain tiède de mots où seule importe l'émission de paroles dans l'insouciance de leur réception. L'instrument par excellence de la communication devient dès lors, hors échange, celui du pouvoir, de l'affirmation de soi, de la manifestation de son " droit " à parler sans... écouter. D'où le pressant appel de Garutti, fondateur du Centre des arts de la parole " à vivre une parole comme un art de l'écoute, un art du vivant, un art de la présence, un art de l'autre, un art du rassemblement " (*Il faut voir comme on se parle*, Actes Sud). Une belle manière d'atténuer la violence et de tenter de coexister dans le dissensus.

« Ça se parle », mais pour dire quoi ?

fr.aleteia.org/2023/05/15/ca-se-parle-mais-pour-dire-quoi/

15 mai 2023

[Tribunes](#)



Blanche Streb - publié le 15/05/23

Tout le monde se parle, mais pour dire quoi, et comment ? Il devient vital de retrouver une parole juste et ajustée, défend l'essayiste Blanche Streb, une parole responsable et qui engage, qui résiste aux tentations d'humiliation, de domination, de manipulation...

« Consternant. » Ce mot, sans aucun doute, vous est-il déjà venu à maintes reprises devant certaines « prises de becs » — oups, pardon — « prises de paroles » politiques, médiatiques, ou même lors d'un conseil municipal, au coin de la rue ou sur un banc public. En 1830, Schopenhauer rédigeait un manuel d'art oratoire — *l'Art d'avoir toujours raison* — devenu un classique de l'argumentation. Dans ce texte au succès inégalé, trente-sept stratagèmes sont exposés comme autant d'armes de plus en plus redoutables et élaborées pour convaincre. Mais quand la partie semble perdue car l'autre est définitivement supérieur, Schopenhauer propose alors « l'ultime stratagème » : s'en prendre à la personne elle-même ! Pour mieux éviter le débat de fond, pour empêcher son adversaire de l'emporter, même s'il a raison, quelle meilleure option que de le décrédibiliser, le rendre méprisable aux yeux de ceux qui regardent ? Alors soyez agressif, blessant, grossier et méprisant, feignez d'être outré de devoir débattre avec lui en lui reprochant ses prises de position passées ou ses amitiés. « C'est un appel des facultés de l'esprit à celles du corps ou à l'animalité. Le stratagème est très apprécié, car chacun est capable de l'appliquer ; il est donc souvent utilisé » constate Schopenhauer.

Tout le monde se lâche

Ainsi, dans un simulacre de débat, celui qui attaque l'autre *ad personam*, bien qu'il en ressente une certaine puissance — qu'il confondra bêtement avec de la pertinence, et son auditoire trop souvent avec lui — n'aura en réalité que révélé, par son incapacité à argumenter, la pauvreté de sa pensée. Force est de constater que, 200 ans plus tard, dans un monde de clics et de claques, de *lol* et de *likes*, ce dernier des stratagèmes est devenu le premier. Celui qui arrive tout de suite, à la va-vite. C'est ainsi que la parole, qui se vide de sens à mesure qu'elle s'emplit de violence, traverse une crise aussi majeure que sous-estimée. L'insulte, y compris dans les plus hautes sphères, est devenue un sinistre spectacle quasi quotidien.

Désormais, chacun peut donner de la voix. Prendre parti. Publier son avis.
Proclamer à haut cris. En un sens, c'est une chance. Un sens, oui, mais lequel ?...
Tout dépend.

« Jamais l'humanité n'a autant pris la parole. Tout le monde s'exprime, s'étale, se lâche, se fâche. Partout, ça parle. Mais est-ce que ça s'écoute ? Est-ce que pour autant, on se parle ? Qu'est ce qui se joue ? Et qu'est ce qui se dit ? Désormais, chacun peut donner de la voix. Prendre parti. Publier son avis. Proclamer à haut cris. En un sens, c'est une chance. Un sens, oui, mais lequel ?... Tout dépend. Qui parle. Pour dire quoi. Au nom de quoi. À qui. Comment. Pour quoi. »

Voilà quelques-unes des questions que pose Gérald Garutti, fondateur du centre des Arts de la parole, dans son remarquable essai, *Il faut voir comme on se parle* (Actes Sud). Ses interrogations résonnent, et raisonnent, comme jamais à l'heure de ChatGPT, des réseaux (a)sociaux, de la cancel culture et du wokisme.

Un art de construction

Il devient vital de retrouver une parole juste et ajustée, responsable et qui engage, qui résiste aux tentations d'humiliation, de domination, de manipulation... Une parole qui écoute et relie, qui se sait et se vit comme art de construction plus que comme dérisoire jeu oratoire. Justement, Gérald Garutti ne se contente pas de déplorer, il propose et pose les conditions d'une parole juste et les fondements d'une forme d'humanisme de la parole qu'il serait bon de (re)mettre entre toutes les mains. Il distingue quatre formes de justesse de la parole : envers soi, envers l'autre, justesse en principes et en actes. Ce qui lui confère deux modalités distinctes : la parole comme relation juste — à soi et à l'autre ; et la parole comme action juste — dans sa conception et sa réalisation.

Comment avons-nous pu oublier à quel point la parole fonde l'humanité ? Elle mobilise tout l'être, engage la responsabilité, suppose l'authenticité, exige la maîtrise, demande du courage. Garutti rappelle que la parole relie, et donc présuppose l'autre, l'éthique, la considération, la reconnaissance. Elle requiert l'écoute, l'attention, la compréhension, nécessite l'échange, la réciprocité, la relation. Une parole juste en principes mobilise la conscience, l'intelligence, le discernement, la vigilance, la lucidité, mais aussi un sens, une direction, avec précision, finesse, subtilité et esprit de complexité. Elle supporte la

mise à distance, la critique, l'humour. Enfin, la parole juste en actes passe par la présence, l'engagement, l'ancrage, le contact, et cela demande du temps, du travail, de l'élaboration...

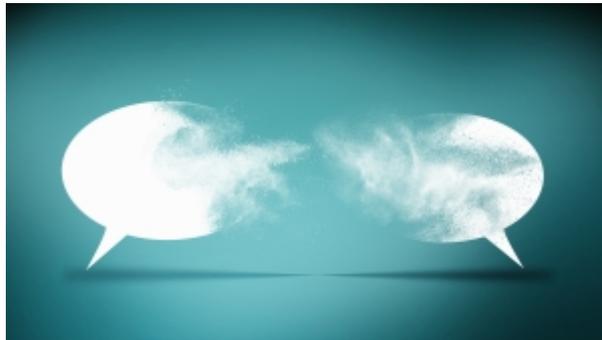
Parmi les enjeux d'humanité et les défis culturels et politiques d'aujourd'hui se trouve en premier lieu celui de réapprendre la parole. Une parole incarnée, durable, qui élève et se cultive dans le sillon du beau, du bien, du vrai, du bon. Pour servir la Vérité qui, sans cesse, nous cherche malgré les ronces de nos humaines faiblesses et médiocrités.

Pratique :

Gérald Garutti, *Il faut voir comme on se parle* (Actes Sud), 2023, 160 pages, 12,50€



Lire aussi : Comment les réseaux sociaux écrasent le débat



Lire aussi : Le débat sans répliques

Comme on nous écoute

Par Julie Huon :: 02/05/2023



Dans la très drôle et délicieusement gothique série *What we do in the shadows* – mix de *Friends*, *The Office* et *Dracula*, à voir d'urgence sur Disney + –, il y a trois vrais vampires assoiffés de sang : Nadja, Laszlo et Nandor l'implacable. Et puis il y a Colin Robinson. (1)

Colin Robinson est un vampire énergétique. Ce n'est pas la chair fraîche qui l'excite, mais le tonus en chacun de nous, le punch, la vigueur, le nerf, la force d'âme. Il s'en repaît un peu à la manière des détraqueurs de J.K. Rowling qui vous ôtent toute joie de vivre par un effroyable baiser. Lui, non. Il vous épuise par une conversation.

La conversation de Colin Robinson n'est pas qu'inepte, elle est inteeeeerminaaaaable. Il pompe l'énergie de ses collègues au bureau, celle de ses colocataires quand il rentre à la maison et celle des internautes du monde entier quand il joue les trolls toute la nuit sur les réseaux sociaux.

Oh, vous en avez connu, des vampires énergétiques. Tellement que vous avez développé, au fil du temps, un système d'autodéfense à toute épreuve : vous n'écoutez plus. C'était eux ou vous, c'est comme ça, c'est la vie. Vous voyez leurs lèvres bouger, vous entendez comme un bourdonnement lointain, mais vous êtes ailleurs. A l'abri, dans vos pensées.

Mouais. D'après Gérald Garutti, fondateur du [Centre des arts de la parole](#) à Aubervilliers (2), ça pourrait devenir un problème. En fait, ça l'est déjà. Sur France Culture, en mars dernier, le metteur en scène et

philosophe français tirait la sonnette d'alarme : « On se parle de plus en plus, on s'écoute de moins en moins ».

Un monde de rumeurs

En janvier, Gérald Garutti publiait un manifeste chez Actes Sud : *Il faut voir comme on se parle*. Fortiche. Quand il écrit, lui, ça cogne comme du rap : « La parole est un sport de combat. Nous vivons dans un monde de bruit et de fureur. Un monde de TIC, de clics et de claques. Un monde de rumeurs, de tweets, de bashings et de clachs. D'infox. De swipes, de fakes. De battles, de lol et de likes. Un monde digital où l'on montre du doigt. Où l'on met à l'index. Où l'on tranche du pouce. Où l'on cloue au pilori planétaire. Un monde de réseau, où l'on tue pour un mot. Jamais l'humanité n'a autant pris la parole. Phénomène inédit dans l'histoire. A maints égards, opportunité inouïe. Tout le monde s'exprime. S'étale. Se lâche. Se fâche. Se casse. Partout, ça parle. Mais est-ce que ça s'écoute ? Est-ce que pour autant, on se parle ? »

Imaginez une partie de ping-pong avec personne en face : *ping* (une onomatopée apparue en 1884 en Extrême-Orient, dérivée du son de la balle contre la raquette), *pong* (pour le bruit du rebond sur la table) et puis plus rien. Rien. *Poc poc poc*, au mieux.

« Je ne me fais pas entendre si personne ne me répond », écrivait Elsa Triolet dans *Les Fantômes armés* en 1947. Quoi ? 1947 ? Mais c'est pas nouveau alors, cette histoire d'oreilles bouchées ? Pas nouveau mais pire. Paradoxalement, disent les spécialistes, ça serait la faute au silence. Le silence, on ne sait plus ce que c'est, on ne sait plus à quoi ça ressemble. Or, pour écouter, pour écouter en vrai, sans couper, sans dire tout le temps « Ah oui mais moi aussi je » ou « Ah oui c'est comme moi quand je » ou « Ah tiens non moi pas du tout », bref pour écouter sans répondre, il faut aimer le silence.

Le psy suisse Jean-Marc Randin l'exprime bien mieux (3) : « L'écoute est réceptive et non émissive. De même qu'il faut faire silence dans le monde physique si l'on veut entendre clairement les bruits environnants, de même il faut faire silence dans sa pensée si l'on veut écouter l'autre de manière à l'entendre. Mais ce silence ne se fait pas lorsque nous cherchons à interpréter ou à expliquer, car dans ce cas nous sommes dans une attitude essentiellement émissive ; nous faisons trop de "bruit" nous-mêmes pour pouvoir entendre les bruits extérieurs. »

Les yeux dans les yeux

Paraît qu'y a des techniques. 1. Pas se laisser distraire : ranger son téléphone, éteindre la télé, fermer l'ordi. 2. Sortir : rien de tel pour les « conversations profondes », semble-t-il, qu'un banc du parc ou une balade en forêt. 3. Se regarder dans les yeux. Le plus compliqué, non ?

Sur [WikiHow](#) – où on trouve définitivement tout –, il y a une section « S'entraîner à des compétences d'écoute de base » – un sport de combat, vous disait Gérald il y a une minute. Où l'on vous explique qu'il faut surtout « éviter de réfléchir à ce que vous allez répondre ». Et aussi qu'« en regardant l'autre dans les yeux, vous lui montrez que vous l'écoutez. Ne le fixez pas sans jamais détourner le regard, cela pourrait être trop intense, sembler un peu bizarre. Mais essayez de 7 à 10 secondes, bien dans les yeux, avant de vous détourner pour prendre une gorgée d'eau ou ajuster votre position sur votre siège. »

Le hic, c'est que si tu te mets à compter « 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 », sûr que tu vas pas écouter correctement. Tu risques même de t'endormir. Heureusement, au chapitre suivant, le tuto t'explique comment te reconcentrer si ton esprit s'égaré. Avec de l'entraînement, « et même si tu n'es pas vraiment intéressé(e) par ce que l'autre dit ». Ah non. Ça, pas question. Zut, si c'est Colin Robinson qui te parle, vite, détourne le regard ! Prends ton téléphone, rallume la télé et les notifications de l'ordi, interromps-le, raconte-lui ta vie.

Tant pis, il ira sur WikiHow. Il trouvera (authentique) : « Comment réagir lorsque quelqu'un vous ignore », « Comment être mystérieux pour attirer les gens », « Comment être drôle », « Comment se faire respecter », « Comment être moins collant », « Comment sourire naturellement ».

Et si ça se trouve, de vampire énergétique, il deviendra un chic type.

(1) Par le scénariste, réalisateur, acteur et producteur néo-zélandais Taika Waititi (*Boy, Thor, Jojo Rabbit...*).

(2) www.centredesartsdelaparole.fr, nouveau projet inédit, artistique et citoyen, national et international, francophone et multilingue.(3) En 2008 dans *Approche Centrée sur la Personne. Pratique et recherche* (revue n°8), à lire sur www.cairn.info/

Le 13 mars était inauguré le Centre des arts de la parole à Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis, dans la banlieue nord de Paris. Dramaturge, metteur en scène et écrivain, son directeur et fondateur **Gérald Garutti** entend avec cette instance mettre en actes le *Manifeste pour les arts de la parole* qu'il vient de publier chez Actes Sud sous le titre *Il faut voir comme on se parle*. Retour sur une initiative tout à la fois artistique et citoyenne.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENT BALTA



« IL FAUT REVALORISER LA PAROLE »

Comment est venue l'idée d'ouvrir un espace consacré à la parole ?

Le point de départ, c'est le constat de la dégradation de la parole avec un certain nombre de crises, de sonnettes d'alarme successives. Aujourd'hui, on observe tout à la fois une prolifération et une détérioration de la parole : on parle de plus en plus, on se parle de moins en moins. La parole est dévaluée précisément parce que pléthorique dans son volume et souvent lapidaire dans sa forme, envoyée à l'autre à travers un pilonnage. De la sorte, elle dégrade celui qui la porte comme celui qui la reçoit. On a pu l'observer récemment en France à l'Assemblée nationale, dans un lieu censé réunir des représentants parlementaires eux-mêmes censés porter la parole collective au plus haut.

Vous y voyez donc un enjeu qu'on dirait de bien public ?

Oui, c'est un enjeu essentiel, citoyen, social, politique. Et transversal, en ce sens qu'il traverse toutes les dimen-

sions individuelles et collectives. Je considère en effet que la parole est un fait humain total. Il importe donc d'arriver à revaloriser la parole, à la sublimer pour qu'elle se fasse parole de sens, de lien et de dépassement – notamment de la violence. Le contraire de la parole n'est pas le silence mais la violence dès lors qu'elle n'est pas maîtrisée, canalisée, transcendée. Cet enjeu de dépassement, de sublimation de la parole se trouve au fondement même de la création du Centre des arts de la parole. Son objectif est l'articulation des dimensions artistique et citoyenne, en proposant comme une solution effective, concrète à la dégradation de la parole ce que je nomme les sept arts de la parole.

Quels sont ces sept arts de la parole ?

Je les distingue selon trois catégories : la transmission, la création et l'interaction. Parmi les arts de la transmission il y a donc effectivement l'éloquence, mais elle est ici saisie dans toute sa plénitude d'art

« Le contraire de la parole n'est pas le silence mais la violence dès lors qu'elle n'est pas maîtrisée, canalisée, transcendée »

oratoire ; elle est complétée par la conférence, qui, à la différence de l'éloquence, n'a pas pour visée de séduire ou de persuader, mais de transmettre un savoir – et tous les savoirs ne sont pas des opinions. Je distingue ensuite trois arts de création : le théâtre comme la parole incarnée, adressée ; le récit comme la parole qui se raconte, se déploie ; la poésie comme parole qui s'invente, se formule, littéralement qui se crée (poésie découle de *poiein*, faire, fabriquer). Trois arts de la langue en performance.

Troisième champ, celui de l'interaction, avec le dialogue, la parole échangée, et le débat, la parole confrontée. De fait, notre époque confond le dialogue avec le débat,

le débat avec le combat et le combat avec la destruction de l'autre. Cela revient à une conception quasi-militaire de l'interaction, il n'y a qu'à voir ces faux débats télévisés où il s'agit juste de juxtaposer des points de vue totalement antagonistes, sans s'écouter. Élever le débat et le dialogue au rang d'arts de la parole constitue donc une affirmation forte, éthique et citoyenne.

Comment fonctionne le Centre des arts de la parole (le CAP) ?

Depuis ce printemps, le CAP a un point d'ancrage à Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis, avec des espaces qui sont amenés à se développer car l'idée c'est d'aboutir à ce que j'appellerais une Cartoucherie de la parole (par analogie avec le grand centre théâtral de Vincennes regroupant cinq théâtres où puissent s'exprimer l'ensemble des sept arts de la parole. Mais au-delà d'un lieu, le CAP est un mouvement. Il a vocation à intervenir sur tous les territoires et à rayonner par sa capacité à se déplacer, notamment grâce à nos différents partenaires.

Quel est le programme du Centre, quel cap avez-vous fixé au CAP, pour ainsi dire ?

En premier lieu, des créations et des événements. Première forme de création : « Les Odyssées de la parole ». Sur une journée, faire vivre les sept arts de la parole par des parcours d'expérience autour d'une question. La première Odyssée aura pour thème : « Comment répondre à la violence ? » On commence par écouter un conte, s'ensuivent une conférence, un débat, la lecture d'un poème, des ateliers d'art oratoire, un spectacle théâtral avec deux pièces courtes et enfin un dialogue avec le public. Cette première Odyssée de la parole aura lieu en novembre à la Cité internationale de la langue française. Ça a du sens pour nous de créer cette journée dans ce lieu, pour ensuite le proposer de manière itinérante, dans d'autres territoires.

Autre création : un festival « Pour une écologie de la parole » va voir le jour. Avec pour enjeu : comment obtenir une parole qui ne soit pas toxique, qu'est-ce qu'un environnement favorable à la parole ? Quatre jours de débats, d'ateliers artistiques, de spectacles... Il aura lieu en juin 2024. L'idée, de manière générale, c'est de co-construire avec des partenaires pertinents et de raisonner par actions. Outre la Ville d'Aubervilliers et la Région Île-de-France, parmi nos partenaires institutionnels essentiels nous comptons ainsi la Délégation à la langue française et aux langues de France (DGLFLF) du ministère de la Culture ou encore le Centre national du livre.

Dans la continuité de votre manifeste, prévoyez-vous également d'autres publications ?

Mon essai *Il faut voir comme on se parle* est la première pierre d'une collection développée avec un autre de nos partenaires cruciaux, les éditions Actes Sud. En mars 2024 sortira le premier numéro d'une

revue intitulée *Champs de parole*.

Une revue de recherche sur l'état de la parole aujourd'hui, avec des contributions d'artistes, de chercheurs, de citoyens, de membres du Conseil du CAP (dont la présidente est la philosophe Cynthia Fleury). Nous allons également développer une chaîne de podcasts pour toucher de multiples publics. Elle s'appellera *Pourparlers*. Avec des gens comme Haroun, dont on a diffusé un message transmis pour l'inauguration du Centre. C'est un humoriste doté d'un véritable esprit de finesse et d'une réelle humanité, avec un rapport inclusif à l'éloquence, sans dénonciation ni sarcasme. Je pense aussi au chanteur Oxmo Puccino, pour sa force poétique.

Enfin, nous avons un programme, déjà en place, qui s'appelle *Voix au chapitre*, conçu au sein du CAP par l'écrivain et art-thérapeute Ismaël Jude et réalisé en partenariat avec le Samu social. Un travail de terrain tout au long de l'année qui propose des ateliers avec des personnes sans abri ou en grande précarité, touchées par l'exclusion, pour qu'elles écrivent et disent un texte qui fasse récit, pas forcément autobiographique d'ailleurs, mais qui les construit et leur donne aussi droit de cité.



« La question de la parole dépasse celle de la seule langue française (...) À terme, le Centre des arts de la parole a donc également vocation à être multilingue et à travailler sur l'intercompréhension, sur cette rencontre entre les langues, toujours pour porter la parole au plus haut »

En quoi les arts de la parole ont-ils également une vocation éducative ou pédagogique ?

C'est évidemment fondamental. Nous avons pour troisième champ d'action la transmission. Ce volet vise à agir aussi bien en termes d'éducation à l'école que de formation pour tous les âges et tous les milieux. L'un des objectifs qui nous tient le plus à cœur, c'est de promouvoir l'enseignement des arts de la parole à l'école. Nous nous mobilisons en ce sens, afin que les jeunes y soient sensibilisés dès le plus jeune âge et pas seulement pour le grand oral du bac... Quant à la formation, elle s'adresse à toute personne et à toute organisation, aux associations, aux collectivités, aux institutions comme aux entreprises. Former des groupes à ce que signifie être auteur et acteur de sa parole, être à l'écoute, en dialogue, à tout ce que les arts de la parole peuvent apporter. Ce sont des formations structurées et structurantes – amorcées depuis déjà un an – et qui ont pour dessein de changer en profondeur le rapport à la parole, pour une parole responsable, sensée, maîtrisée, une parole plus humaine et plus juste.

Lors de votre discours inaugural, vous avez parlé de la vocation francophone mais aussi multilingue du CAP. C'est-à-dire ?

Comme disait Camus, « *ma patrie c'est la langue française* ». Je suis metteur en scène, auteur, j'écris et je crée en français. Je passe mon temps à me demander ce que les mots veulent dire, comment les incarner,

comment faire sonner la langue et au premier chef la langue française, qui possède une littérature et un répertoire extraordinaires. Cet enjeu de langue française s'élargit à toute la francophonie. Plusieurs membres du Conseil du CAP proviennent d'ailleurs d'autres pays que la France, comme le dramaturge guinéen Hakim Bah, le poète camerounais Kouam Tawa, la comédienne et metteuse en scène burkinabé Odile Sankara... La langue française est multiple, multiforme et c'est aussi ce qui fait sa richesse.

Mais multilingue, oui, car la question de la parole dépasse celle de la seule langue française – en particulier sur le territoire d'Aubervilliers qui se trouve à la confluence de très nombreuses langues, 120 sont parlées sur ce territoire ! Je considère que se déplacer d'une langue à l'autre permet d'enrichir son point de vue, certainement pas en affaissant chaque langue mais au contraire en mettant en perspective son génie spécifique. Ce qui m'intéresse, c'est comment le français, pris dans sa dimension francophone, est aussi au contact d'autres langues. Cela implique aussi la question de la traduction. À terme, le CAP a donc également vocation à être multilingue et à travailler sur l'intercompréhension, sur cette rencontre entre les langues, toujours pour porter la parole au plus haut. ■

POUR EN SAVOIR PLUS :
www.centredesartsdelaparole.fr



Il faut voir comme on se parle

radiofrance.fr/franceculture/podcasts/solae-le-rendez-vous-protestant/il-faut-voir-comme-on-se-parle-9564179

30 avril 2023



Gérald Garutti, Florence Blondon et Jean-Luc Gadreau - JLG

Grand dialogue autour de la Parole

Avec

- [Florence Blondon](#) pasteure de l'Église protestante unie de France à Paris (l'Étoile)
- Gérald Garutti Ecrivain et metteur en scène

Pour ce dernier dimanche d'avril, et cinquième du mois, comme le veut notre habitude d'avoir dans ce cas-là généralement un temps de dialogue, Solaé le rendez-vous protestant accueille la pasteure Florence Blondon et le metteur en scène Gérald Garutti, auteur de « *Il faut voir comme on se parle – manifeste pour les arts de la Parole* » édité chez Actes Sud, et parallèlement fondateur et directeur du Centre des Arts de la Parole, inauguré le 13 mars dernier à Aubervilliers. La parole sera donc le sujet de ce dialogue, en l'abordant de diverses manières et notamment dans sa dimension spirituelle.



Théâtre(s)

► 21 mars 2023 - N°33

IL FAUT VOIR COMME ON SE PARLE

Gérald Garutti



Aujourd'hui, la parole est partout. Tout le monde s'exprime, sur tout et sur tous les supports. Mais est-ce qu'on s'écoute ? Est-ce que l'on prend de la parole de l'autre pour créer du commun, ou la parole divise-t-elle actuellement ?

Gérald Garutti pose les fondements d'un humanisme de la parole. Il propose l'art comme solution vitale à une crise cruciale. Il définit les arts de la parole comme des arts de construction collective capables de réconcilier la société et de sublimer notre humanité.

Actes Sud et Centre des Arts de la parole, 120 pages, 12,50 €

Paroles, paroles, paroles...

P philomag.com/articles/paroles-paroles-paroles



La lettre du vendredi
Cédric Enjalbert

L’humanité n’a jamais autant pris la parole et, pourtant, on s’écoute de moins en moins – la preuve avec les débats parlementaires sur la réforme des retraites. Face à ce constat, l’écrivain, metteur en scène et philosophe **Gérald Garutti** vient de signer un manifeste, *Il faut voir comme on se parle* (Actes Sud). Des mots qu’il traduit en actes avec la création du Centre des arts de la parole, à Aubervilliers. **Cédric Enjalbert** est allé entendre ce qui se passe dans ce lieu inspiré par l’humanisme de la Renaissance.

« **“Il faut voir comme on se parle.”** C’est sous les huées et une *Marseillaise* entonnée par l’opposition qu’Élisabeth Borne s’est présentée à la tribune de l’Assemblée nationale pour engager la responsabilité de son gouvernement sur l’adoption de la réforme des retraites, hier. En usant de l’article 49.3, la Première ministre coupe donc court aux débats, déjà précipités par un calendrier législatif accéléré, qui limite le temps d’examen du texte de loi. Alors même que la fonction du “parlement” semble ainsi mise à mal par des bras d’honneur successifs à la chambre des députés, un philosophe appelle à renouer avec les arts de la parole, dans un tout nouveau lieu.

“Il faut voir comme on nous parle”, chante **Alain Souchon** dans sa *Foule sentimentale*. **Gérald Garutti**, écrivain, metteur en scène, agrégé de philosophie et enseignant à Sciences-Po, le détourne pour en faire le titre d’un manifeste, qui vient de paraître : *Il faut voir comme on se parle* (Actes Sud). Il s’étonne d’abord d’un paradoxe : l’humanité n’a jamais autant pris la parole et, en même temps, on s’écoute de moins en moins. C’est que, à ses yeux, nous avons perdu l’usage du langage. *“Telles sont en effet désormais les quatre lois de notre débat national : la réduction universelle à des stéréotypes ; la distribution impérative de catégories exclusives ; l’illusion du choix et l’imposition du rôle ; le recours obligé à un minimum de personnages-clés pour médiatiser tout événement.”* Le débat malmené sur le sens du travail et la retraite a parfaitement illustré cet appauvrissement. Contre cette dégradation de la parole

publique, Gérald Garutti invite à réapprendre à se parler, dans une tradition humaniste qui, depuis la Renaissance, favorise la conversation comme un art politique. *“Il ne faut pas seulement oser ‘prendre’ la parole. Il faut savoir tenir sa parole. La fonder, l’investir, l’habiter, l’incarner, la porter, l’adresser, l’assumer. La bonne nouvelle, c’est que cela s’apprend.”*

Le philosophe ne se paye pas de mots ! Il a donné forme à ce vaste programme en inaugurant le Centre des arts de la parole (le CAP) au Point fort d’Aubervilliers. Les sept arts de la parole y seront représentés : *“art de la création (le théâtre, le récit, la poésie), art de la transmission (l’éloquence, la conférence), art de l’interaction (le dialogue, le débat)”*. Au nord de Paris, dans ce lieu originellement militaire et désormais culturel, l’armée française fabriquait jadis ses “obus toxiques” ; on fourbit désormais dans la commune sequano-dionysienne aux 108 nationalités d’autres types d’armes, plutôt existentielles et philosophiques. Sous un drôle de chapiteau de bois évoquant un cabaret, tout au bout d’une allée serpentant entre des chantiers, une assemblée constituée de personnalités des art et des sciences humaines, dont **Frédéric Gros** ou **Cynthia Fleury**, s’est réunie lundi dernier pour lancer le programme du CAP. Le pianiste **Karol Beffa** improvisait au cours de la soirée, dont le clou du spectacle a été l’intervention du metteur en scène japonais **Yoshi Oida**, invité à dire ce que signifiait pour lui un “art de la parole”. Lui aussi diplômé de philosophie, l’octogénaire a su montrer le caractère à la fois performatif et relationnel du langage par une simple anecdote de comédien, rappelant comment **Peter Brook**, dont il fut un compagnon de route, demandait aux acteurs d’improviser “entre des langues” – japonais, anglais, français, grec... – qu’ils ne maîtrisaient pas forcément. Ménageant une extraordinaire qualité d’écoute par sa présence, Yoshi Oida a ainsi démontré ce que parler veut dire : moins signifier que se relier. *“Le langage, avant de signifier quelque chose, signifie pour quelqu’un”*, notait à sa manière le psychanalyste **Jacques Lacan** dans ses *Écrits*. Un cap à tenir ? »

Gérald Garutti : « Le bras d'honneur, c'est la fin de la parole »

AOC aoc.media/entretien/2023/03/10/gerald-garutti-le-bras-dhonneur-cest-la-fin-de-la-parole

10 mars 2023

Par Sylvain Bourmeau

Ce lundi 13 mars, le Centre des arts de la parole ouvrira ses portes au Fort d'Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis. L'idée de cette nouvelle institution revient Gérald Garutti, qui en assurera la direction. C'est fort d'un constat de progressive détérioration de la parole publique que le metteur en scène et dramaturge (qui a notamment longtemps travaillé au TNP à Villeurbanne) a conçu un espace qui se donne pour objectif d'en prendre soin en s'appuyant sur ce qu'il appelle les « arts de la parole », et qui sont au nombre de sept : le théâtre, le récit, la poésie, l'éloquence, la conférence, le dialogue et le débat. Tous seront mis à contribution, ainsi qu'un vaste réseau d'institutions et d'associations, d'artistes et d'intellectuell.es pour y proposer des créations, des formations et y produire des publications. **SB**

Cette semaine, le garde des Sceaux, Éric Dupond-Moretti, s'est illustré en adressant deux bras d'honneur dans l'hémicycle, au président du groupe Les Républicains à l'Assemblée nationale, Olivier Marleix. Dans quelle mesure ce double geste vous semble-t-il emblématique de la situation que vous décrivez dans votre récent manifeste pour les arts de la parole, *Il faut voir comme on se parle* ?

Cela relève d'un mouvement de désacralisation général de la parole. S'il y a bien un espace censé porter la parole publique au plus haut, du fait de sa dimension de représentativité, c'est bien l'Assemblée nationale ! C'est une question de dignité de la parole puisqu'on porte plus grand que soi, qu'on représente la nation. De même lorsqu'on est ministre, on n'est certes pas élu mais littéralement au service des citoyens. Ce bras d'honneur vient s'inscrire dans tout ce qu'on a vu ces dernières semaines comme invectives, comme insultes, toutes ces profondes dégradations de la parole publique... Comme lorsqu'un député se fait insulter, humilier à la télévision, lorsqu'il se fait ravalier en dessous de sa dignité dans ce qui est tout sauf un débat équilibré. C'est une logique qui vient de loin mais qui se trouve accentuée par la mutation numérique : c'est désormais le clash qui ramène du cash, donc tout le monde se lâche. Et dès lors que certaines digues, liées à la ritualisation de la parole, à une certaine tenue de la parole, au fait qu'on se trouve dans un espace à certains égards sacré, dès lors que ce cadre de sacralité et de dignité saute, tout devient possible. Quelle est la prochaine étape ? Que les gens se tapent dessus ? Ils ont déjà commencé.

En l'espèce, il ne s'agit même plus de mots mais de gestes d'une grande vulgarité ...

L'un des enjeux fondamentaux de la parole, c'est le processus de civilisation qu'examine Norbert Elias : que ce soit dans le cas de la société de cour, celui de la chevalerie, ou

encore les codes de la courtoisie. Norbert Elias l'examine aussi dans le sport. Il s'agit de comprendre comment on domestique la violence et on la canalise. Quels sont ces phénomènes de *civilisation* – au sens fort du terme – qui vont vous permettre de dépasser la violence et, finalement, de ne pas planter votre fourchette dans la main de votre voisin, de ne pas avoir un geste violent, radical. Comment la parole va permettre de médiatiser et sublimer. Le bras d'honneur – qui est un bras de déshonneur plutôt, de l'autre et de soi –, c'est la fin de la parole, cela vient mettre un point final au fait que la parole est censée au contraire nous aider. C'est un exemple « limite », si je puis dire, dans tous les sens du terme.

Et c'est un garde des Sceaux qui fait ce geste : une nouvelle fois, l'exemple de la dégradation de la parole vient de haut. Cela semble s'inscrire dans une évolution relativement récente, qui remonte peut-être à certains mots et gestes du président Nicolas Sarkozy et s'est prolongée jusqu'à l'actuel président de la République...

Cela témoigne d'une tendance lourde, de fond. A quand remonte-t-elle ? Le mal vient de plus loin que les réseaux sociaux, c'est certain. Les réseaux sociaux sont un catalyseur et non pas une cause ; ils radicalisent un phénomène déjà existant. Tout pouvoir se met en scène, en représentation, avec un appareil et un décorum. Cela correspond littéralement à une scénographie ; et puis une certaine dignité, c'est ce que ça signifie : le pouvoir est censé « en imposer ». Après, on peut faire tous les carnivals du monde pour le dégrader, le renverser. Il reste que l'ensemble de cette histoire de la dignité, de l'*imperium* à la romaine, avec tout ce qu'il implique, jusqu'à la société cour de Louis XIV, avec l'espace de représentation, avec l'Assemblée nationale, et en passant par la Révolution – la Révolution comme moment où est montrée la dimension sacrée de la Nation et de l'espace public où la Nation peut s'exprimer – jusqu'aux Républiques, en particulier la troisième. Lors de la IIIe République, la dignité de la représentation est consacrée. C'est un régime parlementaire, pas présidentiel comme la Ve ou la IIe République. Bref, il est possible de faire une histoire de la dignité de la parole publique et de la représentation d'un pouvoir qui doit – c'est d'ailleurs ce que dit Machiavel – dégager une certaine impression de dignité pour être respectable, même s'il ne l'est pas en dessous, car tout pouvoir a ses coulisses et ses bas-fonds... ce qui peut laisser place à toutes les accusations de double discours. Quoi qu'il en soit, il faut au moins donner l'impression que le pouvoir est respectable pour qu'il soit respecté. C'est l'autorité. Or, ce paravent de l'autorité a sauté. Il y a eu dans les années 1930 des attaques d'une extrême violence à l'Assemblée, comme lorsque Xavier Vallat, futur haut-commissaire aux questions juives de Vichy, alors député, un poste d'une grande dignité, insulte Léon Blum en déclarant que « ce vieux pays gallo-romain sera gouverné par un juif », le président de l'Assemblée lui dit « Attention à ce qu'on est en train de dire ». Il y a eu des attaques de xénophobie, d'antisémitisme, etc. d'une violence inouïe qui, aujourd'hui, nous feraient sans doute pâlir. La violence a toujours pu exister. Mais là, il existait quand même des cadres, des normes, et un certain référentiel. On pouvait donc se rendre compte qu'on y dérogeait. Même si le fait de déroger n'était pas une exception, c'était en tout cas une entorse, une entorse à un certain décorum, à un certain *standing*.

Tiens, un mot anglais ! Vous connaissez bien le Royaume-Uni : ne trouvez-vous pas que son univers politique résiste mieux à cette dégradation de la parole publique ? Et notamment parce que, contrairement à ce qu'on imagine en France sous prétexte qu'il n'a pas de constitution écrite, ce pays apparaît beaucoup institutionnalisé, rendant l'autorité plus légitime...

C'est une question passionnante et complexe. L'histoire de l'Angleterre, c'est celle de son parlementarisme, j'allais dire « constitutif », même s'il n'est pas constitutionnel, en raison du rapport à la monarchie. Le Parlement est un espace fondamental de l'expression de la citoyenneté, de la souveraineté, avec une forme de ritualisation qui se retrouve dans les clubs anglais, dans les joutes oratoires ; quand j'étais à Cambridge, je me rappelle qu'il y avait une véritable institutionnalisation des concours de rhétorique et de controverses ; on retrouve cette forme de ritualisation dans le sport anglais aussi, notamment avec l'idée de *fair play*.

C'est profondément ancré, et cela n'empêche pas, bien entendu, les Anglais de parfois se lâcher, avec l'alcool cela peut même devenir très violent, et les digues peuvent sauter. Mais il y a des digues, et on peut savoir quand elles sautent. D'ailleurs, ça provoque des scandales lorsqu'elles ne sont pas respectées. Plus encore, la disposition du Parlement britannique, son aspect scénique, exprime cela : regardez le Parlement britannique, les députés sont face à face, et il y a le speaker avec son fameux « *Order !* » pour maintenir l'ordre. On a pu voir que c'était très limite pendant le Brexit, mais il n'empêche que le cadre a tenu. Or, ce cadre rituel est en train de sauter en France. À l'Assemblée, c'est quand même un comble quand on sait ce que la France représente en termes d'histoire républicaine, parlementaire, démocratique. La France est à la fois un vieux pays monarchique qui a coupé la tête de ses rois, qui a porté aux nues ses hommes providentiels et ses présidents pour après les ruiner, mais un pays qui a une tradition du débat et de la confrontation des différences.

Aujourd'hui, qu'est-ce qui se passe ? Il se passe que, par un étrange effet d'une volonté de plus grande proximité, c'est-à-dire de ramener l'autorité au plus près du spectateur – j'emploie exprès le terme télévisuel et non pas théâtral –, d'être dans l'intimité. On se souvient de Giscard et de son accordéon, etc. qu'on a pu comparer à De Gaulle et, au contraire, l'image de l'*imperium* gaullien... Et cette volonté de proximité s'est accentuée de plus en plus. Avec Chirac, mais en même temps Chirac disait que ce n'était pas convenable, il avait une certaine idée du statut. Sarkozy a poursuivi, avec une forme de désacralisation de la fonction présidentielle importante dans le type de parole portée, dans le type de gestuelle, de conduite.

De lexique choisi avec le fameux « Casse-toi pauv'con »...

Le « Kärcher » aussi, même s'il était ministre à l'époque et pas Président. Il y a tout de même une volonté de provocation – sans porter un jugement sur son action en tant que Président, je parle de style. Puis il y a eu Hollande et sa volonté d'incarner un « président normal », une volonté de banalisation de la fonction. Aujourd'hui, sans évoquer uniquement les présidents, en prenant aussi en compte l'accélération des réseaux sociaux et la volonté de provoquer un clash permanent, on parvient à une situation où il n'y a plus de temps pour la parole. Or, la parole suppose du temps, elle suppose de l'élaboration, de la préparation. Désormais, l'injonction du « réagissez ! » et de la réaction domine. Dès

qu'il s'agit de ces sorties primaires, où il n'y a pas d'élaboration de dimension secondaire de la parole, on bascule évidemment dans de l'instinctif ; c'est une réaction pulsionnelle, sans élaboration de la parole. Il n'y a alors plus de différence entre hurler au comptoir du bar contre son voisin, contre la voiture qui vous a dépassé, et hurler à l'Assemblée : on a perdu le cadre sacré. Je pense que c'est gravissime. Je pense que c'est symptomatique. Et il faut se demander : « qu'est-ce qu'une société sans espace sacré ? » et, en particulier, « qu'est-ce qu'une société sans espace *politique* ? ». Cet espace sacré politique est justement l'endroit où on peut dépasser la dimension pulsionnelle pour s'élever à la condition de citoyen, l'espace où on peut débattre. De la part de représentants, c'est pire. C'est pire parce que, comme le dit le grand philosophe qu'est l'oncle de Spiderman : « Avec de grands pouvoirs viennent de grandes responsabilités. » En l'occurrence, ici, la responsabilité est accablante.

Dans votre livre, vous partez d'un constat qui peut sembler paradoxal : la dégradation de la parole, et de l'espace public dans lequel elle vient s'inscrire, correspond à une prolifération de la parole, à son augmentation en volume, à tous les sens du terme.

En effet, sans raisonner en termes exclusivement économiques, l'inflation implique une dévalorisation. Lorsque Célimène, dans le *Misanthrope*, met en circulation trop de billets amoureux, elle perd sa valeur. Si on parle de plus en plus, on se parle de moins en moins. La question de l'adresse de la parole se pose. On vit une prolifération de la parole, entre autres parce que le silence est une condition de la véritable parole : si la parole est saturante et saturée, il n'y a plus d'espace, il n'y a plus de possibilité de distinction, il n'y a plus de hiérarchie, et alors tout se vaut dans la parole, le tri est impossible. On parle de plus en plus, sans forcément – on en revient à cette notion d'élaboration – se demander pourquoi on parle ? Que veut-on dire exactement ? Est-ce vraiment ce qu'on voulait dire ? Quelle est l'intention ? Et surtout : à qui parle-t-on ? Est-ce qu'on s'écoute ? Donc, on parle de plus en plus et on se parle de moins en moins. Je pense que ce constat est évident. Sans écoute, si la parole est juste balancée alors elle n'a pas de sens. On est dans une société d'émission, il s'agit d'émettre. Il s'agit de balancer son tweet, son *post*, sa *punchline* : « Bien balancé ! », « Bien envoyé ! ». Dès lors qu'il n'y a pas interaction, de retour, de prise en compte, d'écoute, il n'y a pas de société possible : je pense que la société d'émission, c'est la démission de la société. On en revient à cette question de l'espace commun. Comment faire un espace commun ? Cela suppose d'avoir un espace d'écoute, un espace où on peut écouter c'est un espace où on ne parle pas – notamment sur la parole des autres.

Quand l'*Oxford English Dictionary* a fait entrer « post-truth » dans son édition, il a indiqué que cet adjectif (car c'est bien un adjectif) s'applique à des espaces publics dans lesquels les émotions et les opinions ont pris davantage d'importance... Comme si désormais la parole publique était cantonnée à ces deux registres, comme s'il n'y avait plus de place pour la relation des faits.

C'est capital, parce qu'on est *a priori* sur Terre pour rencontrer les autres. Vivre seul est un peu triste. La question de la langue et de la parole comme espaces communs possibles,

comme espaces de rencontres possibles est donc essentielle. Or, cela suppose, même si on ne peut pas être d'accord sur tout, même si, évidemment, on peut se mettre d'accord sur des désaccords, qu'il y ait fond commun, un terrain commun. Ce terrain commun, ce que j'appelle la *parole juste*, nécessite d'admettre que tout n'est pas relatif et dépendant simplement du jugement. « À chacun sa vérité » : si on applique littéralement ce titre de Pirandello et si chacun détient sa vérité, qu'il n'existe plus de vérité, plus d'objectivité, plus de fait, donc plus de commun, et que chacun se retranche dans sa bulle subjective, il n'y a plus de possibilité de rencontres véritables. Plus encore, il n'y a plus de possibilité de réel. Quand Donald Trump affirme : « je vous dirai toujours ce que je crois », et non pas « je vous dirai toujours la vérité », il signifie par là qu'il y a des *faits* alternatifs. Bien que ce qu'il croit ne soit pas le réel et que le réel soit en contradiction avec ce qu'il dit, c'est ce qu'il dit qui doit primer. On perd alors la possibilité d'un référentiel commun.

Aujourd'hui, c'est ce qu'on observe : où sont les espaces communs, à commencer par la parole, la langue, l'Assemblée ? D'ailleurs, on se trompe quand on pense qu'Internet est un espace commun. Internet est un espace où coexistent des bulles qui fonctionnent dans un renvoi au même, ces bulles génèrent une sorte d'effet miroir narcissique par lequel vous serez constamment renvoyé à ce qui vous ressemble. Et la confrontation à la différence, est faite pour choquer, pour provoquer. Dès lors, l'altérité devient impossible. Puisque cette altérité, soit elle incarne ce que vous rejetez, soit elle n'a pas de droit d'existence : « Tu ne penses pas comme moi, donc tu n'existes pas », ou bien « Tu es une menace pour moi ». C'est pour ça que je considère la crise de la parole comme une crise de civilisation, au sens fort du terme, qui remet en cause jusqu'à la possibilité d'une société. On pense que l'expression générale est une solution à l'expression de soi, à l'existence de soi. Moi, je pose la question du commun et du collectif, la plus vieille question politique : comment, à partir du multiple, on fait de l'un ? Comment, à partir du divers, on fait du commun ? C'est la question de Platon : comment arrive-t-on à créer du commun, du collectif ? C'est précisément ce qui est en crise. Je pense que c'est une conséquence de l'individualisme croissant, ce qui permet de comprendre pourquoi cette tendance est ancienne. L'individualisme a une histoire multiséculaire et, en fonction des prismes, on peut faire remonter l'émergence de l'individu à différents moments de l'histoire. On peut la commencer avec Weber et *L'Éthique protestante* ; on peut la commencer avant, avec le christianisme. Quoiqu'il en soit, c'est une histoire multiséculaire qui s'est accentuée ces dernières décennies et qui aboutit aujourd'hui à une customisation : une annihilation radicale, accompagnée d'une réalité faite sur mesure pour chacun. Avec le métavers, ce sera encore davantage radical puisqu'on ne vivra plus du tout dans le même espace commun. Chacun aura sa propre réalité. Cela pose des questions abyssales. Il ne s'agit pas d'être contre ou pour le métavers ou même d'oublier que ça pourra permettre des soins. La question est celle du *sens* de l'outil. Il ne s'agit pas de dénigrer les outils en eux-mêmes, les réseaux sociaux ont permis des révolutions, des émancipations, ils nous ont permis d'être ensemble pendant les périodes de confinement et cela est très heureux. On n'est pas comme pendant la grande peste du Moyen Âge, calfeutrés chez nous pendant des années à devoir se raconter des histoires comme Boccace. Il y a des vertus aux réseaux sociaux, mais la question est : dans quel sens utilise-

t-on cet outil ? Le problème, c'est qu'il nous entraîne vers un défolement pulsionnel. Nous sommes devenus les esclaves de nos outils. En plus, ils sont addictifs, c'est-à-dire qu'on a besoin d'eux.

Cela veut-il dire qu'il convient de réinstaurer la parole, et pour ce faire de créer de nouvelles institutions, ou de prendre soin de celles déjà existantes ?

Il faut certainement re-sacraliser la parole, retrouver une forme de dignité de la parole, sans doute en la ritualisant, en la sublimant. L'institution est une des possibilités. En effet, l'institution est une manière de passer sur un nouveau plan qui n'est ni individuel, ni pulsionnel – quoique il existe des institutions totalitaires qui sont des machines à violence et à destruction. Mais il n'empêche que, dans les faits, l'institution est censée dépasser les instincts, même si elle peut ensuite les servir. Il faut sans doute des institutions. Mais je pense qu'il faut surtout une élaboration de la parole, une sublimation de la parole. Si les institutions peuvent aider, très bien, si elles ne sont pas elles-mêmes prises dans cette dégradation de la parole. Heureusement, nous sommes loin d'en être à ce stade-là. Mais pour autant, je pense qu'à l'échelle individuelle, il est nécessaire et possible de faire ce travail de revalorisation et de dépassement de soi. J'aime beaucoup ce propos de Gide qu'il faudrait relire : « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant ». C'est cette dynamique-là : il ne s'agit pas d'aller contre soi, mais il s'agit d'« aller » au sens d'« être au niveau de soi-même », comme dirait Nietzsche, d'arriver à aller dans ce sens de dépassement. D'ailleurs, Gide était lui-même influencé par ce versant nietzschéen du dépassement. Une parole qui permette de se dépasser individuellement et collectivement se travaille : c'est ce que j'appelle les arts de la parole, je considère que la parole est un fait humain total, qu'elle a différentes dimensions et qu'un des problèmes contemporains tient à la réduction de la parole à l'éloquence, de l'éloquence à la performance et de la performance à l'impact. Ce qui revient à une conception balistique de la parole.

Il est vrai qu'on assiste depuis quelques années à une prolifération des concours d'éloquence. Comme si on pouvait régler la question de la parole à travers ces compétitions, ces joutes...

C'est au pire des cas une mauvaise réponse, voire une réponse contre-productive, si ce n'est destructrice ou du moins partielle. Que la parole soit considérée comme devant être travaillée, que l'éloquence soit encouragée et qu'on puisse amener des gens qui ne savent pas prendre la parole et qui ont des besoins de porter la voix, très bien. Maintenant, quelle est la prise en compte de l'écoute, par exemple, dans ces concours d'éloquence ? Moi, j'ai été à des jurys de concours d'éloquence il y a quelques années et j'ai été frappé par le fait que lorsqu'on posait des questions aux étudiants, leur réponse était une *punchline* qui n'était pas forcément en rapport avec la question. Il s'agit d'une sorte de retournement un peu humoristique de la parole. Quel était finalement le véritable degré de prise en compte d'écoute, de dialogue et la part du fond ? Évidemment qu'il y a une grande histoire de l'éloquence, qui va de Démosthène, à Simone Veil en passant par Martin Luther King et Churchill. L'éloquence a littéralement fait l'histoire. Il ne s'agit pas de critiquer l'éloquence en tant que telle, mais l'usage de l'éloquence, la réduction de l'éloquence à la *punchline*, problème contemporain fondateur d'après moi. La *punchline* cherche l'impact,

à *impacter* l'autre, ce qui suggère une conception instrumentale, militaire et conquérante de la parole. La question est donc la suivante : pourquoi et à quoi sert l'éloquence ? À qui parle-t-on et comment entre-t-on dans cette relation ? C'est pourquoi je considère qu'il y a, au-delà de l'éloquence, au total, sept arts de la parole.

Quels sont-ils ?

J'ai réuni d'une part trois arts qui sont de l'ordre de la création : le théâtre – la parole incarnée –, le récit – la parole racontée –, la poésie – la parole qui s'invente, la fabrique de la langue. Ensuite, des arts de la transmission : l'éloquence – la parole convaincante, qui a tout à fait sa dignité –, la conférence, que je distingue d'ailleurs de l'éloquence parce que l'objectif n'est pas le même. Il s'agit pour le coup d'enseigner, de donner à apprendre, et non pas d'être dans un rapport de conviction, sauf à croire que transmettre un savoir c'est pareil que partager une conviction, ce qui est, de mon point de vue, différent. Et puis, le troisième type d'art de la parole, l'interaction : le dialogue et le débat, la parole échangée et la parole confrontée. Je les distingue car beaucoup ont tendance à les confondre aujourd'hui. Le débat est le combat, et le combat est la destruction de l'autre. Là aussi, effet de réductionnisme où en fait, on s'ampute de la part d'humanité à la fois relationnelle et personnelle. Il s'agit de rétablir, comme nous l'avons dit au début de notre discussion, le dialogue et le débat dans leur qualité essentielle. Qu'est-ce que sont le dialogue et le débat aujourd'hui ? C'est la foire d'empoigne, c'est du pilonnage croisé. Les espaces de véritable dialogue, d'écoute où on sent bien qu'il y a une certaine qualité et que quelque chose se joue, existent heureusement à la radio ou dans certains médias.

Aux antipodes de ce que dans les rédactions des chaînes d'infos en continu on appelle des « pif-paf »...

Oui, bien pire que le ping pong, cette expression renvoie vraiment à la confrontation, au fait d'en coller une à l'autre et de savoir rebondir ensuite. Ces médias cherchent à prendre deux personnes dont les avis sont incompatibles, opposés, et personne n'aura bougé à la fin. C'est au contraire l'art de la parole, sa dimension inventée, racontée, incarnée, etc, qui est intéressante. Et je pense qu'en développant cet art de la parole, on arrive à être l'auteur, l'acteur de sa langue, et ainsi se grandir. Selon moi, c'est la raison pour laquelle la solution est à portée de main. Face à de nombreux médias qui charrient la haine tous les jours, on pourrait se sentir impuissant d'un point de vue de la parole, comme broyé par un rouleau compresseur. Personnellement, je crois aux gens de bonne volonté et je suis frappé, depuis que j'ai lancé cette démarche, de voir le nombre de gens qui me disent que ce travail de déconstruction est fondamental. On ne se parle pas, on ne s'écoute pas. Ce travail commence avec chacune et chacun.

Vous êtes un homme de théâtre, le théâtre est pour vous l'un des arts de la parole. Cela semble relever de l'évidence. Mais la mise en spectacle de tout, et notamment de la politique ne contribue-t-elle pas aussi à la dégradation de la parole que vous observez ? N'y a-t-il pas dès lors une forme de contradiction dans l'idée qu'on va résoudre une crise de la parole par le recours au théâtre ?

Non, parce que la société du spectacle a pour envers la civilisation du théâtre et qu'il ne

faudrait pas considérer que le spectaculaire c'est le théâtre, c'est plutôt l'inverse. Qu'est-ce que le théâtre ? Un art de la représentation où une parole s'incarne à partir d'un certain geste, d'un certain sens. Le théâtre rassemble des différences dans le présent. Le spectaculaire est un moyen du théâtre et non sa fin, ce n'est qu'une des dimensions possibles du théâtre. Le théâtre de Claude Régy ou de Jean Vilar est le plateau nu, l'inverse du spectaculaire. Je suis l'héritier de la tradition du TNP, où j'étais dramaturge, dans laquelle vous avez l'acteur, le verbe, le texte, le public – Gérard Philipe qui porte Lorenzaccio devant le public d'Avignon, par exemple. Je suis l'héritier de ce théâtre-là d'un côté et du théâtre shakespearien de l'autre. Le théâtre anglais, le théâtre shakespearien est marqué par le célèbre prologue : « Quand vous verrez 4 lances, imaginez 4 000. » L'imagination fera le reste. Ce théâtre va convoquer non pas le spectaculaire mais l'imaginaire, qui va lui-même convoquer le verbe.

Aujourd'hui, alors que nous sommes saturés d'images imposées et je pense que nous avons tout à gagner à penser qu'à travers un art qui est un art de l'incarnation, de l'interprétation où la parole a du sens, qui est un art de l'adresse, un art de l'autre, de la communauté rassemblée, on va pouvoir démonter une époque où règnent le spectral, l'invective, le solipsisme, l'évidement de la langue... Je pense au contraire que le théâtre est un antidote spectaculaire contemporain et qu'on en a bien besoin. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles je fais du théâtre. Il représente la pensée qui s'incarne, la philosophie en acte. Comme le dit Hegel, on n'a jamais vu une idée traverser la pièce. Je crois que le théâtre est en devenir parce que c'est l'art le plus archaïque qui soit. Si tout saute, plus d'énergie, plus de télévision, plus de Netflix, plus de réseaux sociaux ni de médias, vous pouvez vous réunir à trois, à la bougie pour faire du théâtre. Il s'agit d'un des arts premiers, dont nous avons besoin, plus que jamais.

Vous venez de le rappeler, vous êtes dramaturge et metteur en scène mais là vous vous apprêtez à ouvrir un lieu, un espace pour reprendre ce mot que vous avez beaucoup utilisé, dédié à la parole, aux arts de la parole, le Centre des arts de la parole. De quoi s'agit-il exactement ?

Le Centre des arts de la parole (Cap) a pour mission de se parler plutôt que de s'entretuer, de se parler pour se relier. C'est donc la conséquence de tout ce qu'on vient d'évoquer. Le Cap est bel et bien un espace, car au-delà d'un lieu, il est un moment. Il a des points d'ancrage, à Aubervilliers, ce qui a du sens : c'est bien un lieu où on vit avec 108 nationalités, en Seine-Saint-Denis, le département où se trouvent les villes les plus pauvres de France, avec tout ce qu'on peut projeter de problématique sur la banlieue et qui est dans le même temps, c'est ce que d'ailleurs le moment des JO montre, un grand réservoir d'énergies et de transformations. La question est de savoir comment on arrive, à partir de ce constat contemporain d'un éclatement de la parole, à proposer des solutions. Le Cap est une solution artistique à un problème citoyen : comment faire pour vivre ensemble ? Comment faire pour se parler, pour s'écouter ? Il s'agit donc d'un espace au sens multiple du terme. Il y a cet ancrage d'une part, qui est au Fort d'Aubervilliers, et il y a une vocation à rayonner sur les différents territoires. Le Cap est nomade et collabore avec un certain nombre de partenaires comme la Cité internationale de la langue française, le Samu social, le Centre national du livre. On cherche une dynamique de fédération. Comment aider dans cette démarche des arts de la parole, des petites paroles

qui permettent de se dépasser, de se relier ? Par un maximum de collectifs et d'organisations. De fait, tout collectif ou toute personne qui considère que la parole aujourd'hui est en souffrance, qui considère qu'on a besoin de se dépasser par la parole, de se grandir par la parole et qu'en pratiquant ces arts de la parole on va pouvoir être un peu plus humain, avoir une parole un peu plus juste, pourra aider. Aider c'est aussi dépasser la violence. Comment ? Par la parole revalorisée. Toute personne ou collectif peut s'engager dans cette démarche. Le Cap démarre donc avec cet ancrage et cette volonté de projection. L'équipe formée, qui construit le Cap quotidiennement, à mes côtés, est entre autres constituée d'un conseil de 21 personnes, que j'ai réunies, qui incarnent chacune les dimensions de la parole et des arts de la parole. De Cynthia Fleury, philosophe, jusqu'à Sofiane Zermani, rappeur, en passant par le dramaturge Hakim Bah ou encore Laurence Engel, présidente de la BNF. Ces personnes, par leur parcours, leurs activités, parfois leurs institutions, incarnent les différentes dimensions et les arts de la parole, au sens large.

On trouve aussi Matthieu Potte-Bonneville, philosophe et directeur du développement culturel du Centre Pompidou, sans doute la seule institution culturelle en France dans laquelle existe depuis son origine un département de la parole...

Ce que je salue. Matthieu Potte-Bonneville, qui a aussi imaginé, lorsqu'il était à l'Institut français, La Nuit des idées, devenu un important moment de débats et de dialogues à travers le monde. C'est exactement ce qu'on souhaite faire et se demander : comment faire se parler des gens qui, parfois, ne se parlent pas ? Et ce conseil a vocation à exprimer et à proposer aussi. À travers des initiatives éditoriales, par exemple : avec Anne-Sylvie Bameule, désormais présidente d'Actes Sud, on va développer un partenariat très fort. On a commencé en publiant le *Manifeste des arts de la parole* début janvier. Le troisième cercle du Cap est cette fédération que j'évoquais, c'est-à-dire des partenaires avec lesquels on travaille dans une logique d'actions concrètes. Par exemple, avec le Samu social, on a développé un programme qui s'appelle « Voix au chapitre », où pendant un an nous avons organisé un atelier continu avec des sans-abri, dans un centre social, et non pas simplement pour leur tendre un micro et leur demander de raconter leur vie tel un voyeurisme mal placé, mais pour les amener à écrire vraiment, et pas qu'au-delà de leur propre vie, à élaborer leur parole. Ce travail d'écriture, qui a été mené par l'art-thérapeute et philosophe Ismaël Jude, a abouti à des séances d'enregistrements et de lectures de leurs propres textes. Il s'agit de donner la parole, de donner la parole en l'élaborant. C'est vraiment pour ça que nous n'avons pas vocation à être un centre d'expression pur, il en existe et ils sont nécessaires car ils donnent la parole à des gens qui ne l'ont pas eue et c'est très bien. Nous n'avons pas non plus vocation à être un centre de l'entre-soi où se gargariser en faisant du théâtre entre gens qui aiment le théâtre. L'objectif est vraiment les arts de la parole au service de ceux qui veulent la déployer. Nos actions vont à chaque fois viser des publics particuliers, avec trois champs d'action. Le premier champ d'action est la création, sous différentes formes, l'une d'entre elles s'appelle « les odyssées de la parole ». Il s'agit, à partir d'une question – par exemple : « comment répondre à la violence ? » – de proposer un parcours d'une journée où l'on expérimente les sept arts la

parole. On commence par un conte pour poser le sujet, s'en suit une conférence qui présente certains angles de réponse, puis un débat avec des positions contradictoires. On arrive logiquement à une aporie, comme chez Platon, on s'en sort alors par un poème. Et puis, l'après-midi, il y a des ateliers d'art oratoire par groupe de douze-quinze pour donner aux participants les outils pour répondre à la question. Ensuite, il y a un spectacle avec deux pièces de théâtre comiques courtes pour le public, pour voir comment, par l'humour, par l'incarnation, il y a un pas de côté possible. Pour finir, il y a un dialogue pour ensemble, avec le public, échanger : « Alors quel art de la parole résonne pour vous. Pourquoi ? » L'objectif est de faire toucher du doigt, de faire expérimenter cet art de la parole. Ce sera créé à la Cité internationale de la langue française, avec laquelle nous sommes partenaires. C'est la première odyssée, dont l'idée centrale est de faire du moment théâtral spectaculaire un moment où l'on va pouvoir s'éveiller, expérimenter. Il s'agit d'un des exemples de création. Un autre exemple, c'est le festival « Pour une écologie de la parole », porté par la comédienne et dramaturge Jana Bourquin, qui va explorer ce que signifie une parole qui n'est pas toxique pendant quatre jours : que veut dire prendre au sérieux le concept d'écologie de la parole ? qu'est-ce que ça veut dire dans l'environnement dans lequel on se déploie ? qu'est-ce que ça suppose ? Avec ateliers, spectacles, débats, ateliers professionnels, etc. Voilà deux exemples parmi d'autres des créations. Il y a un deuxième volet qui est celui des publications. Le manifeste en est le premier exemple en termes de livre. Il y aura aussi une revue, qui va s'appeler *Champ de parole*, évoquant la recherche sur l'état de la parole et sur les arts de la parole, avec des contributions des différents arts et acteurs. Et puis, une chaîne de podcasts, qu'on va lancer à partir de l'automne prochain, où on reprendra ce principe des sept arts de la parole, et cette fois-ci, avec l'idée de prendre des porte-parole qui puissent s'adresser au plus grand nombre. L'humoriste Haroun, qui, pour moi, a un rapport à l'humour qui n'est pas le sarcasme de l'exclusion mais relève au contraire d'une intelligence inclusive, animera, par exemple, un débat sur l'éloquence. On va également travailler avec le rappeur Oxmo Puccino. Nous allons nous appuyer sur des porte-parole qui vont s'emparer des thématiques. Enfin, le troisième volet, qui est très important pour nous, consiste en des formations et plus globalement, de la transmission. Transmission avec un volet éducation, parce qu'il faut transmettre les arts de la parole. Il faudrait que les arts de la parole soient transmis au collège et au lycée et pas simplement faire l'objet d'un grand oral du bac dans lequel on est parachuté six mois avant et où tout le monde est tétanisé.

Il est vrai que nous vivons dans un pays où l'oralité n'a jamais été tellement mise en valeur, en particulier dans le système éducatif. Et ce grand oral du bac est récemment apparu comme une prise en compte maladroite et tardive de ce problème.

C'est très juste. On est dans une filiation à la fois de la représentation (société de cour, etc.) et de l'écrit dans le système scolaire, si bien que dès qu'on veut interroger quelqu'un au tableau, tout le monde est tétanisé. Les trois quarts des Français souffrent de glossophobie. Les gens ont peur de prendre la parole en public. C'est gigantesque. Trois quarts. C'est quelque chose de très profond, les gens ont peur de se faire ridiculiser. Et je ne parle pas de la prise de parole sur les réseaux sociaux, où pour le coup, c'est désincarné, ce n'est pas dans le face à face. En Angleterre, à l'école primaire, vous

apprenez, l'après-midi, à jouer Shakespeare. Cela veut dire qu'à sept ans, vous avez joué *Le Roi Lear*. Vous avez donc une infusion de la parole vivante qui permet d'aider dès le début. Si vous regardez du côté des Américains, on leur apprend à prendre la parole pour un oui, pour un non. Parfois ils n'ont rien à dire, mais ils le disent très bien parce qu'ils n'ont surtout pas peur de le dire. Alors que nous, Français, nous sommes des maîtres de la dissertation et de l'art de construire la pensée. Esprit cartésien et tout ce que vous voulez, c'est très bien. Mais la question du verbe, de la prise de parole, est plus compliquée. Et elle a désormais tendance à être réduite à sa version efficace, c'est-à-dire le *clash* et la *punchline*, qui sont pour moi de l'éloquence de bas étage. C'est triste et finit par produire des bras d'honneur à l'Assemblée.

NDLR – Il faut voir comme on se parle. Manifeste pour les arts de la parole *de Gérard Garruti a paru en janvier (Actes Sud)*.

Sylvain Bourmeau

Journaliste, directeur d'AOC



« IL FAUT VOIR COMME ON SE PARLE » Parole contre parole

theatreactu.com/il-faut-voir-comme-on-se-parle-parole-contre-parole

Lou Mage

9 mars 2023



Gérald Garutti, metteur en scène, dramaturge et écrivain, auteur de *Il faut voir comme on se parle* édité aux Actes Sud en 2023, est parallèlement initiateur du Centre des Arts de la Parole qui sera inauguré le 13 mars 2023.

Dans les personnes qu'il remercie en fin d'ouvrage, le premier est Alain Souchon à qui il a emprunté dans la chanson *Foule sentimentale*, « il faut voir comme on nous parle » à ceci près que le « nous » se transforme en «se». Trente ans plus tard, il est question dans le livre de (re)construire ensemble le « nous ». Dans cette logique, il remercie les membres du Conseil du Centre des Arts de la Parole dont fait partie Cynthia Fleury puis l'équipe du même centre.

Le livre a un sous-titre « Manifeste pour les arts de la parole » qui annonce le style de l'ouvrage qui cherche à convaincre avec des arguments forts, redondants comme dans la propagande. Il s'agit d'un acte non pas politique mais citoyen. Nous sommes donc tous concernés à priori. Si l'auteur enfonce le clou, il use de l'art de l'éloquence comme du slogan « bipartite » en nous informant de manière référencée.

D'emblée, l'auteur nous entraîne dans un système binaire mais pas réducteur où il oppose deux types de paroles qui se combattent pour des finalités aux antipodes. Ainsi, le clash chasse le dialogue où la notion de réciprocité est essentielle dans le respect de l'autre dans son altérité par opposition à une posture de toute puissance autocentrée et sans écoute. Car, s'il y a un émetteur, il y a bien un récepteur, ce qui n'est pas une évidence pour tout le monde.

Or, « Mutiler la parole, c'est tronquer l'Humanité. » La justesse et la justice sont recherchées dans l'art de l'écoute, l'art du vivant, l'art de la présence, l'art du rassemblement, l'art de l'autre, l'art du lien. L'auteur rejoint Goethe avec sa célèbre citation « Parler est un besoin, écouter est un art ». Au regard de la dégradation de la parole, l'auteur redéfinit avec des sous-catégories, les sept arts qui subliment la parole et transcendent la violence : le théâtre, le récit, la poésie, l'éloquence, la conférence, le dialogue, le débat.

Les champs, artistique, intellectuel et citoyen sont ainsi convoqués dans ce plaidoyer qui redore et honore la parole dans la création, la transmission et l'interaction. Ces dernières se construisent dans le collectif dont nous avons tant besoin comme lien positif entre humains. Dans ce cadre, la parole nous redonne une dignité personnelle où chacun s'écoute pour donner naissance à une parole juste, dans le souci du sens, de la responsabilité et de l'humanité.

En cette période où la parole est galvaudée au détriment de notre humanisme, le livre de Gérald Garutti est nécessaire. Porte-parole convaincant, il nous enrôle sans captation mais avec un « je » qui s'articule au « nous » pour parler juste au-delà du bien parler.

Informations pratiques



Auteur(s)

Gérald Garutti

Prix

12,50 euros



Éditions Actes Sud

www.actes-sud.fr



Centre des Arts de la Parole

centredesartsdelaparole.fr



LIEUX / FESTIVALS

LA VIE DES LIEUX



LES CHAPELLES-BOURBON

L'Envolée ouvre ses portes

Ce printemps s'ouvre le pôle artistique du Val Briard, L'Envolée, un nouvel espace de recherche, de création et de diffusion en Seine-et-Marne. Ce projet porté par la Communauté de communes du Val Briard (21 communes) est soutenu par la DRAC Île-de-France, la Région et le Département. Sur 2 000 m², le lieu propose une salle de 400 places assises (700 debout), une grande salle de répétition dotée d'un parquet pour la danse), des ateliers de construction de décors, des ateliers pour des artistes plasticiens et des espaces d'exposition, le tout au sein d'un parc arboré de sept hectares. Le projet architectural mêle la réhabilitation et l'extension d'une ancienne ferme du XVII^e siècle. L'Envolée a pour ambition de devenir « un lieu de fabrique pour les arts vivants et les compagnies d'Île-de-France », un acteur de l'éducation artistique et culturelle et « un pôle de projets transversaux avec l'Europe et à l'international ».

SAINT-MÉDARD-EN-JALLES / BLANQUEFORT

Le Carré-Colonnes investit le Médoc

Dans la continuité du dispositif d'éducation artistique et culturelle (EAC) mené autour de la thématique des peurs sur le territoire du Médoc (Gironde) entre 2018 et 2021, la scène nationale, en partenariat avec la DRAC et l'Iddac, renoue avec les deux communautés



Pister les créatures fabuleuses, Compagnie l'iMaGiNariUM

de communes Médoc-Estuaire et Médullienne pour proposer un nouveau projet intitulé « Explorer son territoire ». De 2022 à 2025, aux côtés du parc naturel régional (PNR) Médoc, les entités paysagères du Médoc deviennent supports de création, avec un thème chaque année : la forêt, puis l'estuaire et, enfin, le littoral. Ainsi, des parcours mêlant spectacles, ateliers et rencontres se construiront avec l'Éducation nationale, les centres de loisirs, les espaces jeunesse et les bibliothèques du Médoc. Le projet associe notamment la compagnie suisse La Bocca della Luna (direction Muriel Imbach), L'Imaginarium (direction Pauline Ringeade) et le collectif de médiation Les Araignées philosophes. Plus de 800 enfants seront concernés par cette action d'éducation artistique et culturelle.

VITRY-SUR-SEINE

Le Nouveau Gare au Théâtre s'installe

Codirigé par Yan Allegret et Diane Landrot, ce nouvel espace succède à l'aménagement en 1996 d'un ancien dépôt de la gare de fret de Vitry-sur-Seine (94) par la compagnie de la Gare. Il est dédié à la création contemporaine et à l'émergence. Sur 1 800 m², incluant quatre salles, il propose aux jeunes compagnies une salle de résidence d'écriture, L'Espace Claudine Galea, couplée à une programmation pluridisciplinaire (théâtre, danse, musique, performances...). Il sera situé dans



le nouveau quartier « ZAC Seine Gare » à l'horizon 2025. Il est soutenu par la Ville, la DRAC Île-de-France, la Région, le Département du Val-de-Marne et le Grand-Orly Seine Bièvre.

FRANCE / BELGIQUE

Le Collectif de 17h25 entend investir la production

Ce nouveau collectif regroupe des scènes importantes, à l'image du Théâtre du Châtelet, à Paris, du Festival d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), de l'Opéra de Paris, de l'Opéra de Lyon (Rhône) et du Théâtre Royal de la Monnaie, à Bruxelles (Belgique). Ensemble, ces

LIEUX / FESTIVALS LA VIE DES LIEUX

PAGES RÉALISÉES PAR CYRILLE PLANSON

structures culturelles s'engagent à créer les conditions d'une réflexion sur la soutenabilité dans la création et la production de spectacles. Déjà investies dans des initiatives individuelles d'éco-conception, les directions techniques des cinq partenaires travaillent désormais à développer et à favoriser l'usage d'éléments standardisés (non visibles du public), dans les structures support des éléments scénographiques (visibles du public). Cette opération est soutenue par l'État dans le cadre du dispositif « Soutenir les alternatives vertes dans la culture » de la filière des industries culturelles et créatives (ICC) de France 2030, opéré par la Banque des territoires groupe Caisse des dépôts.

AUBERVILLIERS Le centre des Arts de la Parole ouvre ses portes

Fondé par le metteur en scène, dramaturge et écrivain Gérald Garutti, le centre des arts de la parole



Gérald Garutti

entend porter un festival itinérant, les Odyssées, des ateliers « porte-parole », des contes « paroles et musique », des conférences, des spectacles-débats, ainsi qu'un festival annuel nommé Pour une écologie de la parole. Dans une conception originale du sujet, le Centre des arts de la parole définit comme les sept arts de la parole le théâtre, le récit et la poésie (arts de la création), l'éloquence et la conférence (arts de la transmission), le dialogue et le débat (arts de l'interaction). Hakim Bah, Arthur H, Jean-Pierre Siméon ou encore Jacques Martial sont associés à sa gouvernance.

SAINT-JACQUES-DE-LA-LANDE Le Joli Collectif en codirection à L'Aire libre

À Saint-Jacques-de-la-Lande (Ille-et-Vilaine), la direction de L'Aire libre a été confiée pour cinq ans aux artistes Enora Boëlle et Vincent Collet, aux côtés de Jenny Dodge (ex-responsable de projets au Quai-CDN, à Angers) et Babeth Bouëtard (chargée de production et de diffusion au sein du collectif depuis 2015), tous membres du Joli Collectif. Leur histoire au Théâtre de Poche de Hedé-Bazouges (Ille-et-Vilaine) se terminera donc « à l'issue du festival Bonus #9, en août prochain, après treize ans de



JOSE GAUDINIERE

Jenny Dodge, Enora Boëlle, Vincent Collet, Babeth Bouëtard

direction ». L'équipe succède à Maël Le Goff, directeur général du Centre de production des paroles contemporaines (CPPC) et du festival Mythos. Trois temps forts rythmeront la saison : l'un sur l'écriture de nos futurs (Vivant.es), l'autre pour et avec les ados (Bal), et le dernier sur l'international (Monde.s). Ce dernier sera construit en écho à Résidences en mouvement, le réseau qu'a créé le Joli Collectif il y a quelques années, avec deux autres théâtres en Suisse (Le Grütli, à Genève) et en Belgique (La Balsamine, à Bruxelles). « Le réseau a obtenu un financement Europe créative et d'autres théâtres l'ont rejoint : le festival Santarcangelo en Italie, Théâtre le Périscope à Québec », rappelle Babeth Bouëtard. L'objectif de ce réseau est de pouvoir proposer aux artistes des résidences et de faire circuler les propositions des artistes chez les partenaires de ces structures (au moins européennes).

SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES Des travaux à la scène nationale

La scène nationale de Saint-Quentin-en-Yvelines (Yvelines) se lance dans un projet de modernisation de son théâtre conçu en 1993 par l'architecte polonais Stanislas Fiszer. Il s'agit ici de revoir la façade grâce à une extension, de créer un restaurant à l'étage et de rénover le sol et les fauteuils de la grande salle (1 042 places) ainsi que de la plus petite (300 places) pour un budget d'un peu plus de 7 millions d'euros. En 2024-2025, le public doit être accueilli dans un théâtre ouvert en journée et en soirée avec brasserie et librairie. Les travaux pourraient démarrer en mars 2023 pour une livraison en juin 2024.



D. R.

Interdiction du corse à l'Assemblée de Corse : un problème de droit... et de fond

[lexpress.fr/culture/interdiction-du-corse-a-lassemblee-de-corse-un-probleme-de-droit-et-de-fond-QPJN3SONDRHRTJ4P23HX5PFODE](https://www.lexpress.fr/culture/interdiction-du-corse-a-lassemblee-de-corse-un-probleme-de-droit-et-de-fond-QPJN3SONDRHRTJ4P23HX5PFODE)

14 mars 2023



**VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR CETTE NEWSLETTER GRATUITEMENT ? >>
Cliquez ici**

Commençons cet article par une question. Que penseriez-vous d'un gouvernement qui clamerait sa volonté de réduire l'insécurité routière et qui, en même temps, autoriserait l'alcool au volant et abolirait les limitations de vitesse ? Vous l'accuseriez probablement d'incompétence ou d'hypocrisie et vous n'auriez pas forcément tort.

Le rapport avec cette newsletter, me direz-vous ? La voici : la même contradiction s'observe à propos des langues régionales. Officiellement, la France entend les préserver. En fait, cela multiplie les décisions allant en sens inverse. Ainsi, le 9 mars, le tribunal administratif de Bastia, saisi par le préfet, a annulé une disposition du règlement intérieur de l'Assemblée de Corse qui prévoyait la possibilité d'utiliser la langue historique de l'île lors des débats (1). Une décision qui pose un problème de droit et un problème de fond.

Commençons par la loi. Certes, ce jugement était attendu. En effet, les élus insulaires n'ont pas précisé dans leur règlement que les propos tenus dans l'hémicycle devaient être systématiquement traduits en français (2). Leur avocat a bien tenté de soutenir que l'usage du corse n'était pas contraignant, mais cela n'a pas suffi. Se référant à un célèbre alinéa de l'article 2 de la Constitution – « La langue de la République est le français » – le tribunal administratif de Bastia a annulé dans la foulée le dispositif incriminé. « Cette

décision était tout à fait prévisible, souligne la constitutionnaliste Véronique Bertile, spécialiste de ce sujet (3). Les juges se sont contentés d'appliquer la jurisprudence restrictive du Conseil constitutionnel et du Conseil d'État, selon laquelle l'article 2 de la Constitution impose l'usage du français sur les personnes morales de droit public.

A LIRE ÉGALEMENT: "Oui au droit à la paresse !": à l'Assemblée, Sandrine Rousseau plaide pour "le droit de prendre sa retraite à 60 ans"

Un article destiné à lutter uniquement contre... l'anglais

L'analyse juridique semble close ? Ce n'est pas le cas. Car il faut rappeler que ce paragraphe a été ajouté à la Loi fondamentale en 1992 dans un but précis : lutter contre... l'anglais, et seulement lui. 1992 est en effet l'année du traité de Maastricht et de l'abandon par la France de sa souveraineté monétaire. Un acte majeur qui avait inquiété les parlementaires : n'ouvrait-on pas un peu plus grand la porte à la langue de Shakespeare, omniprésente sur les marchés financiers ? Ils avaient donc voulu ériger une barrière solide contre cet idiome de plus en plus répandu en révisant la Constitution.

Mais – et c'est là le point fondamental – ils avaient posé une condition impérative : cet article ne devait jamais être utilisé contre les langues de France ! Avec d'autres, le centriste alsacien Adrien Zeller avait ainsi déclaré : « Je voudrais entendre le garde des sceaux nous assurer que cette précision ne nuira pas aux langues régionales. » Et il les avait solennellement rassurés : « Aucune atteinte ne sera portée à la politique et au respect de la diversité de nos cultures régionales. Avant d'ajouter : « Le français est la langue de la République et non la seule langue de la République. » Difficile d'être plus clair.

Difficile d'être plus clair ? Pas pour le Conseil constitutionnel, apparemment, qui depuis trente ans ne cesse de se référer à cette formule pour... s'opposer à toutes les mesures en faveur des langues minoritaires dans notre pays, contredisant ainsi la volonté de la Constituante. « Dans ce domaine, le Conseil ne suit pas un raisonnement juridique. Il a une démarche idéologique, voire dogmatique », reprend Véronique Bertile. Ce qui, de fait, permet de contester la pertinence du jugement du tribunal de Bastia.

Allons maintenant au fond. Officiellement notre pays considère ses langues régionales comme une richesse. « Les langues de France sont un trésor national, écrivait Emmanuel Macron en 2021. La loi doit libérer, jamais étouffer [...]. La même couleur, les mêmes accents, les mêmes mots : ce n'est pas notre nation. Braudel écrit : « La France s'appelle la diversité. « Une magnifique déclaration que nous applaudirions volontiers des deux mains... si elle s'accompagnait d'une politique cohérente. Et c'est là que le bât blesse.

Une langue ne vit pas que d'amour et d'eau douce

Tous les linguistes le savent : une langue ne vit pas que d'amour et d'eau douce. Pour se développer, elle doit avoir une place significative dans l'éducation, l'administration, les affaires mais aussi dans la vie politique, comme c'est le cas dans d'autres démocraties

européennes. Au Pays de Galles, l'anglais et le gallois sont ainsi placés sur un pied d'égalité dans le secteur public. Dans le Trentin-Haut-Adige (nord de l'Italie), un citoyen peut plaider en allemand devant les tribunaux. Au Groenland, le groenlandais est la langue officielle... Et on pourrait multiplier les exemples.

Dire que nous n'y sommes pas est un euphémisme. Non seulement notre pays ne prend pas de mesures équivalentes, mais il s'oppose systématiquement aux dispositifs de ce type, comme vient de le faire le tribunal administratif de Bastia. « Combien de temps pensons-nous que le français vivrait, au Québec comme à Paris, s'il était absent de l'école, des médias et de la vie publique, renvoyé à la seule sphère privée ? Pourquoi exiger des langues régionales ? qu'elles survivent dans des conditions objectivement impossibles conditions? » demande le linguiste Patrick Sauzet.

Entendons-nous bien. On peut parfaitement considérer qu'il faut bannir le corse, l'occitan, le breton et le créole martiniquais des assemblées locales, mais, dans ce cas, il faut être intellectuellement honnête et admettre que, ce faisant, on décide de faire disparaître ces langues présent sur notre sol depuis plus de mille ans. En revanche, si, comme nous le revendiquons officiellement, nous souhaitons préserver notre diversité culturelle, nous devons prendre les mesures nécessaires. A commencer par la modification de la Loi fondamentale afin de contourner le blocage abusif mis en place par le Conseil constitutionnel.

Cela tombe bien : Emmanuel Macron prépare actuellement une réforme des institutions. On saura donc très vite si le président entend faire correspondre ses propos et ses actes. Ou s'il devait être accusé d'incompétence et d'hypocrisie.

RETROUVEZ DES VIDÉOS DÉDIÉES AU FRANÇAIS ET AUX LANGUES DE FRANCE SUR ma chaîne youtube

(1) Disponible en intégralité sur la page Facebook dédiée à cette newsletter (post publié le 9 mars à 15h).

(2) En revanche, la majorité des débats se déroulent en français. « Quant aux documents écrits, ils sont systématiquement rédigés en français, certains étant traduits en corse », précise le conseiller territorial nationaliste Romain Colonna.

(3) Langues régionales ou minoritaires et Constitution. France, Espagne, de Véronique Bertile, Italie, Bruylant, 2008.

LIRE AILLEURS

Le mystère du « bouba-kiki » enfin élucidé

Lorsque le mot « bouba » est prononcé, tous les êtres humains, quel que soit le continent où ils résident, pensent à une forme ronde. Par contre, c'est une forme pointue que l'on associe en entendant le mot « kiki ». Grâce aux neurosciences, une équipe française a compris pourquoi, élucidant ainsi un mystère centenaire.

« Dès lors », « c'est pour ça », « donc » : quelques idées pour éviter « du coup »

Ces dernières années, l'expression « du coup » semble avoir envahi les conversations françaises. Nos confrères de Marianne ont listé quelques équivalents pour éviter de les utiliser à chaque instant, du « donc » au « partant » en passant par « alors », « donc », « enfin », « donc », « c' et pourquoi ». Sans en oubliant « par la suite », « à partir de maintenant » et « en même temps »...

Semaine de la langue française : demandez le programme !

Lancement du Centre des arts de la parole, gala en hommage à Raymond Devos, visite du laboratoire de langue mobile : découvrez les temps forts de la Semaine de la langue française, qui se déroule du 18 au 26 mars.

Quand la langue s'enflamme

« Noir », « jihadisme », « écologie », « féminisme »... A travers une série de courts chapitres, Pierre Troullier, agrégé de lettres modernes, passe en revue les mots qui façonnent l'actualité en les replaçant dans la longue histoire. . Il rappelle par exemple que la fatwa lancée contre Salman Rushdie a été précédée, au XVIIIe siècle, d'une tentative de lapidation de Jean-Jacques Rousseau, accusé de « blasphème ».

Lorsque la langue est enflammée. Une histoire de mots qui nous divisent, par Pierre Troullier. Éditions novices.

Précision sur le « latin moderne »

Voici le site qui permet de mieux comprendre la démarche d'Alexandre Rousset, promoteur du « latin moderne ».

Trouver des rimes et des synonymes en occitan

Décidément, vive Internet ! Le site Congres de la lenga occitana permet de trouver des rimes et des synonymes en occitan en quelques clics. A consommer sans modération !

Participez au mois du breton

En mars, le breton est à l'honneur en Bretagne. Formation, activités culturelles, transmission, pratique : découvrez les événements prévus à cette occasion.

Géopolitique du roman et des autres langues

Le kurde est parlé par 20 à 25 millions de personnes dispersées dans plusieurs états. L'ukrainien est moins parlé à l'est de l'Ukraine qu'à l'ouest – ce qui a sans doute facilité l'annexion de la Crimée par Poutine. A partir de ces deux exemples, et bien d'autres, Gentil Puig-Moreno illustre cette simple vérité : les langues sont aussi des instruments politiques. Une règle qui vaut aussi en France.

Géopolitique du roman et des autres langues, par Gentil Puig-Moreno. Préface de Paul Molac. Éditions Yoran Embanner.

Je suis ch'ti mais je prends soin de moi

Une région froide, des paysages tristes, des habitants peu éduqués... Les clichés sur les Hauts-de-France sont légion. Dans ce livre fougueux, illustré avec humour par Delambre, le journaliste Bernard Lecomte dépasse les idées reçues et propose une vision plus proche de la réalité de l'Artois, de la Picardie et de la Flandre.

Je suis ch'ti mais je prends soin de moi, de Bernard Lecomte. Editions Héliopoles.

Abonnez-vous à la production d'un album de chansons de Goulebenéze

Marc-Henri Evariste Poitevin, dit Goulebenéze (1887-1952), était un écrivain, barde, poète et chanteur charentais. Un appel à souscription est lancé pour faire un album de ses chansons. Les inscriptions débiteront en avril à Saintes.

Conférence à Corte : comment sauver les langues régionales ?

C'est à cette question que je tenterai de répondre le mercredi 15 mars de 16h à 18h dans l'espace culturel Natale Luciani de l'Université Pascal-Paoli de Corte, à l'invitation du maître de conférences en sociolinguistique Romain Colonna. Je m'inspirerai pour cela des idées exposées dans mon livre Sauvez les langues régionales ! (Editions Héliopoles).

Entrée libre.

ÉCOUTER

Écriture inclusive, écriture exclusive

La langue française, où le masculin fait office de neutre, véhicule-t-elle des stéréotypes qui alimentent les discriminations sexistes ? C'est la thèse de ce podcast en deux épisodes de Couilles sur table, auquel participent les deux psycholinguistes Sandrine Zufferey et Pascal Gygax.

REGARDER

Quand Marcel Amont chantait en Béarnais

Si le chanteur décédé le 8 mars a mené l'essentiel de sa carrière en français, son identité béarnaise avait pris une importance croissante à ses yeux au fil du temps. Au point d'écrire un livre sur ce thème, Comment peut-on être gascon ? (Editions Atlantica) et d'enregistrer plusieurs titres dans la langue de ses ancêtres.

Lancement du Centre des Arts de la Parole à Aubervilliers

[S sambuc-editeur.fr/articles](https://sambuc-editeur.fr/articles)

« Arts de la parole »

Lancement du Centre des arts de la parole à Aubervilliers : « resacraliser » le langage

Inauguration d'une structure culturelle

Le 13 mars dernier à Aubervilliers, se tenait la soirée d'inauguration du Centre des arts de la parole (Cap), après plus de deux ans d'élaboration. Lancé par le dramaturge et metteur en scène Gérard Garruti, le Cap a pour vocation de valoriser l'échange et la « parole juste », à travers une démarche de création artistique et de transmission auprès de publics divers, dans les registres des sept « arts de la parole » : théâtre, récit, poésie, éloquence, conférence, dialogue et débat. Un projet pluriel qui s'est brillamment illustré lors de cette soirée d'ouverture, organisée au théâtre du Point Fort, et qui rassemblait en un spectacle hybride des intervenants du monde du théâtre et du cinéma (Jacques Martial, Odile Sankara, Yoshi Oïda), des philosophes (Cynthia Fleury) et des personnalités politiques.



© Sambuc éditeur, 2023

Sous le chapiteau du théâtre du Point Fort, installé sur la friche du fort d'Aubervilliers, la salle est comble, l'ambiance est tamisée et chaleureuse. Gérald Garruti prend la parole pour quelques mots d'introduction, avant de laisser le micro à une quinzaine d'intervenants. Des personnalités, des artistes ou des acteurs de la vie citoyenne, venus de métiers et d'institutions diverses – théâtre de la Cité internationale, délégation de la langue française et de la francophonie du ministère de la Culture, médias, maisons d'édition... – qui, toutes, illustrent une des facettes de la langue et de la parole : celle du théâtre, d'abord, dont est issu Gérald Garruti, metteur en scène et longtemps dramaturge au Théâtre national populaire (TNP, 2006-2011) ; celles du slam, de la musique ou du conte, et de toutes les formes de création faisant appel au verbe ; mais aussi celles de la philosophie, de l'action sociale, de la politique locale ; en un mot, la part intellectuelle et citoyenne de la parole.

Le lieu de l'inauguration n'est pas anodin : la création du Centre des arts de la parole (Cap) s'est faite en partenariat étroit avec la ville d'Aubervilliers, dont la maire Karine Franclet est présente ce soir-là. La ville de Seine-Saint-Denis donne en effet tout son sens à la démarche du Cap : avec 108 nationalités et un grand nombre de langues parlées, et sa position en périphérie de la capitale, Aubervilliers cristallise un grand nombre de problématiques citoyennes liées de près à la parole et à l'échange.

Car c'est là l'originalité de la démarche du Cap : les sept « arts de la parole » portés par le Centre concentrent à la fois les champs de la création et de l'art – le théâtre, le récit, la poésie –, mais aussi de la pensée – l'éloquence et la conférence – et de l'échange citoyen – dialogue et débat.

La soirée d'inauguration au Fort d'Aubervilliers

Outre des artistes, dont l'acteur Pierre Richard en visioconférence, l'actrice Odile Sankara, ou le comédien et metteur en scène japonais Yoshi Oïda, la soirée du 13 mars regroupait des personnalités du monde politique et citoyen, dont le délégué général à la langue française et la francophonie, Paul de Sinety, ainsi que la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury, membre du Comité consultatif national d'éthique.

La participation d'acteurs culturels et de philosophes a été l'occasion d'affirmer les principaux thèmes et champs explorés par le Centre des arts de la parole, depuis le rôle de l'art et de la littérature, dans sa faculté de prendre distance aux « habitudes de langages » et aux automatismes, jusqu'aux enjeux de société. Dans un échange entre Gérald Garruti et Cynthia Fleury, le directeur du Cap évoquait la réduction de l'éloquence à la parole « performante », et du débat ou de l'échange à « la destruction de l'autre ». La philosophe, auteure entre autres de l'ouvrage *Ci-gît l'amer* (Gallimard, 2020) sur la notion de ressentiment, mais aussi d'une *Métaphysique de l'imagination* (éd. D'Écart, 2000), a évoqué, en contrepoint de la « performance » et de la recherche d'efficacité, la dimension performative de la langue, représentée notamment par le « défi » (qui initie un possible, une possibilité en l'énonçant), et insisté sur le lien et la relation particulière à l'autre introduite par la parole, à travers le rôle central du temps (le pari, la promesse, le « temps de parole »...).

La lecture ou la psalmodie de textes sur la langue et l'oralité par les acteurs et poètes présents à la soirée a également rendu sensibles les enjeux auxquels souhaite s'attacher le Cap dans ses actions et sa réflexion : récit de soi, exclusion et inclusion par la parole et par les mots, création poétique. L'acteur Yoshi Oïda a ainsi évoqué, dans une intervention émouvante, un épisode de sa formation d'acteur où l'invention poétique d'une « langue » imaginaire a permis l'échange et le jeu entre des comédiens de différentes nationalités.

L'événement a été l'occasion de témoigner de la vocation du Cap et de son originalité : réunir, à travers sept « arts de la parole », les champs de la création, de la pensée et de l'échange citoyen.

Resacraliser la parole

D'où part cette démarche singulière ? Selon son initiateur Gérard Garruti, qui dirige le Cap et s'est entouré d'une vingtaine de membres, avant tout d'un constat d'échec démocratique et citoyen : la prise de parole n'a jamais été autant présente, démultipliée – dans l'espace d'internet notamment – et en même temps inaudible, et ignorée. Un des actes fondateurs du Centre, le manifeste de G. Garruti *Il faut voir comme on se parle* (Actes Sud, 2023), le résume bien : « Tout le monde s'exprime. Mais est-ce qu'on s'écoute ? » Et c'est sur cette écoute, cette présence de l'autre à travers la parole, que se focalise le projet artistique et citoyen du Cap.

Il s'agit en effet de participer à élaborer un « espace commun », espace de rencontres – avec entre autres, comme présupposé, le fait d'admettre « que tout n'est pas relatif et dépendant simplement du jugement ». Le terrain commun de ce que le directeur du Cap appelle la « parole juste » marque précisément une opposition à ce qu'on appelle aujourd'hui l'ère de « post-vérité », où l'opinion et les croyances de chacun prévalent sur les faits.

C'est aussi une façon de resacraliser la parole, en s'appuyant sur des démarches concrètes ; et en premier lieu, celles de l'art. D'où un dialogue nécessaire entre la parole citoyenne et les champs de la création.

À ce titre, le Centre des arts de la parole regroupe des professionnels et des acteurs venus de différents univers. Dans le champ de l'art, bien sûr, des comédiens et des dramaturges (Hakim Bah, Odile Sankara), des rappeurs (Sofiane Zermanis), des poètes (Jean-Pierre Siméon) ; mais aussi, dans le champ de la pensée, des philosophes (Cynthia Fleury, Frédéric Gros, Raymond Geuss) et des acteurs culturels – avec entre autres Laurence Engel, présidente de la Bibliothèque nationale de France, et Matthieu Potte-Bonneville, directeur du développement culturel du Centre Pompidou.

Projet collectif, le Cap s'est aussi associé à un certain nombre de partenaires institutionnels, dont la Cité internationale de la langue française (Villers-Cotterêts), le Samu social, ou encore le Centre national du livre (CNL). Il a par ailleurs des points d'ancrage (comme le Fort d'Aubervilliers), mais pas de lieu propre : ses actions se tiendront donc sur l'ensemble du territoire, à travers l'ensemble des acteurs locaux, comme les théâtres et les lieux culturels, ou les collectivités – ainsi de la mairie d'Aubervilliers, avec qui les partenariats ont déjà débuté.

En s'incarnant avant tout comme un « moment », le Centre des arts de la parole cherche ainsi à créer « une dynamique de fédération », jouant le rôle d'entremetteur entre le plus grand nombre possible de collectifs et d'organisations.

De la création à la formation

Resacraliser, ou réenchâter la parole, passe par l'art, donc, mais aussi l'éducation, ou plus largement la transmission, les ateliers, le partage de techniques. Comme dans un des premiers partenariats créés par le Cap, le programme « Voix au chapitre » construit avec le Samu social. Durant une année, un centre social a accueilli cet atelier réalisé avec des

sans-abri, dans le but de faire écrire un récit de leur propre vie à des personnes marginalisées. C'est Ismaël Jude, philosophe et art-thérapeute, qui a conduit l'atelier, avec pour conclusion des séances de lecture et d'enregistrement des textes écrits.

C'est un point fort du Centre : celui de cibler à chaque action un public particulier, spécifique, tout en déployant l'ensemble des « arts » liés au langage et à la parole. Une des créations du Cap qui représente sans doute le mieux cette intersection des arts sont les « Odyssées de la parole », dont la première prendra place à la Cité internationale de la langue française, installée au château de Villers-Cotterêts (Aisne) et dont l'inauguration aura lieu en juin prochain.

Un autre champ d'action important – outre la publication et la création de médias, dont la revue *Champ de parole* – est la formation, la transmission de savoirs et de savoir-faire liés à la parole. Un volet « majeur » pour le Cap, notamment à destination des jeunes (collèges, lycées), et qui est actuellement en élaboration.

Luc Grampivf

En savoir plus

Ressource : [Site web du Centre des Arts de la Parole \(Cap\)](http://centredesartsdelaparole.fr) (centredesartsdelaparole.fr)

Ressource : [Page consacrée au Cap sur le site du Théâtre de la Cité internationale](http://theatredelacite.com) (theatredelacite.com)

Un Centre des Arts de la parole ouvre ses portes à Aubervilliers

artcena.fr/actualites/vie-professionnelle/un-centre-des-arts-de-la-parole-ouvre-ses-portes-aubervilliers

7 décembre 2022



Fondé par Gérald Garutti, ce lieu atypique ambitionne, grâce aux Arts de la parole, de recréer du lien et une conscience citoyenne au sein d'une société de plus en plus fracturée.

Metteur en scène, dramaturge et « passeur de savoirs », **Gérald Garutti** a toujours placé au cœur de sa pratique les enjeux de la parole. Aujourd'hui, il approfondit et conceptualise cette démarche en créant une structure inédite, **le Centre des Arts de la parole (CAP)**, implantée au Fort d'Aubervilliers. Mûri depuis deux ans, en pensée mais également sur le terrain puisque des actions sont déjà développées dans la ville et en Seine-Saint-Denis, ce projet puise son origine dans un constat aussi évident qu'alarmant : **la parole traverse une crise profonde**, se dégrade, suscitant alors une incapacité de dialogue et d'écoute, un délitement croissant de la relation entre les êtres humains, qui conduisent à la violence. Pour faire face à cette problématique de société, voire de civilisation, Gérald Garutti souhaite valoriser les Arts de la parole, dans leur acception la plus large, puisque ceux-ci se déploieront à la fois sur **les champs artistique** (théâtre, récit, conte, poésie), **intellectuel** (publications, conférences) et **citoyen** (dialogue, débats, formation et interaction) ; ce que le directeur nomme les « **7 Arts de la parole** ». En cela réside la singularité du Centre des Arts de la parole qui, en multipliant les approches, a vocation à **réunir les différentes composantes de la société** : publics fréquentant ou non les théâtres, collectivités, institutions culturelles – la Cité internationale de la langue française, le Centre national du Livre, le Théâtre de la Cité internationale, entre autres – entreprises et associations.

Transdisciplinaire, le CAP s'articulera autour de **trois principaux axes**. Des **publications** tout d'abord, en partenariat avec Actes Sud où paraîtra le 18 janvier, veille de l'inauguration du lieu, le manifeste de Gérald Garutti intitulé *Il faut voir comme on nous parle*. Suivront au cours de l'année 2023 la création d'une collection « Arts de la

parole », une revue annuelle, « Champs de la parole », ainsi qu'une chaîne de podcasts. « Nous y ferons résonner des paroles artistiques sur un certain nombre de sujets actuels, portées aussi bien par des gens de théâtre que des poètes du rap, comme Oxmo Puccino », explique le directeur, qui entend faire de la structure **un espace ressources** pour comprendre, réfléchir et transmettre. Différents **événements artistiques** seront également organisés. Le premier prendra la forme, à partir de mai 2023, d'un festival itinérant, « **Les Odyssées de la parole** ». Durant une journée consacrée à une thématique particulière, les publics expérimenteront les 7 arts de la parole en un lieu culturel du territoire. Se succéderont une conférence suivie d'un débat, un conte, des ateliers d'éloquence et enfin une pièce de théâtre qui ouvrira sur un nouvel échange collectif. Second temps fort, annuel celui-ci, « **Pour une écologie de la parole** » se tiendra en novembre 2023 pendant quatre jours, avec un spectacle chaque soir pour explorer ce que signifie une parole non-toxique, écologique et vivante. Des ateliers, des débats, des moments réservés aux professionnels ponctueront aussi ces rencontres. Dès juin 2023 par ailleurs, en collaboration avec l'association Villes des musiques du monde basée à Aubervilliers, seront présentées des propositions « **Paroles et musique** » qui permettront de croiser contes musicaux et musiques du monde entier. Tout au long de la saison, des **artistes et compagnies** qui partageront la philosophie du CAP pourront participer aux festivals, diffuser leurs productions ou mener des **résidences d'infusion** sur le territoire, prélude à des **créations participatives**. Tout en revendiquant son ancrage à Aubervilliers – Ville fortement impliquée financièrement dans le développement de la structure – Gérald Garutti accorde en effet une grande importance au **caractère nomade du projet** et à la relation de proximité nouée avec l'ensemble des habitants. « Pendant un an, précise-t-il, nous avons créé avec le Samu social un dispositif destiné aux personnes vivant dans la rue, afin de recueillir leur parole et leur faire écrire des récits. »

Le troisième pilier du projet concerne **la formation et la transmission**. Parce qu'accéder pleinement à la liberté et la citoyenneté suppose de maîtriser sa pensée et son expression, le CAP a élaboré le **programme « Paroles en actes »**. Lors d'ateliers rassemblant une dizaine de personnes, seront abordés les différents aspects de la parole : l'incarnation, l'adresse, la construction d'un récit et l'échange. Les interventions se dérouleront au sein d'associations, de collectifs désireux d'apprendre à mieux parler et s'écouter, ou encore d'entreprises engagées dans un processus RSE. Des formations gratuites seront également bientôt ouvertes à tous les publics.

Enfin, l'existence du Centre des Arts de la parole reposant en grande partie sur une dynamique partenariale, son fondateur a souhaité s'entourer d'un **Conseil constitué d'une vingtaine de membres du monde de l'art, de la culture et de l'éducation**, dont la femme de lettres Éliette Abécassis, l'auteur dramatique Hakim Bah, l'auteur-compositeur-interprète Arthur H, le poète, romancier et dramaturge Jean-Pierre Siméon, le rappeur Sofiane Zermani, la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury, la future directrice des Éditions Actes Sud Anne-Sylvie Bameule, la présidente de la Bibliothèque nationale de France, Laurence Engel. Choisies « pour ce qu'elles incarnent, chacune, comme dimension de la parole », ces personnalités seront **forces de**

propositions, impulseront des actions et permettront d'**accroître le rayonnement du CAP** ; lequel songe par ailleurs à s'affranchir des frontières franciliennes et tourne d'ores et déjà son regard vers le Sud. Grâce au partenariat conclu avec La Criée, Marseille pourrait ainsi devenir sa seconde ville d'élection, à partir de laquelle seraient initiés des projets en Région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

<https://centredesartsdelaparole.fr/>

Gérald Garutti pour son livre » Il faut voir comme on se parle » – Les invités de Lise Gutmann

radioj.fr/podcast/les-invites-de-lise-gutmann-269

La Radio Juive

Podcasts

28/02/2023 15:32

Gérald Garutti pour son livre » Il faut voir comme on se parle » – Les invités de Lise Gutmann Les invités de Lise Gutmann



The screenshot shows a podcast player interface. At the top, it says 'LA RADIO JUIVE' and 'PODCASTS'. The main title is 'GÉRALD GARUTTI POUR SON LIVRE » IL FAUT VOIR COMME ON SE PARLE » – LES INVITÉS DE LISE GUTMANN'. Below the title, the date '03/03/2023 15:10' is displayed. The player itself is blue and shows the title 'Gérald Garutti pour son livre » Il faut voir comme on se p...' and 'Les invités de Lise Gutmann'. A play button is visible on the left, and the progress bar shows '00:00 / 12:38'. On the right, there are icons for refresh and volume (1X). Below the player, there is a button 'ÉCOUTER L'ÉMISSION' and social media icons for Twitter, Facebook, and Instagram. A small text at the bottom of the player area reads 'Gérald Garutti pour son livre » Il faut voir comme on se parle » paru chez Actes Sud'.

Gérald Garutti pour son livre » Il faut voir comme on se parle » paru chez Actes Sud

Copyright © 2023 Radio J.

« Il faut voir comme on se parle » de Gérald Garutti – De Aleph à Tav, la chronique littéraire de Haim Nisenbaum

radioj.fr/podcast/de-aleph-a-tav-la-chronique-litteraire-de-haim-nisenbaum-46

25/01/2023 13:52



LA RADIO JUIVE
PODCASTS

« IL FAUT VOIR COMME ON SE PARLE » DE GÉRALD GARUTTI – DE ALEPH À TAV, LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE HAIM NISENBAUM

03/03/2023 16:36

« Il faut voir comme on se parle » de Gérald Garutti – De ...
De Aleph à Tav, la chronique litt...

00:00 / 4:07

« Il faut voir comme on se parle » de Gérald Garutti (Actes Sud).
La chronique littéraire de Haim Nisenbaum

ÉCOUTER L'ÉMISSION

[Twitter](#) [Facebook](#) [Instagram](#)

00:00 / 4:07

« Il faut voir comme on se parle » de Gérald Garutti (Actes Sud).

La chronique littéraire de Haim Nisenbaum

NEWSLETTER

La Newsletter de Radio J

Recevez une sélection de nos podcasts à écouter du Lundi au Vendredi

Copyright © 2023 Radio J.

Débattre, comment nous reparler ?

revuepolitique.fr/debattre-comment-nous-reparler

4 avril 2023



La liberté d'expression est une chance, un atout incontestable des pays démocratiques, une prodigieuse opportunité, dont on use et abuse parfois. Tout le monde s'exprime, prend parti, donne son avis, polémique sur des thèmes clivants. La parole se lâche et finit par se dévaluer et par dégrader le sens, entraînant souvent la déconsidération de l'autre, le manque d'écoute sinon l'écoute de soi et le dialogue de sourds. Comment arracher le débat à ce cercle vicieux ? Comment faire en sorte que le désaccord n'aboutisse pas à la rupture ?

Le besoin de se reparler dans le respect de l'autre s'impose. Redonner au débat ses lettres de noblesse devient une nécessité vitale dans une société fracturée. Comment l'orienter vers son principal objectif, celui d'enrichir l'esprit par des analyses vigoureuses, des discussions maîtrisées, rassérénées, des controverses fouillées, des argumentations réfléchies, bref que le débat soit ouvert et exigeant au niveau de l'honnêteté intellectuelle, de la quête de la vérité, de l'humilité, de l'écoute de l'autre.

Les auteurs, Bertrand Périer, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, professeur à Sciences Po Paris et à HEC, Guillaume Prigent délégué général du Club des juristes, enseigne l'éloquence à Sciences Po et à l'Ecole de guerre, incitent dans cet

ouvrage, en juristes rodés au débat contradictoire, à cette culture de l'échange, à l'écoute de l'altérité, persuadés de trouver par un débat constructif, une voie entre le relativisme, la pensée unique et les radicalités.

Où débattre ? avec qui ? de quoi, ? comment et pourquoi ? Bertrand Périer et Guillaume Prigent répondent à toutes ces questions, proposent une feuille de route susceptible de poser les assises d'un échange fructueux qui ne soit pas dissolu dans le spectaculaire, dans « la mise en scène oscillant entre faux consensus et vraies invectives », un simple « jeu de rôle ». Certes, le lien entre politique et théâtralité existe, « Le problème surgit lorsque le second phagocyte le premier au détriment de l'honnêteté et de la sérénité du débat ». Un autre problème se pose, il s'agit du « ricanement qui scande le débat et le contourne » instaurant ainsi « un rapport de supériorité non sur le registre de l'argumentation mais sur celui de la plaisanterie. Comment espérer débattre dans une époque de dérision ? ». « Si tout doit être sacrifié au bon mot, si celui qui l'emporte est celui qui a su mettre les rieurs de son côté, si celui qui a les meilleurs arguments n'est pas celui qui a les meilleurs mots d'esprit, comment un débat est-il possible ?

In fine n'y aurait-il donc de place que pour les amuseurs, et non pour les convaincus et les engagés ? », assènent les auteurs soulignant un réel décalage entre ce qui est proposé (débat-spectacles) et ce que nous désirons en réalité (débat de fond) ; ils nous exhortent à refuser les débats inutiles, à dénoncer les stratégies de facilité et de diversion.

Les lieux sont déterminants pour le déroulement sain du débat. Déçus par les lieux traditionnels, désillusionnés par les réseaux sociaux, les oubliés, les marginalisés ont fait surgir fin 2018 de façon incontrôlée les « ronds points » comme lieu de débat ; Le Référendum d'initiative citoyenne portée par les Gilets jaunes s'en est suivi ; quelques initiatives de démocraties participatives encouragées par les instances publiques ont été réalisées (comités de quartiers budgets participatifs ont été mis en place), Le Grand débat a pu inspirer le renouvellement des lieux de la discussion, l'idée étant de laisser s'exprimer chacun au plus près d'un territoire ou d'une communauté donnée. Il n'a malheureusement trouvé que si peu de traductions, déplorent les auteurs.

Pour agir en profondeur, il faudrait sensibiliser les jeunes dès l'école à l'importance du débat ; en effet, l'école est le lieu de débat par excellence, un lieu où l'on apprend à argumenter, à s'écouter, à se confronter, à distinguer entre une opinion et un argument, pour cela il faudra les organiser selon un « protocole » bien précis, bien rappeler ce qui distingue une opinion (simple avis subjectif) d'un argument (combinaison d'une idée et de sa preuve), ils appellent également à une meilleure prise en compte des corps intermédiaires (syndicats, association) relais importants de la vie démocratique.

Si le lieu sert de lien il faut avoir des choses à nous dire et accepter que « Ma » vérité soit soumise à l'épreuve de la contradiction. En tant que juristes accoutumés au débat contradictoire, ils prennent comme exemple la justice, centre du respect du débat et d'indépendance dans la décision prise, ils cherchent à faire exister le débat contre toutes tentatives et tentations d'excès comme d'évitement. La quête de la Vérité exige courage et honnêteté intellectuelle dépassant l'émotion, l'opinion personnelle, le ressenti subjectif

qui risquent de limiter voire d'interdire la contradiction. Ils mettent en avant la nécessité de restaurer la rationalité du débat public, de « réaffirmer que là encore le débat doit avoir lieu, théorie contre théorie, vision du monde contre vision du monde et que ni le souci du pluralisme, ni l'esprit de tolérance ne doivent se muer en abdication. Le pluralisme et la tolérance sont des vertus nécessaires mais non suffisantes pour que vive la discussion ».

Ils soulèvent également la problématique du temps du débat : nous sommes à l'ère de l'immédiateté, de la simplification, de l'évitement de la complexité au profit de l'urgence de l'action. Or « débattre n'est jamais une perte de temps. Tout réside dans un équilibre entre la délibération et l'action.

La séquence qui devrait être dans l'ordre « réfléchir – débattre – agir » se retrouve sens dessus dessous, agir d'abord quitte à confondre action et réaction », toute pensée de la nuance est alors sacrifiée au profit de l'immédiateté alors même que le débat suppose « la malléabilité des idées ».

Le fait d'accepter de débattre n'est pas un aveu de faiblesse mais au contraire c'est « l'expression de la volonté salutaire de participer au pacte social et à la décision collective et de renforcer cette même décision, les choix effectués seront mieux construits mieux compris et mieux acceptés. »

Ils mettent en valeur certaines initiatives qui mériteraient d'être renforcées : *La commission nationale du débat public* est malheureusement trop mal connue, intervient de façon marginale alors qu'elle pourrait être davantage utilisée, la proposition de référendum d'initiative citoyenne portée en son temps par les Gilets jaunes est jugée intéressante. « Le « RIC » constitue un aiguillon forçant les représentants à entendre les demandes émanant de la population ». Ils sont également favorables à la comptabilisation des votes blancs comme des suffrages exprimés pour le calcul des règles de majorité et de seuils.

Ils dénoncent, d'autre part, un ultime danger une fois les lieux du débat définis, ses sujets posés, ses acteurs rassemblés : « la tentation toujours existante de tout mettre en œuvre pour ne pas reculer et se borner à amener l'autre à penser comme soi-même, sans que chacun fasse un pas, au prix d'artifices et de stratagèmes rhétoriques incompatibles avec l'éthique même du débat ». Et conseillent enfin d'éviter la perversion du débat par le mésusage des mots et la manipulation, de bien choisir les mots sans anathèmes, insultes et mensonges(1) .

« Le débat est un inconfort celui de la confrontation périlleuse à l'altérité mais un inconfort fécond et fédérateur » reconnaissent les auteurs.

Le livre de Bertrand Périer et de Guillaume Prigent est un manuel pédagogique qui a toute son utilité dans les établissements scolaires, c'est un guide précieux pour les politiques, les médias, utile à tout un chacun. Nous sommes tous assoiffés de débats sérieux, du plaisir de renouer avec une confrontation d'idées qui ranime les esprits, éclairent les choix et l'action. C'est à cette quête salutaire que nous convie ce livre.

Katia Salamé-Hardy

Débattre, comment nous reparler ?

Bertrand Périer, Guillaume Prigent

Flammarion, 2022, 2023.-19€

* A lire en parallèle « *Il faut voir comme on se parle . Manifeste pour les arts de la parole* »
Par *Gérald Garutti, Actes Sud Centre des Arts de la parole, 2022*

Dans cet ouvrage, Gérald Garutti donne à la parole tout son sens à commencer par le sens de l'autre, la considération d'autrui. La parole impliquant une éthique de réciprocité. L'enjeu étant l'échange et non l'audience.

12 IMAGES

LES NOUVELLES D'AUBER 67



» **Végétalisation des cours Oasis**
Vendredi 3 mars 2023, Karine Franclet, Maire d'Aubervilliers, accompagnée de plusieurs élus, est venue voir les plantations d'arbres et de végétaux, dernière étape de la transformation des cours de récréation du groupe scolaire Joliot-Curie Paul-Langevin en cours Oasis. Ces travaux, qui font partie de la Stratégie ville durable, permettent de créer des îlots de fraîcheur en offrant un cadre de vie plus ombragé aux élèves. Les élus présents ont participé à un atelier de plantation d'herbes aromatiques avec des élèves du centre de loisirs Saint-Exupéry.



» **Collecte solidaire pour le séisme en Turquie et en Syrie**
Le Secours Populaire Français (SPF), en partenariat avec la Ville d'Aubervilliers, a organisé le 4 mars au marché du Centre-ville, sa campagne du Don'actions, une collecte de dons et de denrées alimentaires pour faire face à la crise inflationniste, mais aussi en faveur des victimes du séisme du 6 février dernier en Turquie et en Syrie.



» **Nouveau mobilier pour la cantine de l'école Saint-Just**
Le Maire, Karine Franclet, et Guillaume Godin, Adjoint au Maire délégué à la Restauration scolaire, ont inauguré le 6 mars le nouveau mobilier de la cantine de la maternelle Saint-Just. Les nouvelles tables insonorisées, les chaises plus légères et les caustros colorés anti-bruit permettent d'améliorer le confort des enfants pendant la pause méridienne et de faciliter le nettoyage des sols.

» **Journée internationale des droits des femmes**
Le Maire, Karine Franclet, a prononcé un discours sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le 8 mars, à l'occasion de la Journée internationale pour les droits des femmes. Elle a rappelé l'engagement de la Ville en la matière. Les élèves d'Indans Cité ont proposé une flash mob (1) sur le titre *Run the world (girls)* de Beyoncé devant de nombreux habitants et enfants. Plus tôt dans la journée, le Maire avait inauguré la rue Fantani Touré (2), en présence de la famille, d'élus, et de Son Excellence Issa Konfrourou, Ambassadeur du Mali en France. Artiste malienne, ambassadrice de l'Unesco pour la paix, Fantani Touré, Albertvillierienne, s'était consacrée, en particulier, à la lutte pour les droits des femmes. Le soir, les classes de formation musicale du CRR 93 ont fait découvrir les œuvres de compositrices (3) qui ont marqué l'histoire de la musique. Le Studio a, pour sa part, proposé, le 12 mars, trois films mettant en scène des « femmes inspirantes ». Karine Franclet a assisté à l'avant-première d'*Houria* (4), un drame sur le thème des violences faites aux femmes et de l'égalité femmes-hommes.



» **La Grande course du Grand Paris a traversé Aubervilliers**
Près de 8 000 coureurs ont participé le 12 mars à la Grande course du Grand Paris. Les sportifs avaient le choix entre un semi-marathon (21,1 km) au départ du bois de Vincennes ou un 10 km au départ de la place de la République, à Paris. Les deux parcours fusionnés ont traversé Aubervilliers via le boulevard Félix-Faure et le canal Saint-Denis avant de continuer vers l'arrivée au Stade de France.





► **Le Maire et les élus à votre écoute**
Le Maire, Karine Franclet, et plusieurs élus de la majorité municipale étaient présents, le 11 mars au square Lucien Brun, pour échanger avec les Albertivilliersiens sur les sujets de la vie municipale (sécurité, propreté, travaux, commerces, Aubervilliers Appellé...). La prochaine rencontre est prévue le samedi 15 avril au marché du Centre-ville.



► **Un nouveau comptoir pour la buvette du marché du Montfort**
Le Maire, Karine Franclet, accompagnée de Dominique Dandrieux, Adjoint au Maire délégué au Commerce, a inauguré, avec Fanfan, membre de la buvette, le nouveau comptoir du marché du Montfort réalisé par les menuisiers de la Ville.



► **Inauguration du Centre des Arts de la Parole**
Karine Franclet, Maire d'Aubervilliers, et Zakia Bouzidi, Adjointe au Maire déléguée à la Culture, ont inauguré, le 13 mars, le Centre des Arts de la Parole, au Point Fort d'Aubervilliers, en présence de Gérard Garutti, son directeur. Projet inédit, artistique et citoyen, national et international, francophone et multilingue, le Centre des Arts de la Parole est un espace de création, de débats et de transmission qui vise à valoriser toutes les formes de parole et d'échanges à travers l'art, tout en proposant des formations et des publications.



► **Tunis sur Seine et sur scène !**
Le 18 mars, l'association culturelle Tunis sur Seine, en partenariat avec le Point Fort d'Aubervilliers, a lancé sa première soirée de concerts live dédiée à la scène alternative arabe, maghrébine, africaine et méditerranéenne. Baptisée Yallah #1, ce projet se veut une invitation conviviale à un voyage sonore sans frontières, multiculturel et multigénères. Les spectateurs ont particulièrement apprécié la performance de rap électronique de Sofiane Saïdi.



► **Inauguration du Club Édouard Finck**
Les habitants étaient venus nombreux le 21 mars pour assister à la réouverture du Club Finck, 7 allée Henri Matisse, après six longs mois de travaux. En présence de Karine Franclet, Maire d'Aubervilliers, de Marie-Pascal Remy, Adjointe au Maire déléguée aux Seniors, et du service Accompagnement et animation seniors (SAAS, 01 48 33 48 13), ils ont pu découvrir les espaces dédiés aux seniors entièrement rénovés pour un budget de 550 000 € et profiter d'une petite cérémonie festive.



► **Commemoration de la fin de la guerre d'Algérie**
Le 19 mars, Karine Franclet, Maire d'Aubervilliers, Samuel Martin, Adjoint au Maire délégué aux Anciens Combattants, de nombreux élus, des membres du Conseil local des jeunes (CLJ) et des représentants de la Fnaca ont participé à une série de commémorations avec discours et dépôts de gerbes à l'Hôtel-de-Ville, Place du 19-Mars 1962, rue des 21 Appelés et au cimetière, à l'occasion de la Journée nationale du souvenir et de recueillement à la mémoire des victimes civiles et militaires de la guerre d'Algérie et des combats en Tunisie et au Maroc.



► **Baptême du CRR 93 Jack Ralite**
Le 23 mars, Karine Franclet, Maire d'Aubervilliers, a dévoilé la plaque inaugurale qui officialise le baptême du Conservatoire à rayonnement régional (CRR) d'Aubervilliers-La Courneuve du nom de Jack Ralite, ancien Maire d'Aubervilliers et cofondateur du CRR 93. En présence des enfants et petits-enfants de Jack Ralite, de Stéphane Troussel, Président du Conseil départemental de Seine-Saint-Denis, de Didier Broch, Président du CRR 93 et d'élus des deux communes, les discours d'hommage et le vernissage d'une expo ont précédé le spectacle Les Mille & Une... consacré aux 50 ans du conservatoire.

Centre des Arts de la Parole

loisiramag.fr/art-culture/2089/centre-des-arts-de-la-parole



Fondé par le metteur en scène, dramaturge et écrivain Gérald Garutti, le Centre des Arts de la Parole est la première instance entièrement dédiée aux arts de la parole. Il a pour mission de (re)créer du lien et de rassembler la société autour d'une parole plus juste et plus humaine. (*inauguration le 13 mars 2023*)

Projet inédit, artistique et citoyen, national et international, francophone et multilingue, le Centre des Arts de la Parole constitue ainsi le premier espace à réunir les arts de la parole.

Il est tout à la fois un espace de création, de débats et de transmission. Un espace où comprendre, vivre, améliorer la parole. Pour que la République soit non pas lettre morte mais langue vivante – parole juste, parole tenue, parole en actes.

Une vocation fédératrice : les 3 champs d'action du CAP

Le CAP s'adresse à tous les publics et à toutes les composantes de la société : citoyennes et citoyens, collectivités, institutions, entreprises, associations. À leur intention, il crée des événements artistiques, met à disposition des ressources et propose des parcours de formations adaptés.

• **Des créations artistiques pour vivre la scène de la parole** : un Festival itinérant "les Odyssées de la parole", des ateliers "Porte-parole", des contes "Paroles et musique", des conférences et des dialogues, des spectacles-débats, un Festival annuel "Pour une écologie de la parole".

• **Des publications pour comprendre les enjeux de la parole** : en partenariat avec les éditions Actes Sud, le Manifeste pour la parole de Gérald Garutti paraîtra le 18 janvier 2023 et la collection " Arts de la Parole" sera lancée fin 2023. Seront lancées en mars 2023 une chaîne de podcasts, Pourparlers, et en septembre 2023 une revue annuelle, Champs de Parole.

• **Des formations pour apprendre à maîtriser le pouvoir de la parole** : des parcours de formation structurels "Paroles en actes", des formations sur-mesure, du conseil auprès d'associations, d'institutions, d'entreprises... Pour apprendre à se structurer, s'exprimer, s'écouter, parler juste.

Une conception inédite : les 7 arts de la parole

Le CAP définit comme les 7 arts de la parole : le théâtre, le récit et la poésie (arts de la création), l'éloquence et la conférence (arts de la transmission), le dialogue et le débat (arts de l'interaction).

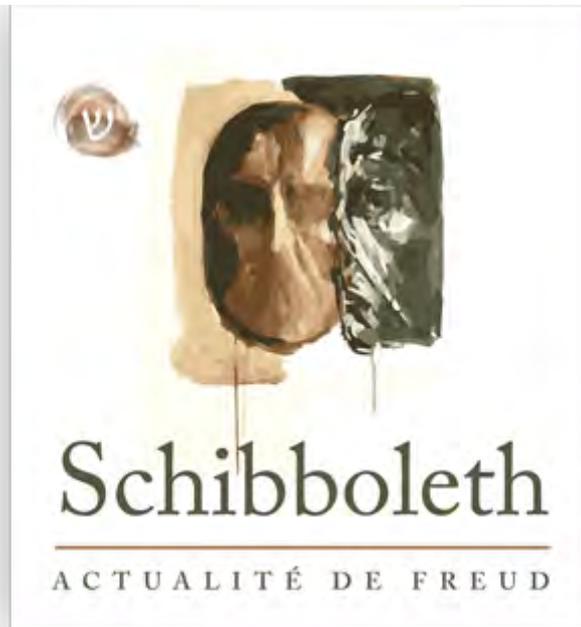
Il réunit ainsi des arts essentiels de l'oralité jusqu'ici dissociés.

Jeudi 13 avril. Schibboleth-Actualité de Freud. Séminaire Passions contemporaines

tribunejuive.info/2023/04/12/jeudi-13-avril-schibboleth-actualite-de-freud-seminaire-passions-contemporaines

Tribune Juive

12 avril 2023



Colloque

La fabrique des discours propagandistes contemporains

Paroles, paroles, paroles... Quand la parole hypnotise, tue... ou n'homme?

- **“Il faut voir comme on se parle”. Gérald Garutti. Actes Sud. 2023**
- **“Quand la parole détruit”. Monique Atlan & Roger-Pol Droit. L’Observatoire. 2023**
- **“La Fabrique des discours propagandistes contemporains. Comment et Pourquoi ça marche? Yana Grinshpun. Actes Sud. 2023**

Gérald Garutti

**IL FAUT VOIR
COMME
ON SE PARLE**

**MANIFESTE
POUR LES ARTS DE LA PAROLE**

ACTES SUD | CENTRE DES ARTS DE LA PAROLE

Vidéo: Améliorer la communication avec le philosophe-écrivain Gérald Garutti à l'ère numérique

lapauseinfo.fr/video-ameliorer-la-communication-avec-le-philosophe-ecrivain-gerald-garutti-a-lere-numerique

18 avril 2023



*Dans un monde où l'omniprésence des médias sociaux et des écrans est une réalité, on constate que les individus consacrent moins de temps à s'écouter et à converser entre eux. Gérald Garutti, qui est philosophe, écrivain, metteur en scène et également l'auteur de l'ouvrage intitulé *Il faut voir comme on se parle*, dévoile à Brut quelques astuces pour améliorer nos communications interpersonnelles.*

Dans notre société actuelle, les gens semblent parler davantage, mais communiquer de moins en moins, observe Gérald Garutti, philosophe. Selon lui, la qualité de la parole est en déclin, car les individus se retrouvent souvent isolés dans leurs propres mondes, avec un espace commun de plus en plus restreint. Cette situation est exacerbée par l'utilisation des réseaux sociaux.

Garutti estime que l'internet et ses applications ne sont ni bons ni mauvais, mais plutôt des catalyseurs qui renforcent des phénomènes humains, tels que la tendance à l'individualisme. Dans ce contexte, cette individualité peut conduire les gens à penser que « tout ce qui n'est pas comme moi n'existe pas ou n'a pas le droit d'exister » et à percevoir la différence comme une menace.

La dépendance croissante aux écrans crée également une illusion que tout est réalisable à distance et que tout peut être résolu en ligne. Cette connectivité constante s'accompagne d'une pression à répondre à chaque message reçu. Garutti note que cette surcharge d'informations nuit à notre capacité d'attention et à notre écoute.

Améliorer la façon dont nous communiquons

Selon Gérard Garutti, notre rapport au langage évolue en raison des nouvelles pratiques liées aux écrans. « Avec des messages, on a à la fois la rapidité de l'oral et la fixité de l'écrit, ce qui peut poser des problèmes et mener à des mauvaises interprétations », d'où l'usage des emojis. Le philosophe suggère que pour éviter les malentendus, il suffirait souvent d'une conversation en face à face pour résoudre un problème.

Revaloriser la parole, pour Garutti, consiste à améliorer notre écoute, qui est souvent compromise par notre concentration sur nous-mêmes, notre indisponibilité et notre incapacité à être attentifs. Il affirme que « la parole, ça s'apprend, ça se travaille. Cette élaboration, pour moi, ça s'appelle un art ».

Pour en savoir plus sur les sept piliers fondamentaux de la parole et les dimensions de l'humanité, regardez la vidéo intégrale de Gérard Garutti.



Oriane Zerah / ImagesPlurielles - Olivier Rollier



INITIATIVE
AU COMMENCEMENT
ÉTAIT LE VERBE

"Je fonde le centre des Arts de la parole avec pour mission de se parler plutôt que de s'entretenir. Se parler pour se relier", affirme Gérard Garutti, metteur en scène, dramaturge et écrivain, à l'aube de l'ouverture d'un centre dédié à l'art oratoire inauguré le 13 mars au fort d'Aubervilliers. Théâtre, slam, contes, podcasts et toutes les autres formes d'expression verbale seront à l'honneur dans ce nouveau lieu, où l'on pourra aussi bien débattre que voir des spectacles ou se former. Pour en savoir plus sur la démarche de l'initiateur du projet, se plonger dans *Il faut voir* comme on se parle, paru en janvier aux éditions Actes Sud.



BEAU LIVRE
AFGHANISTAN EN FLEURS

Loin des images de guerre et d'oppression des femmes, *Des roses sous les épines* a le mérite de dévoiler une facette peu connue de l'Afghanistan : la fascination de son peuple pour les fleurs. Après de nombreux voyages dans ce pays et plus de six ans à y vivre, la photographe Oriane Zerah a eu à cœur de montrer un autre visage de la société afghane. Et notamment des hommes, qui souvent

apparaissent souriants sur ces clichés en arborant des roses sur leur pakol, le béret local, ou à leur fusil. Ces clichés ont fait l'objet d'une exposition l'été dernier. Les voilà regroupés dans un livre dépayssant dont le texte est signé Alice Pléne.

Des roses sous les épines, d'Oriane Zerah, éditions Images plurielles, 128 pages, 25 €

Oriane Zerah / ImagesPlurielles - Olivier Rollier



INITIATIVE
AU COMMENCEMENT
ÉTAIT LE VERBE

"Je fonde le centre des Arts de la parole avec pour mission de se parler plutôt que de s'entretenir. Se parler pour se relier", affirme Gérard Garutti, metteur en scène, dramaturge et écrivain, à l'aube de l'ouverture d'un centre dédié à l'art oratoire inauguré le 13 mars au fort d'Aubervilliers. Théâtre, slam, contes, podcasts et toutes les autres formes d'expression verbale seront à l'honneur dans ce nouveau lieu, où l'on pourra aussi bien débattre que voir des spectacles ou se former. Pour en savoir plus sur la démarche de l'initiateur du projet, se plonger dans *Il faut voir* comme on se parle, paru en janvier aux éditions Actes Sud.

Il faut voir comme on se parle

 serviceproinfo.fr/analyse-decryptage/article/il-faut-voir-comme-on-se-parle

21 février 2023

Jamais l'Humanité n'a autant pris la parole. Tout le monde s'exprime. Mais est-ce qu'on s'écoute encore ? « Il faut voir comme on se parle » est le titre d'un remarquable essai [1], à travers lequel Gérard Garutti se met au service de la ressource la plus vitale pour l'humanité : la parole. Il pose les fondements d'un humanisme de la parole et propose l'art comme solution vitale à une crise majeure et sous-estimée.

Normalien, agrégé, metteur en scène, dramaturge et écrivain, Gérard Garutti enseigne à l'université de Cambridge puis à Sciences Po. Il a fondé et dirige le Centre des Arts de la Parole. Il fait le constat d'une dégradation radicale de la parole devenue un sport de combat. Il s'en suit que la parole obscurcit le monde au lieu de l'éclairer. Voici quelques extraits de sa plume fine et saillante et sautillante, qui aideront chacun à prendre conscience de la situation et à prendre sa part de responsabilité dans la restauration d'un environnement verbal commun qu'il nous faut protéger et soigner.

« Nous vivons dans un monde de bruit et de fureur. Un monde de TIC, de clics et de claques. Un monde de rumeurs, de tweets, de bashings et de clashes. D'infox. De swipes, de fakes. De battles, de lol et de likes. Un monde digital où l'on montre du doigt. Où l'on met à l'index. Où l'on tranche du pouce. Où l'on cloue au pilori planétaire. Un monde de réseaux, où l'on tue pour un mot.

Jamais l'Humanité n'a autant pris la parole. Phénomène inédit dans l'Histoire. A maints égards, opportunité inouïe. Tout le monde s'exprime. S'étale. Se lâche. Se fâche. Se casse. Partout, ça parle. Mais est-ce que ça s'écoute ? Est-ce que, pour autant, on se parle ? Qu'est-ce qui se joue ? Et qu'est-ce qui se dit ? Désormais, chacun peut donner de la voix. Prendre parti. Publier son avis. Proclamer à hauts cris. En un sens, c'est une chance. Un sens - oui, mais lequel ? Tout dépend. Qui parle. Pour dire quoi. Au nom de quoi. A qui. Comment. Pour quoi.

voir comme on se parle - l'humanité en moins. De ce pouvoir extrême, quels usages faisons-nous ? De façon écrasante, de nos jours, l'énonciation dégénère en dénonciation. En stigmatisation. En ségrégation. En destruction. Et qu'ils visent ou non à détruire, pour beaucoup les mots ne veulent plus rien dire. Gage d'inconscience, vide de sens et pleine de violence - telle s'impose aujourd'hui, dans sa version massive, la parole.

Inflation verbale. Dévaluation du discours. Démonétisation des messages. Discredit des vecteurs. Détérioration de l'échange. Dépréciation d'autrui. Telle est, à présent, la tendance. Le flux de paroles charrie le déferlement des pulsions. Le grand parler vire au vaste défoirer. Logorrhée rime avec vacuité. Vanité. Cécité. Radicalité. Irresponsabilité. (...) la parole se dégrade. Sa profération induit trivialisation, instrumentalisation, division, humiliation. Bien souvent, elle avilit l'individu. Elle annihile le sens. Elle galvaude le locuteur. Elle dénigre l'autre. Elle déchire la société.

Valoriser la parole essentielle

Nous appelons ici à la valorisation de la parole. Pour que l'explosion de l'expression marque la consécration de notre humanité. Non son atomisation. Qui sommes-nous pour le dire ? Des artistes de la parole. Des artisans du verbe en action. Des ouvriers du lien humain. Des passeurs d'histoires. Des forgerons du sens. Des ouvriers de la présence. Nous sommes les porte-parole d'arts trois fois millénaires. De ces arts qui, depuis l'enfance du monde, forment le cœur de l'humanité. Qui, au fil des âges, ont œuvré à la déployer. Qui, aujourd'hui encore, nous donnent à toutes et à tous l'opportunité de nous transcender.

Plus que jamais, nous considérons la parole comme vitale - cruciale pour la vie humaine et vivante par principe. Saisie dans toute sa substance, elle exprime notre quintessence. Essentielle et actuelle, elle cristallise le sens d'un propos, l'enjeu d'un discours, la force d'une pensée. Inspirée et adressée, elle manifeste le pouvoir du verbe, la résonance des mots, la présence du texte. Incarnée et partagée, elle donne voix au chapitre, vie à la langue, corps à l'oralité (...), elle embrasse toutes nos dimensions.

Combat pour la parole

De la parole, nous refusons la réduction à ses versions éruptive et délatrice, cancanière et moutonnaire, babillarde et concassée. A sa caricature évidée, débitée en discours indigents. En slogans piteux. En messages dérisoires. En toutes petites phrases. En vains éléments de langage. A sa triste figuration par les trois mousquetaires des temps modernes, Infox, Pathos, Clashos et Boxoffice.

Nous ne laisserons pas le dernier mot à l'image sous prétexte qu'elle prétend tout dire. Nous savons, nous qui vous parlons, que le visible n'épuise pas tout. Que l'essentiel est invisible pour les yeux. Que les enfants se font aussi par l'oreille.

Au commencement était le verbe, à la fin s'étale le verbiage. Cette globalisation de la parole, nous n'avons aucune intention de la laisser se résumer à sa dégradation. A sa standardisation et à son uniformisation. A sa marchandisation et à sa massification. A son aliénation et à son arriération. A sa pulvérisation en particules rudimentaires - en graines de néant. Jamais nous ne limiterons toutes nos pensées à un cliché. (...) Nous rejetons la culture du mot jetable - aussitôt balancé, aussitôt évacué. Par-delà le déluge des vains propos d'emblée engloutis dans le fleuve de l'oubli, dans la longue patience des travaux et des jours, nous nous efforçons de bâtir, à travers notre ouvrage, "un trésor pour toujours". Le babil passe, la parole demeure. C'est elle qui nous tient à cœur. Elle qui nous tient debout. Qui sous-tend le nous. Nous relie au tout.

A la cacophonie universelle nous préférons la résonance de l'essentiel. A l'empire du tout-à-l'ego, la passion de l'interaction. Au brouhaha des opinions, le bruissement de la langue. Au vide des formules, la charge du sens. A l'inanité du zapping, l'intensité de l'attention. A l'inconséquence des discours, la responsabilité de l'énonciation. Au retranchement derrière l'écran, la communion dans la présence. A l'impunité dans l'immatériel, l'incarnation de l'expérience. A la complaisance dans la violence, la conscience de l'adresse. Au rejet de la différence, l'accueil de l'altérité. Au culte de soi, la culture de l'échange. Au simulacre de communauté, le partage d'humanité.

Nous fondons notre travail, notre action, notre raison d'être - notre existence même - sur la parole. Aujourd'hui, nous constatons sa dégénérescence. Des ravages qu'elle provoque, nous prenons toute la mesure - en pleine connaissance de cause. Voilà pourquoi, ici même, nous entendons donner à la parole sa valeur capitale dans la société actuelle. En questionnant son rôle. En éclairant ses fonctions. En affirmant sa place. En attestant sa vocation.

(...) Autant dire que la parole, ça s'apprend. Ça se travaille. Ça se sculpte. Ça se conçoit. Ça s'ouvrage. Ça se pense. Ça se façonne. Ça s'incarne. Ça se met en forme. Ça se transmet. Ça se donne. Cela vous pose un être - avoir une parole. Et s'y tenir. (...) Il nous faut apprécier en quoi la parole nous fonde. En quoi le verbe nous constitue en quoi la pensée se fait dans et par la parole. (...) cette aventure de la parole qui sous-tend notre humanité, qui étaye notre être au monde, il nous revient de la cultiver. Elle se forme - jusqu'à atteindre la maîtrise. (...)

Nous avons besoin de maîtrise,
nous avons besoin de justesse,
nous avons besoin de justice,
nous avons besoin d'expression,
nous avons besoin d'élaboration,
nous avons besoin d'incarnation,
nous avons besoin d'explications,
nous avons besoin d'exutoires,
nous avons besoin d'accomplissement,
nous avons besoin de réalisation,
nous avons besoin de sublimation,
nous avons besoin d'humanité. »



[1] Gérald Garutti, Comme on se parle, Actes Sud, 2023



Auteur

Père Laurent Stalla-Bourdillon

Directeur du Service pour les Professionnels de l'Information
Enseignant au Collège des Bernardins

A Aubervilliers, un centre pour offrir une nouvelle voie à la parole

echoidf.fr/2023/01/20/un-centre-pour-redonner-sa-place-a-la-parole

vendredi 20 janvier 2023



Gérald Garutti, le fondateur du Centre des Arts de la Parole. © Olivier Roller

Si la parole est le premier outil de communication, et bien qu'elle n'ait jamais été aussi présente, elle ne permet pas toujours l'échange. Et même de moins en moins au goût de certains, déplorant qu'elle serve souvent à diviser plus qu'à rassembler, notamment sur les réseaux sociaux. Pour redonner du sens et de la pertinence à la parole, le metteur en scène, dramaturge et écrivain Gérald Garutti a créé le Centre des Arts de la Parole (CAP), à Aubervilliers, « avec cette mission essentielle : se parler plutôt que s'entretuer, se parler pour se relier ». « Un enjeu très actuel puisqu'aujourd'hui la parole dégénère. On confond le débat avec le combat, le dialogue avec la destruction de l'autre », estime Gérald Garutti.

Ce centre s'adresse à tous les publics (citoyens, collectivités, entreprises, associations...) à qui il propose des formations, des ressources et des événements artistiques (festivals, spectacles-débats...) autour de la parole. Parole qu'il décline en 7 arts : le théâtre, le récit et la poésie (arts de la création), l'éloquence et la conférence (arts de la transmission), le dialogue et le débat (arts de l'interaction).

Le CAP dispose d'un conseil qui rassemble 21 personnalités du monde de l'art, de la culture et de l'éducation parmi lesquelles la romancière Éliette Abécassis ou encore le chanteur Arthur H. Il fédère aussi de nombreux partenaires publics, privés, institutionnels, associatifs, culturels, citoyens : la Ville d'Aubervilliers, la Région, les éditions Actes Sud, le Centre national du livre, la Cité internationale de la langue française, La Criée – Théâtre National de Marseille, le Théâtre de la Cité internationale...

Schibboleth – Actualité de Freud. “Le sacre des pantoufles”. Pascal Bruckner. Attention : Rencontre reportée au jeudi 9 Février 2023. 20h30-23h00

tribunejuive.info/2023/01/16/schibboleth-actualite-de-freud-le-sacre-des-pantoufles-pascal-bruckner-19-janvier-2022-20h30-23h00

Tribune Juive

16 janvier 2023

PROCHAINS ÉVÈNEMENTS

SÉMINAIRE

Dates à préciser en février ou en mars

° “Passion d’emprise (manipulation, harcèlement, violences)” (Patrick Bantman, Jean-Jacques Moscovitz)

13 avril

° “Il faut voir comme on se parle” de Gérald Garutti (Actes Sud, 2023) /

“Quand la parole détruit” de Monique Atlan & Roger-Pol Droit (L’Observatoire, 2023)

Autres thèmes envisagés, dates à préciser :

° **Passions vertes**

° **Autour du prochain ouvrage de René Frydman**

° Maladie mentale et responsabilité

COLLOQUE

“Des tyrannies contemporaines de la langue ?” : Dimanche et lundi 29, 30 octobre 2023, Tel Aviv

GROUPES CLINIQUES

Découvrir aussi

apm.fr/agenda/se-parler-se-relier-avec-gerald-garutti

Se parler, se relier avec **Gérald Garutti**

15 janvier 2023



Metteur en scène, dramaturge et écrivain. Fondateur et directeur du Centre des Arts de la Parole

Qu'est-ce que la parole touche ?

La parole touche à l'essentiel. Elle touche au sens, à la construction du sens, à la définition de soi, du monde et de son rapport au monde. Le verbe permet de nommer, de comprendre, de définir, de se poser, d'interagir en lien avec les êtres et les choses. Dès que l'on pose un mot, il devient une mise en ondes. La parole s'incarne, s'incorpore, elle devient une vibration. Elle n'est plus figée. L'onde de la voix porte, elle fait son chemin – dans le monde et jusqu'à l'autre. Dès lors, la parole vit. Elle est déjà source de vie pour soi-même. Avec elle, on est conscient, on est vivant, on se manifeste, on se réalise.

En quoi la parole permet-elle une mise en mouvement ?

La parole permet de nous relier avec des espaces de compréhension et de différenciation. Véritable socle de la relation, la formulation juste permet de construire une relation vraie. En portant toutes les vibrations humaines, nos doutes, nos hésitations, la parole véhicule aussi bien la logique rationnelle que nos émotions. Et l'émotion nous meut, nous déplace, provoque une mise en mouvement salutaire. La parole exprime tout l'humanité.

Elle est un avènement à l'échelle de soi, à l'échelle collective et à l'échelle de l'humanité. Nous sommes tous constitués d'histoires. Et l'histoire est une parole qui prend tout son sens. La parole juste fait mouche car elle nous touche, nous questionne. Nos histoires communes s'incarnent en mots. Nous la partageons, elle permet de s'entendre et de sortir des malentendus, de s'inscrire dans un récit commun.

Que pensez-vous des serial tweets, posts, reels sur les réseaux sociaux ?

On parle à tort et à travers. La parole est souvent vide de sens. Elle est percussive. On utilise les mots pour leur seul impact. Ainsi la parole se fait *punch lines*. On mesure sa performance à sa force de frappe. Cette conception réduit la parole à l'éloquence, l'éloquence à la performance, et la performance à l'impact. Nous subissons un dévoiement de la parole, notamment du fait des réseaux sociaux. Le seul but est d'émettre. La logique de l'émission, tweets, posts induit une confusion entre communication et interaction. On communique, on n'est pas en relation. Il y a une perte de lien. En découle une perte du sens collectif.

Quel est l'art de bien se faire entendre ?

La tendance est à vouloir impacter son auditoire. Or, l'art de la parole ne saurait se réduire à prendre le public en otage avec la puissance de ses mots. Impacter, est-ce que cela a un sens ? Est-ce là la parole vraie, la parole juste ? La vraie question est : comment favoriser la construction collective ? La parole ne vaut pas que pour elle-même, comme marque unilatérale, sans souci de l'autre, de l'ensemble. Il importe de porter une parole qui relie, qui permette de mieux tenir ensemble. De revenir à la justesse. En étant dans la relation, et non dans la simple émission. La société d'émission, c'est la démission de la société.

Vous venez de lancer le Centre des Arts de la Parole. Pourquoi ?

Je lance en effet le Centre des Arts de la Parole avec pour mission se parler plutôt que s'entretuer – se parler pour se relier. Basé à Aubervilliers, il a vocation à intervenir sur tous les territoires. Je concentre dans ce projet trente années de création, de réflexion et de transmission. Nous proposons des formations, des publications et des créations. Pour vivre, comprendre, apprendre les arts de la parole. Pour être l'auteur et l'acteur de sa parole. Apprendre à écouter, se relier, s'entendre, fonder sa parole, l'exprimer, l'ajuster, interagir. Formuler une parole juste. C'est une invitation à devenir un *être* de parole. Être un homme, une femme de parole revient à renouer avec un rapport de responsabilité. Se lier à sa parole. Aligner ses pensées, ses énoncés et ses actes. Porter une parole de sens, de liant, de lien.

Le mot de la fin

J'invite à nous parler, nous relier, nous écouter, nous retrouver. En portant la parole au sens

Pour en savoir plus : www.centredesartsdelaparole.fr

Parution le 18 janvier 2023 du livre de Gérald GARUTTI, *Il faut voir comme on se parle. Manifeste pour les arts de la parole* aux éditions Actes Sud.

Il faut voir comme on se parle – Manifeste pour les arts de la parole

up-magazine.info/livres/livres-societe/110946-il-faut-voir-comme-on-se-parle-manifeste-pour-les-arts-de-la-parole

Rédaction Livres - UP' Magazine

11 janvier 2023

Il faut voir comme on se parle – Manifeste pour les arts de la parole, de Gérald Garutti – Editions Actes sud, Janvier 2023 – 160 pages

Jamais l'Humanité n'a autant pris la parole. Tout le monde s'exprime. « *Nous vivons dans un monde de bruit et de fureur. Un monde de rumeurs, de tweets, de bashings et de clashes. Un monde de réseaux, où l'on tue pour un mot. Jamais l'humanité n'a autant pris la parole. Tout le monde s'exprime. S'étale. Se fâche. Se casse. Partout, ça parle. Mais est-ce qu'on s'écoute ?* »

Il faut voir comme on se parle. De plus en plus mal. La parole est souvent vide de sens et pleine de violence. Elle est dégradée. On l'éprouve chaque jour, à l'école, au travail, dans la rue, dans les médias, sur internet. On confond clash et dialogue. On parle de plus en plus, on se parle de moins en moins. L'autre n'existe plus.

Comment retrouver ou fonder une parole juste et responsable ? Comment dépasser la perte d'attention et la culture de l'humiliation ? Comment apprendre à surmonter la violence, à maîtriser sa parole, à se relier, à écouter ?

En réponse, ce livre pose les fondements d'un humanisme de la parole. Il propose l'art comme solution vitale à une crise cruciale. Il définit les arts de la parole comme des arts de construction collective capables de réconcilier la société et de sublimer notre humanité.

« *Mutuler la parole, c'est tronquer l'Humanité. Bien parler ne suffit pas. Il s'agit de parler juste. Avec justesse et justice. Pour que l'explosion de l'expression marque la consécration de notre humanité – non son atomisation. Pour lui rendre sa dignité. Porter la parole au sens fort. Comme art de l'écoute. Art du vivant. Art de la présence. Art du rassemblement. Art de l'autre. Art du lien. En solution à sa dégradation, je définis comme arts de la parole, sept arts qui, sublimant la parole, transcendent la violence : le théâtre, le récit, la poésie, l'éloquence, la conférence, le dialogue, le débat. Croisant les champs artistique, intellectuel et citoyen. Création, transmission et interaction. Et ces*



ACTES SUD | CENTRE DES ARTS DE LA PAROLE

arts de construction collective, je les mobilise pour (re)valoriser la parole comme dignité personnelle et bien commun. De leur maîtrise peut naître la parole juste – une parole de lien, de sens, – de responsabilité, d’humanité. »

Lire un extrait

Gérald Garutti est metteur en scène, dramaturge et écrivain. De Shakespeare à Romain Gary et Dostoïevski, il est un passeur de textes. Parmi ses 45 spectacles, on compte *Petit éloge de la nuit*, traversée poétique avec Pierre Richard, au théâtre du Rond-Point à Paris. *Lorenzaccio*, épopée sur la liberté avec 30 comédiens, au théâtre National de Marseille La Criée. *Les Carnets du sous-sol*, odyssée du génie et de la folie, avec Harry Lloyd, acteur de *Game of Thrones*, spectacle qui inaugure le Coronet Théâtre à Londres. Et aussi des œuvres dont il est l’auteur, comme *Haïm – à la lumière d’un violon*, l’histoire d’un homme qui a survécu à Auschwitz grâce à un violon, création emmenée en tournée internationale et publiée aux éditions Robert Laffont.

Depuis 20 ans, il dirige des acteurs internationaux, en français et en anglais, tels Mathieu Kassovitz, Denis Lavant, Audrey Fleurot, Anouk Grinberg, Natacha Régnier, Jean-Claude Dreyfus, Mélanie Doutey, Paul Anderson, Rachaël Stirling, George Blaggen.

Gérald Garutti est l’un des rares metteurs en scène français à créer des spectacles à Londres, notamment à la prestigieuse Royal Shakespeare Company et au Théâtre Royal Haymarket. En 2018, en plein Brexit, il crée *Tartuffe* en version bilingue sur la scène royale, au cœur de Londres – phénomène totalement inédit – avec une adaptation de Christopher Hampton et une distribution internationale. Gérald Garutti y pose comme en jeu la résistance à la fascination du fanatisme.

Depuis 20 ans, Gérald Garutti est un passeur de savoirs. Il enseigne en universités anglo-saxonnes (Cambridge, Chicago) et grandes écoles françaises comme à l’ENSALT. Maître de conférences à Sciences Po, il intervient régulièrement en institutions, en entreprises et en associations. Il compte ainsi à son actif 500 conférences dans 40 pays en Europe, Amérique, Afrique et Asie.

Normalien, agrégé de lettres, docteur en littérature et philosophie, diplômé de Cambridge et de Sciences Po, il se forme en théâtre au Cours Simon à Paris et à l’ADC Théâtre au Royaume-Uni. Il a pour maîtres Laurent Terzieff, Michel Bouquet, Ian McKellen et Raymond Geuss.

En 2022, Gérald Garutti fonde et dirige le Centre des arts de la parole, qui prône un humanisme de la parole, où il concentre trente ans de création, de réflexion et de transmission sur la parole.

Conférence le 17 janvier 2023 « Savoir écouter, savoir se parler » au Collège des Bernardins



PAROLE. Après trois années de conception, le Centre des arts de la parole (CAP) est né à Aubervilliers (93). Ce nouveau pôle réunit sept arts de la parole : théâtre, récit, poésie, éloquence, conférence, dialogue, débat, avec un conseil de 21 personnes constitué du directeur Gérald Garutti (metteur en scène et écrivain) mais aussi du rappeur et acteur Sofiane Zermani, du poète et auteur-compositeur Arthur H, de la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury, du dramaturge et directeur du festival Univers des mots Hakim Bah, de la présidente d'Actes Sud Anne-Sylvie Bameule... Le CAP se veut moteur de créations (festival itinérant Les Odysées, spectacle-débat Anthropos...), de publications (livres et collection chez Actes Sud) et de formations (prise de parole, théâtre en entreprise...).



[Théâtre nouveautés festival](#) > [actu](#) <



**- Ouverture du
Centre des Arts de
La Parole à
Aubervilliers**

**le 13/03/2023 au
Point Fort au Fort
d'Aubervilliers, 174
avenue Jean Jaurès
93300 Aubervilliers**



**Mise en scène de
Gérald Garutti avec des publications, des cours, des
événements artistiques, des formations... écrit par ou plutôt
créé par Gérald Garutti**

« Je fonde le Centre des Arts de la Parole avec pour mission se parler plutôt que s'entretenir - se parler pour se relier » - Gérald Garutti, metteur en scène, dramaturge et écrivain.

Fondé par Gérald Garutti, ce lieu atypique ambitionne, grâce aux Arts de la parole, de recréer du lien et une conscience citoyenne au sein d'une société de plus en plus fracturée.

Metteur en scène, dramaturge et « passeur de savoirs », Gérald Garutti a toujours placé au cœur de sa pratique les enjeux de la parole. Aujourd'hui, il approfondit et conceptualise cette démarche en créant une structure inédite, le Centre des Arts de la parole (CAP), implantée au Fort d'Aubervilliers. Mûri depuis deux ans, en pensée mais également sur le terrain puisque des actions sont déjà développées dans la ville et en Seine-Saint-Denis, ce projet puise son origine dans un constat aussi évident qu'alarmant : la parole traverse une crise profonde, se dégrade, suscitant alors une incapacité de dialogue et d'écoute, un délitement croissant de la relation entre les êtres humains, qui conduisent à la violence. Pour faire face à cette problématique

de société, voire de civilisation, Gérard Garutti souhaite valoriser les Arts de la parole, dans leur acception la plus large, puisque ceux-ci se déploieront à la fois sur les champs artistique (théâtre, récit, conte, poésie), intellectuel (publications, conférences) et citoyen (dialogue, débats, formation et interaction) ; ce que le directeur nomme les « 7 Arts de la parole ». En cela réside la singularité du Centre des Arts de la parole qui, en multipliant les approches, a vocation à réunir les différentes composantes de la société : publics fréquentant ou non les théâtres, collectivités, institutions culturelles – la Cité internationale de la langue française, le Centre national du Livre, le Théâtre de la Cité internationale, entre autres – entreprises et associations.

Transdisciplinaire, le CAP s'articulera autour de trois principaux axes. Des publications tout d'abord, en partenariat avec Actes Sud où paraîtra le 18 janvier, veille de l'inauguration du lieu, le manifeste de Gérard Garutti intitulé Il faut voir comme on nous parle.

Suivront au cours de l'année 2023 la création d'une collection « Arts de la parole », une revue annuelle, « Champs de la parole », ainsi qu'une chaîne de podcasts. « Nous y ferons résonner des paroles artistiques sur un certain nombre de sujets actuels, portées aussi bien par des gens de théâtre que des poètes du rap, comme Oxmo Puccino », explique le directeur, qui entend faire de la structure un espace ressources pour comprendre, réfléchir et transmettre. Différents événements artistiques seront également organisés. Le premier prendra la forme, à partir de mai 2023, d'un festival itinérant, « Les Odyssées de la parole ». Durant une journée consacrée à une thématique particulière, les publics expérimenteront les 7 arts de la parole en un lieu culturel du territoire. Se succéderont une conférence suivie d'un débat, un conte, des ateliers d'éloquence et enfin une pièce de théâtre qui ouvrira sur un nouvel échange collectif. Second temps fort, annuel celui-ci, « Pour une écologie de la parole » se tiendra en novembre 2023 pendant quatre jours, avec un spectacle chaque soir pour explorer ce que signifie une parole non-toxique, écologique et vivante. Des ateliers, des débats, des moments réservés aux professionnels ponctueront aussi ces rencontres. Dès juin 2023 par ailleurs, en collaboration avec l'association Villes des musiques du monde basée à Aubervilliers, seront présentées des propositions « Paroles et musique » qui permettront de croiser contes musicaux et musiques du monde entier. Tout au long de la saison, des artistes et compagnies qui partageront la philosophie du CAP pourront participer aux festivals, diffuser leurs productions ou mener des résidences d'infusion sur le territoire, prélude à des créations participatives. Tout en revendiquant son ancrage à Aubervilliers – Ville fortement impliquée financièrement dans le développement de la structure – Gérard Garutti accorde en effet une grande importance au caractère nomade du projet et à la relation de proximité nouée avec l'ensemble des habitants. « Pendant un an, précise-t-il, nous avons créé avec le Samu social un dispositif destiné aux personnes vivant dans la rue, afin de recueillir leur parole et leur faire écrire des récits. »

Le troisième pilier du projet concerne la formation et la

transmission. Parce qu'accéder pleinement à la liberté et la citoyenneté suppose de maîtriser sa pensée et son expression, le CAP a élaboré le programme « Paroles en actes ». Lors d'ateliers rassemblant une dizaine de personnes, seront abordés les différents aspects de la parole : l'incarnation, l'adresse, la construction d'un récit et l'échange. Les interventions se dérouleront au sein d'associations, de collectifs désireux d'apprendre à mieux parler et s'écouter, ou encore d'entreprises engagées dans un processus RSE. Des formations gratuites seront également bientôt ouvertes à tous les publics.

Enfin, l'existence du Centre des Arts de la parole reposant en grande partie sur une dynamique partenariale, son fondateur a souhaité s'entourer d'un Conseil constitué d'une vingtaine de membres du monde de l'art, de la culture et de l'éducation, dont la femme de lettres Éliette Abécassis, l'auteur dramatique Hakim Bah, l'auteur-compositeur-interprète Arthur H, le poète, romancier et dramaturge Jean-Pierre Siméon, le rappeur Sofiane Zermani, la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury, la future directrice des Éditions Actes Sud Anne-Sylvie Bameule, la présidente de la Bibliothèque nationale de France, Laurence Engel. Choisies « pour ce qu'elles incarnent, chacune, comme dimension de la parole », ces personnalités seront forces de propositions, impulseront des actions et permettront d'accroître le rayonnement du CAP ; lequel songe par ailleurs à s'affranchir des frontières franciliennes et tourne d'ores et déjà son regard vers le Sud. Grâce au partenariat conclu avec La Criée, Marseille pourrait ainsi devenir sa seconde ville d'élection, à partir de laquelle seraient initiés des projets en Région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Création du Centre des Arts de la Parole, le CAP

up-magazine.info/arts-3/109520-creation-du-centre-des-arts-de-la-parole-le-cap

Rédaction Culture UP' Magazine



Fondé cette année à Aubervilliers par le metteur en scène, dramaturge et écrivain Gérald Garutti, le Centre des Arts de la Parole est la première instance entièrement dédiée aux arts de la parole. Il a pour mission de (re)créer du lien et de rassembler la société autour d'une parole plus juste et plus humaine, et pour vocation à former, transformer, rayonner et rassembler mais aussi surmonter toutes les violences pour réconcilier la société.

Le Centre des Arts de la Parole naît d'un constat : on parle de plus en plus, on se parle de moins en moins. Jamais l'humanité n'a autant pris la parole. Tout le monde s'exprime. Mais est-ce qu'on s'écoute ? Il faut voir comme on se parle : de plus en plus mal. La parole est souvent vide de sens et pleine de violence. Elle est dégradée. On l'éprouve chaque jour, dans la rue, à l'école, au travail, dans les médias, dans les entreprises, dans les assemblées, sur Internet, sur les réseaux sociaux.

« Je fonde le Centre des Arts de la Parole avec cette mission essentielle : se parler plutôt que s'entretuer – se parler pour se relier. Un enjeu très actuel puisqu'aujourd'hui la parole dégénère. On confond le débat avec le combat, le dialogue avec la destruction de l'autre. » explique Gérald Garutti

Pourtant, alors que la parole se déchaîne, la prise de parole en public fait toujours aussi peur. Quant à la parole collective, elle est devenue quasiment impossible. Face à cette triple crise de la parole – la dégradation, la peur, l’atomisation –, comment retrouver une parole juste et responsable ? Comment dépasser la perte d’attention et la culture de l’humiliation ? Comment apprendre à surmonter la violence, à maîtriser sa parole, à écouter ?

Une solution artistique à un problème citoyen

Le Centre des Arts de la Parole a pour enjeu de répondre à ces questions. Il constitue une proposition unique et inédite, tant par sa vision et sa démarche que par sa visée. Il mobilise l’art comme solution vitale à une crise cruciale. Tout à la fois artistique et citoyen, le CAP apporte une réponse originale, globale et durable à la dégradation de la parole. Il agit pour changer notre manière de nous parler, pour parler juste. Il vise à questionner et à transformer notre rapport à la parole pour en faire un acte sensé, responsable, pertinent et performant, à l’échelle individuelle et collective. Il promeut ainsi un dépassement individuel et des interactions constructives au sein de la société. Francophone et multilingue, à vocation nationale et internationale, il intervient sur tous les territoires, en présence et sur Internet, afin d’y porter la parole au sens fort.

Une vocation fédératrice : les trois champs d’action du CAP

Le CAP s’adresse à tous les publics et à toutes les composantes de la société : citoyennes et citoyens, collectivités, institutions, entreprises, associations. À leur intention, il crée des événements artistiques, met à disposition des ressources et propose des parcours de formations adaptés.

- Des créations artistiques pour vivre la scène de la parole : un Festival itinérant « les Odyssées de la parole », des ateliers « Porte-parole », des contes « Paroles et musique », des conférences et des dialogues, des spectacles-débats, un Festival annuel « Pour une écologie de la parole ».
- Des publications pour comprendre les enjeux de la parole : en partenariat avec les éditions Actes Sud, le Manifeste pour la parole de Gérald Garutti paraîtra le 18 janvier 2023 et la collection « Arts de la Parole » sera lancée fin 2023. Seront lancées en mars 2023 une chaîne de podcasts, Pourparlers, et en septembre 2023 une revue annuelle, Champs de Parole.
- Des formations pour apprendre à maîtriser le pouvoir de la parole : des parcours de formation structurels « Paroles en actes », des formations sur-mesure, du conseil auprès d’associations, d’institutions, d’entreprises... Pour apprendre à se structurer, s’exprimer, s’écouter, parler juste.

Une conception inédite : les 7 arts de la parole

Le CAP définit comme les 7 arts de la parole le théâtre, le récit et la poésie (arts de la création), l’éloquence et la conférence (arts de la transmission), le dialogue et le débat (arts de l’interaction). Il réunit ainsi des arts essentiels de l’oralité jusqu’ici dissociés. Il les

propose comme les 7 piliers de la parole, ceux qui la fondent dans tout son sens et toute sa puissance. Il les mobilise tels des arts de construction collective qui permettent de sublimer la parole pour dépasser la violence.

Dans la conception du CAP, Gérald Garutti concentre ainsi 30 ans d'expérience en création, réflexion et transmission sur la parole. Il y mutualise l'ensemble des dimensions qu'il a développées au fil de son parcours : dramaturgie, mise en scène, écriture, traduction, enseignement, débats d'idées, expériences internationales, productions intellectuelles, engagements citoyens, dialogues artistiques, interventions médiatiques. Il s'entoure d'une équipe de talents aux horizons multiples, artistes de la parole, acteurs de terrain, responsables engagés, en France et à l'international.

Un Conseil de personnalités et des partenaires nationaux s'engagent pour le CAP

Le Centre des Arts de la Parole a un Conseil aujourd'hui constitué de 21 personnalités du monde de l'art, de la culture et de l'éducation : Éliette Abécassis, Hakim Bah, Fabrice Bakhouche, Anne-Sylvie Bameule, Karol Beffa, Alice d'Andigné, Fianso / Sofiane Zermani, Cynthia Fleury, Laurence Engel, Raymond Geuss, Frédéric Gros, Arthur H, Ismaël Jude, Jacques Martial, Hind Meddeb, Mathieu Potte-Bonneville, Lubomira Rochet, Odile Sankara, Valérie Senghor, Jean-Pierre Siméon et Kouam Tawa. Chaque personnalité s'implique dans la démarche et les actions du CAP.

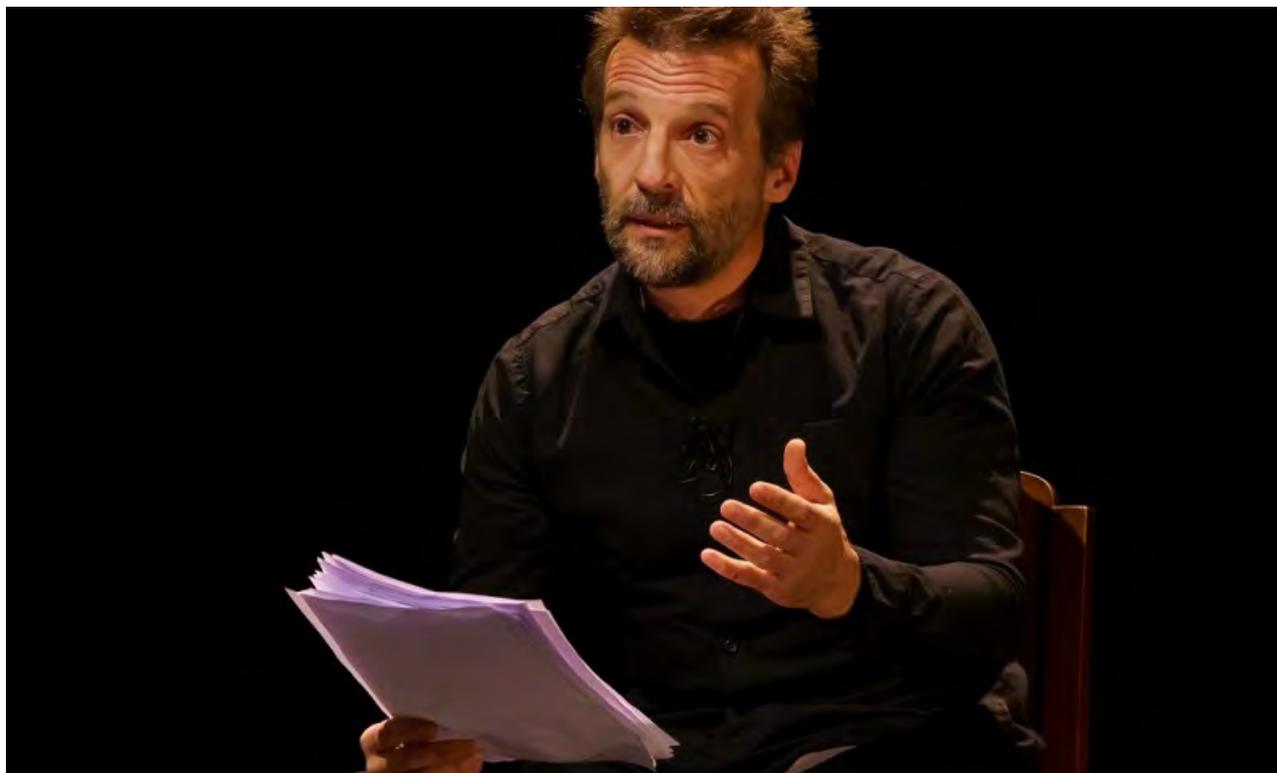
Le CAP fédère des partenaires publics, privés, institutionnels, associatifs, culturels, citoyens, dont la Ville d'Aubervilliers, la Région Île-de-France, les éditions Actes Sud, le Centre national du livre, la Cité internationale de la langue française, le Samu Social de Paris, La Criée – Théâtre National de Marseille, le Théâtre de la Cité internationale, la société à mission Botanic, l'agence Luciole, l'association Villes des Musiques du Monde. Avec le CAP, ils partagent la mission de recréer du lien avec la parole et développent des programmes communs autour des arts de la parole.

Avec leurs soutiens, le Centre des Arts de la Parole invite le public ainsi que les acteurs institutionnels, économiques, associatifs à participer aux actions qu'il déploie sur tous les territoires afin de valoriser la parole ensemble.

Gérald Garutti, metteur en scène, dramaturge et écrivain

De Shakespeare à Romain Gary et Dostoïevski, il est un passeur de textes. Parmi ses 45 spectacles, on compte *Petit éloge de la nuit*, traversée poétique avec Pierre Richard, au Théâtre du Rond-Point à Paris. *Lorenzaccio*, épopée sur la liberté avec 30 comédiens, au Théâtre National de Marseille La Criée. *Les Carnets du sous-sol, odyssée du génie et de la folie* avec Harry Lloyd, acteur de Game of Thrones, spectacle qui inaugure le Coronet Theatre à Londres.

Et aussi des œuvres dont il est l'auteur, comme *Haïm* – à la lumière d'un violon, l'histoire d'un homme qui a survécu à Auschwitz grâce à son violon, création emmenée en tournée internationale et publiée aux éditions Robert Laffont.



Mathieu Kassovitz

Depuis vingt ans, Gérard Garutti dirige des acteurs internationaux, en français et en anglais, tels Mathieu Kassovitz, Denis Lavant, Audrey Fleurot, Anouk Grinberg, Natacha Régnier, Jean-Claude Dreyfus, Mélanie Doutey, Paul Anderson, Rachael Stirling, George Blagden.

Gérald Garutti est l'un des rares metteurs en scène français à créer des spectacles à Londres, notamment à la prestigieuse Royal Shakespeare Company et au Theatre Royal Haymarket. En 2018, en plein Brexit, il crée *Tartuffe* en version bilingue sur la scène royale, au cœur de Londres – phénomène totalement inédit –, avec une adaptation de Christopher Hampton et une distribution internationale. Gérard Garutti y pose comme enjeu la résistance à la fascination du fanatisme.

Il est durant cinq ans dramaturge du TNP (Théâtre National Populaire) sur 15 spectacles, plusieurs fois primés aux Molières. Il crée La Fabrique des idées, dont il conçoit et anime les débats. Il dirige depuis 2005 la compagnie Caracteres. Gérard Garutti traduit Shakespeare et Tom Stoppard. Il est l'auteur de pièces, de récits et d'essais. En janvier 2023, il publie aux éditions Actes Sud son *Manifeste pour la parole, Être de parole*.

Depuis vingt ans, Gérard Garutti est un passeur de savoirs. Il enseigne en universités anglo-saxonnes (Cambridge, Chicago) et grandes écoles françaises comme à l'Ensatt. Maître de conférences à Sciences Po, il intervient régulièrement en institutions, en entreprises et en associations. Il compte ainsi à son actif 500 conférences dans 40 pays en Europe, Amérique, Afrique et Asie.

Normalien, agrégé de lettres, docteur en littérature et philosophie, diplômé de Cambridge et de Sciences Po, il se forme en théâtre au Cours Simon à Paris et à l'ADC Théâtre au Royaume-Uni. Il a pour maîtres Laurent Terzieff, Michel Bouquet, Ian McKellen et

Raymond Geuss.

En 2022, il fonde le Centre des Arts de la Parole où il concentre trente ans de création, de réflexion et de transmission sur la parole.

Pour en savoir plus : <https://centredesartsdelaparole.fr/>

Photo d'en-tête : Gérald Garutti



Création du Centre des arts de la parole à Aubervilliers par le metteur en scène Gérard Garutti

« Créer la première structure entièrement dédiée aux arts de la parole (théâtre, récit, poésie, éloquence, conférence, dialogue et débat) », tel est l'objectif du Centre des arts de la parole, fondé par le metteur en scène et dramaturge Gérard Garutti, est-il annoncé le 24/11/2022. Cette nouvelle structure est installée à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis). Abordant la parole de « façon transdisciplinaire », le Centre s'articule autour de quatre axes : « former, transformer, rayonner et rassembler ».

Ouvert aux publics individuels, ainsi qu'aux collectivités, institutions, entreprises et associations, le centre s'organise autour de trois champs d'actions :

- l'organisation de parcours de formation,
- la mise à disposition de ressources : une chaîne de podcasts, une collection de publications et une revue annuelle, « Champs de Parole », dont le premier numéro est prévu pour « septembre 2023 »,
- la création d'événements artistiques : ateliers, spectacles-débats, un festival itinérant, « les Odyssées de la parole », dont la première édition aura lieu au « printemps 2023 », ainsi qu'un festival annuel, « Pour une écologie de la parole », prévu pour « novembre 2023 ».

Le Centre des arts de la parole interviendra au sein de théâtres et institutions partenaires, dont la Cité internationale de la langue française, La Criée - Théâtre national de Marseille ou encore le Théâtre de la Cité internationale. Enfin, le Centre des arts de la parole fédère un conseil constitué de personnalités du monde de l'art, de la culture et de l'éducation qui, « par leurs créations, leurs actions, leurs réalisations ou leur institution, incarnent une dimension essentielle de la parole ». Ses membres proposent des projets, des interventions et participent également à des actions communes.

Les membres du Conseil du CAP

Le Conseil du Centre des Arts de la Parole réunit :

Éliette Abécassis
Hakim Bah
Fabrice Bakhouché
Anne-Sylvie Bameule
Karol Beffa
Alice d'Andigné
Sofiane Zermani (dit Fianso)
Cynthia Fleury
Laurence Engel

Le Conseil du Centre des Arts de la Parole réunit :

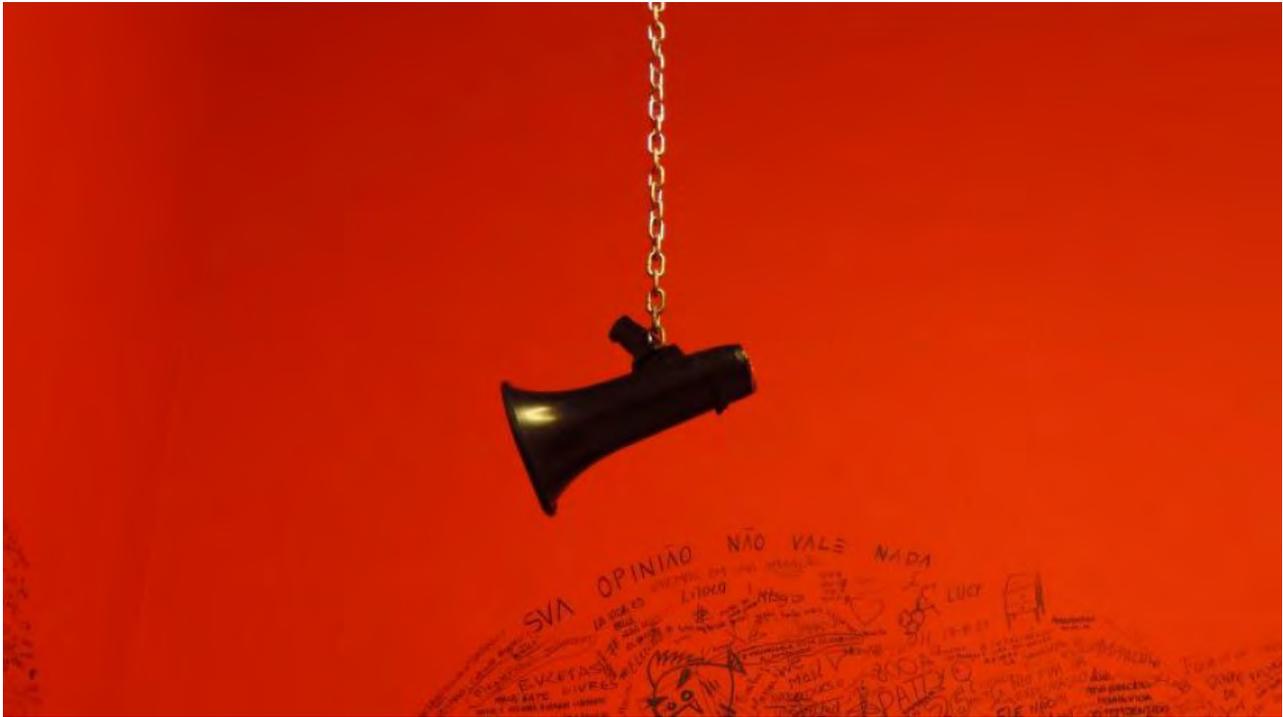
Éliette Abécassis
Hakim Bah
Fabrice Bakhouché
Anne-Sylvie Bameule
Karol Beffa
Alice d'Andigné
Sofiane Zermani (dit Fianso)
Cynthia Fleury
Laurence Engel
Raymond Geuss
Frédéric Gros
Arthur H
Ismaël Jude
Jacques Martial

Hind Meddeb
Mathieu Potte-Bonneville
Lubomira Rochet
Odile Sankara
Valérie Senghor
Jean-Pierre Siméon
Kouam Tawa.
Raymond Geuss
Frédéric Gros
Arthur H
Ismaël Jude
Jacques Martial
Hind Meddeb
Mathieu Potte-Bonneville
Lubomira Rochet
Odile Sankara
Valérie Senghor
Jean-Pierre Siméon
Kouam Tawa.
Contact
Lamia Bergamo
Contact presse
Centre des Arts de la Parole
lbergamo@muzecommunication.fr
Une question, une précision ou un avis ?

Le Centre des Arts et de la Parole se dévoile

 influencia.net/le-centre-des-arts-et-de-la-parole-se-devoile

24 novembre 2022



Le Centre des Arts de la Parole naît d'un constat : on parle de plus en plus et de moins en moins à la fois. Jamais l'humanité n'a autant pris la parole. Tout le monde s'exprime. Mais est-ce qu'on s'écoute ? La parole est souvent vide de sens et pleine de violence. Elle est dégradée. On l'éprouve chaque jour, dans la rue, à l'école, au travail, dans les médias, dans les entreprises, dans les assemblées, sur Internet, sur les réseaux sociaux. Comme l'explique **Gérald Garutti** : « *Je fonde le Centre des Arts de la Parole avec cette mission essentielle : se parler plutôt que s'entretuer – se parler pour se relier. Un enjeu très actuel puisqu'aujourd'hui la parole dégénère. On confond le débat avec le combat, le dialogue avec la destruction de l'autre* ».

Pourtant, alors que la parole se déchaîne, la prise de parole en public fait toujours aussi peur. Quant à la parole collective, elle est devenue quasiment impossible. Face à cette triple crise de la parole, le CAP apporte une réponse originale, globale et durable, à la fois artistique et citoyen. Il vise à questionner et à transformer notre rapport à la parole pour en faire un acte sensé, responsable, pertinent et performant, à l'échelle individuelle et collective. Francophone et multilingue, à vocation nationale et internationale, il intervient sur tous les territoires, en présence et sur Internet, afin d'y porter la parole au sens fort.

Un pot pourri réfléchi

Le **CAP** s'adresse à tous les publics et à toutes les composantes de la société : citoyennes et citoyens, collectivités, institutions, entreprises, associations. À leur intention, il crée des événements artistiques, met à disposition des ressources et propose des parcours de formations adaptés. On y retrouve un Festival itinérant, intitulé « *les Odyssées de la*

parole », des ateliers « Porte-parole », des contes « Paroles et musique », des conférences et des dialogues, des spectacles-débats, un Festival annuel « Pour une écologie de la parole »... Mais aussi des publications dédiées en partenariat avec les éditions **Actes Sud** – le *Manifeste pour la parole* de **Gérald Garutti** paraîtra le 18 janvier 2023 et la collection « Arts de la Parole » sera lancée fin 2023 – et une chaîne de podcasts, *Pourparlers*, et une revue annuelle, *Champs de Parole* pour septembre 2023, seront lancés courant 2023.

Enfin, le CAP proposera des formations pour apprendre à maîtriser le pouvoir de la parole : des parcours de formation structurels « Paroles en actes », des formations sur-mesure, du conseil auprès d'associations, d'institutions, d'entreprises... Pour apprendre à se structurer, s'exprimer, s'écouter, parler juste. Le CAP fédère des partenaires publics, privés, institutionnels, associatifs, culturels, citoyens, dont la Ville d'Aubervilliers, la Région Île-de-France, les éditions Actes Sud, le Centre national du livre, la Cité internationale de la langue française, le Samu Social de Paris, La Crieé – Théâtre National de Marseille, le Théâtre de la Cité internationale, la société à mission Botanic, l'agence Luciole, l'association Villes des Musiques du Monde.



Watch Video At: <https://youtu.be/vNlDnNcygBg>



Sacha Montagut



FRANCE CULTURE

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/bienvenue-au-club/reapprendre-a-bien-se-parler-avec-gerald-garutti-7536273>

27 mars 2023



France Culture, Bienvenue au Club Par Olivia Gesbert

INTRODUCTION

Bonjour à tous, un club de discussion aujourd'hui avec Gérard Garutti, repartant de Goethe pour qui parler est un besoin, écouter est un art, le philosophe et metteur en scène, fondateur de la Fabrique des Idées et Directeur de la compagnie Caracteres, vient d'inaugurer un Centre des Arts de la Parole qu'il présente comme une solution artistique à un problème citoyen : la parole dévoyée. Un projet qu'il développe dans un livre *Manifeste « Il faut voir comme on se parle »* co-édité avec Actes Sud, dont les premiers mots font de la parole un sport de combat. Gérard Garutti est aujourd'hui l'invité de Bienvenue au club.

EXTRAIT

- Nous vivons, selon vous, une crise de la parole. Quels en sont les symptômes ?
- Effectivement, les symptômes de cette dégradation sont multiples, il suffit de se retourner sur les semaines passées dans un lieu qui est censé porter la parole au plus haut, l'Assemblée nationale. C'est-à-dire qu'évidemment l'absence de parole comme une possible, c'est la fin de la société et la fin d'un espace commun. Donc les symptômes on les vit, on en souffre, on les subit tous les jours dans le rapport à la langue, dans le rapport à la vitesse qui empêche l'élaboration d'une véritable pensée, d'une véritable parole ; dans une forme d'émission perpétuelle au sens, non pas d'une émission comme sur France Culture, mais d'une projection : ce que j'appelle une conception balistique de la parole. On confond la parole avec la performance, la performance avec l'impact, et donc une dimension extrêmement réductrice de la parole et, en effet, sport de combat, voire arme militaire, et dans certains cas armes de destruction massive. Donc, il y a cette dégradation qui atteint à mon sens, à la fois d'ailleurs, celui qui est parlé, puisque qu'il ne parle ailleurs, puisqu'il est traversé, et puis ceux qui sont visés, puisqu'il s'agit d'impacter l'autre et de toucher l'autre. Et évidemment,

l'un des symptômes les plus flagrants c'est cette absence d'écoute, qui est devenue de plus en plus radicale. On parle de plus en plus, on se parle de moins en moins.

- Daniel Pennac nous parlait, à l'occasion de la sortie de son dernier roman, de cette époque du ressentiment aussi, on a le sentiment, dans ce ressentiment, que plus personne ne s'écoute. Plus personne ne veut comprendre les positions de l'autre, et part avec des préjugés, des a priori aussi, qui l'empêche d'être vraiment ouvert et disponible à cette écoute.
- Vous prononcez un mot qui est pour moi cardinal qui est le mot de disponibilité : la capacité donc à accueillir, à faire de l'espace, à faire de la place, à laisser à l'autre la possibilité d'exister dans sa différence, d'interagir ; et ce ressentiment, en effet, vient d'une espèce d'auto dévoration je dirais, c'est-à-dire de nombrilisme jusqu'à la scoliose puisqu'on se regarde à travers nos miroirs narcissiques que sont les écrans, qui nous renvoient du même, en permanence, avec une sentiment d'être dans des communautés fallacieuses ; et le rapport à la différence est donc aux différents, à la divergence, est de plus en plus difficile, donc de plus en plus conflictuel, et ce qui, évidemment, implique que la rencontre est de moins en moins possible en tant que telle. Donc, l'absence d'écoute, l'absence de possibilité d'accueillir l'autre dans sa différence, et finalement on voit bien que cette dévaluation de la parole, qui à la fois prolifère et se dégrade, est un symptôme pour moi d'un recul de l'humanité. C'est pour ça que je considère que cette parole lacunaire, cette parole en moins, c'est aussi une humanité en moins.
- La société des écrans, vous l'évoquez dans ce livre manifeste « il faut voir comme on se parle », qui paraît chez Actes Sud. L'écran c'est à la fois la fenêtre qui ouvre, dites-vous, sur l'infini, et en même temps c'est un miroir où on se contemple soi-même, et ça sert aussi de mur, de paroi qui nous sépare des autres. Nos vies sont connectées, hyper connectées en réseau, des réseaux dits sociaux, mais vous dites que ça ne suffit pas à faire un espace commun et c'est tout l'enjeu de ce Centre, de cette réflexion, que vous ouvrez aujourd'hui : c'est comment refaire un lien avec la parole, comment ne pas s'isoler dans des bulles, mais réellement comment retrouver une parole qui fasse lien.
- Se parler pour se relier effectivement, et trouver des espaces communs. Fondamentalement la parole, dans une conception relationnelle du langage, n'est pas simplement un vecteur d'expression de soi, et d'ailleurs pour qu'il y ait sujet, il faut qu'il y ait intersubjectivité, il faut qu'il y ait interrelation, donc pour moi la parole est en effet fondamentalement lien, opérateur de lien. Elle me permet de de me dépasser, de dépasser aussi ce qui est simplement le pulsionnel - quand on dit « ça parle », le « ça » c'est à la fois le fait que ce n'est pas le « je » qui parle, c'est le « ça » au sens de la pulsion qui se déchaîne. Donc, arriver à élaborer une parole pour qu'il y ait espace commun, et donc qu'il y ait co-construction, à la fois de soi, de l'autre, et du lien, ce tiers qui fait que quelque chose se passe, qui n'est pas simplement dans l'affrontement mais dans le dépassement et la création de cet espace, c'est exactement pour moi le rôle essentiel de la parole. C'est pour ça, que quand je parle de parole de dépassement, on est à mon sens quasiment dans un pléonasme. Il me semble que les paroles peuvent être des paroles de contestation, de dénonciation, mais au sens fort du terme - la parole au sens plein, au sens fort - elle permet, cette parole, de sortir d'un état qui est un état premier, pulsionnel. D'ailleurs à cet égard, ce que j'appelle les Arts de la parole, c'est une manière de canaliser, d'élaborer, voire de sublimer. Il existe depuis 25 siècles, et sans doute plus, que ce soit par le théâtre, que ce soit par différentes formes, des manières de sublimer la parole.
- C'est ça qui est passionnant, c'est que le théâtre s'interroge aussi, pense le public, pense la réception finalement de l'œuvre, et c'est ce que vous dites aujourd'hui dans cette pulsion : on émet du message en permanence sans penser à la réception de ce message, à l'interaction et à ce qui va pouvoir en découler. On se parle de plus en plus et on s'écoute de moins en moins, voilà pour le diagnostic que vous faites Gérard Garutti, bien entouré aussi avec tout un nombre de personnalités du monde de la culture, et aussi de de la recherche, pour créer

et penser ce Centre des Arts de la Parole qui se veut citoyen. L'énonciation de nos jours dégénère en dénonciation, en stigmatisation, en ségrégation, gage d'inconscience vide de sens et pleine de violence, telle qu'elle s'impose aujourd'hui dans sa version massive : la parole - extrait de ce livre « il faut voir comme on se parle ». Alors, j'aimerais revenir sur ce titre emprunté à Alain Souchon, qui dans sa chanson *Foule sentimentale* dit plus exactement il faut voir comment « on » nous parle. À quel « nous » faisait-il référence pour vous ?

- C'est bien pour cela que je remercie Alain Souchon, d'emblée dans les remerciements je lui dois ce titre. Le fait de passer du « nous » au « se » : comme « on se parle », et pour moi déjà pointer le doigt sur un problème essentiel : où est passé ce « nous » ? La chanson de Souchon date des années 90, elle a 30 ans. « Il faut voir comme on nous parle » donc c'est à dire qu'on subit, c'est ce que décrit la chanson très belle, des flots de paroles commerciales, de discours qui nous suscite des désirs artificiels. Donc c'est une chanson, on pourrait dire post-situationniste, une chanson qui décrit cette marchandise concentrée à un tel degré qu'elle devient un spectacle, et qui fait qu'on est dévoré : on nous Paul Loup Sulitzer, on nous Claudia Schiffer, etc. C'est ce que décrit la chanson, mais il y a quelque chose quand même de réconfortant dans cette chanson, c'est ce « nous ». Ce que Souchon fait surgir c'est voilà : nous pouvons répondre, réagir, et c'est ce que la chanson suscite. J'écris « il faut voir comme on se parle » parce que ce qui, en 30 ans, a changé, c'est qu'on est passé à un monde 2. 0, on est passé au monde des réseaux sociaux, on est passé au monde internet, on passe au métavers, etc. On est littéralement entré dans un autre monde, c'est un changement de civilisation - je pense que le mot n'est pas trop fort - il y a eu des révolutions qui ont été liées à chaque fois à des changements, pour parler comme Debray, de médium, de l'imprimerie, etc. Je pense que là, il se joue quelque chose d'assez radical, dont on ne peut pas prendre toute la mesure. C'est un changement de rapport au temps, bien évidemment, le rapport à l'instantané, avec par exemple des messages qui ont à la fois le côté lapidaire de l'oral et la fixité de l'écrit. Ce qui est un changement extrêmement important dans la perception et d'ailleurs, dans la possibilité des malentendus et des mésinterprétations. Donc ce changement-là, il aboutit au fait que ce « nous » est devenu en effet problématique. L'histoire de l'individualisme est très longue, on peut la remonter, en fonction des points de vue, à l'origine du christianisme, à Luther, Max Weber le lie au protestantisme... Quel que soit le point de départ de cette histoire très longue avec des étapes de l'individualisme, nous sommes entrés dans une radicalisation : l'individu bulle, l'individu cocon, l'individu bunker. Ces communautés en silo font que ce « nous » est devenu problématique, et c'est pour ça que je parle de communauté fallacieuse parce que le fait d'être connecté, ce n'est pas pareil qu'être relié. Ce n'est pas parce qu'on est connecté avec un ensemble, ou bien users, ou bien suiveurs ou followers, qu'on est dans une forme de lien. Donc oui, il faut voir comme on se parle, et cette dégradation du « nous » c'est précisément l'un des enjeux. Comment on crée un espace commun ? Comment une revalorisation de la parole permet de créer cet espace commun ? Et vous évoquiez le théâtre, le théâtre est un art de l'autre, le théâtre c'est précisément la prise en compte de l'autre, c'est la parole adressée, c'est la parole incarnée. Il suffit, si tout s'arrête là, si toute l'électricité saute, s'il n'y a plus rien comme dans Ravage de Barjavel, si malheureusement la radio même n'est plus possible, si vous et moi Olivia on peut plus se parler par un micro, on peut toujours se parler face à face, et on peut toujours se parler à quelques êtres humains, et on peut toujours avoir ce rapport au monde, qui est un rapport de parole adressé, de parole incarnée. Ce que j'appelle les Arts de la parole, c'est-à-dire à la fois le théâtre, la poésie, le récit (arts de la création), des arts de l'interaction : le dialogue, le débat - qu'on a tendance à confondre - et des arts de la transmission : éloquence et la conférence, sont tous des Arts de l'autre, des Arts du vivant, des Arts où la parole permet de créer ce lien et cette élaboration.



Arte

<https://www.arte.tv/fr/videos/115409-001-A/gerald-garutti-preche-la-bonne-parole/>

14 juin 2023

arte

Arte – 28’ – Elisabeth Quin

Portrait

Lettres, Londres, et Parole : c'est la règle de trois de Gérard Garutti.

Les lettres, il est tombé dedans quand il était petit : né à Paris en 1974, d'une mère psychanalyste et d'un père informaticien, le petit Gérard a grandi dans le très littéraire quartier latin. Hypokhâgne au célèbre lycée Louis-le-Grand, puis Normale-Sup : déjà des désirs de théâtre ; avant de se former au cours Simon à Paris où à l'ADC Theatre au Royaume-Uni ; avec comme maîtres à penser Laurent Terzieff, Michel Bouquet, ou Ian McKellen, ce grand lecteur a obtenu deux licences, un doctorat un diplôme à Cambridge et un autre à SciencesPo. Lettres et philo, c'est ce qu'enseigne aujourd'hui cet auteur d'une thèse sur Artaud et Brecht - sur son CV de prof, cinq cents conférences dans quarante pays, et sur celui de metteur en scène, quarante-cinq spectacles, souvent primés, d'après Shakespeare Dostoïevski, Romain Gary, ou lui-même.

« C'est une histoire de vie, et qui montre comment l'art peut sauver même de la mort ; comment contre la barbarie, une part d'humanité peut être préservée et transmise. »

Si Gérard Garutti a été cinq ans de dramaturge au TNP de Villeurbanne et mis en scène des pièces pour l'Odéon, Les Amandiers ou La Criée à Marseille, il est aussi un des seuls français à s'exporter à Londres, et notamment à la prestigieuse Royal Shakespeare Company, ou au théâtre Royal Haymarket. Celui qui traduit Shakespeare ou Tom Stoppard a créé là-bas en 2018, en plein Brexit, une version bilingue et politique du *Tartuffe* de Molière. C'est en travaillant sur cette pièce lors d'une visite de Donald « fake news » Trump dans la capitale britannique, qu'il a eu l'idée de créer un Centre des Arts de la Parole. La parole comme exercice de dignité humaine, pas celle, dégradée, des politiques, ni des réseaux sociaux - catalyseur de l'individualisation de nos sociétés.

Ouvert depuis mars, installé dans une ancienne friche urbaine au Fort d'Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis, le centre de Gérard Garutti est conçu davantage comme un mouvement que comme un lieu.

Celui qui a déjà publié le manifeste *Il faut voir comme on se parle* veut redonner sens à la parole - ne lui reste plus qu'à bien choisir ses mots.

Entretien

- Beau boulot.
- Tout est juste, fabuleux. Alors seriez-vous un lettré passéiste et frondeur dépassé par l'avènement de l'absolutiste numérique ? C'est votre autoportrait dont il est question à un moment donné : vous vous moquez de vous-même et vous dites, oui je le revendique et je veux défendre la langue, et un usage juste de la langue.
- Oui. Le mot juste plutôt que le mot efficace, puisqu'on a tendance à confondre aujourd'hui l'éloquence avec la performance, la performance avec l'impact, et donc avoir une vision à la fois réductrice à mon avis, et de la parole, et de la personne humaine, et donc revaloriser la parole c'est tout simplement essayer de revaloriser l'humanité, et je pense qu'on en a bien besoin dans ce moment.
- Vous évoquez au début de votre essai cette formule qui vous semble refléter l'époque : « on vit dans un monde de bruit et de fureur » - ça avait été d'ailleurs des termes utilisés par Jean-Luc Mélenchon en 2010. Évidemment, vous faites allusion à Macbeth et peut-être à William Faulkner ; mais vous parlez du bruit et de la fureur où on entend subliminalement cette formule de Jean-Luc Mélenchon reprise en 2010, est-ce que ça veut dire que les hommes politiques, les politiques au sens large, sont responsables de cette dégradation de la parole de la langue ? Qu'ils aiment le clash, le buzz, les slogans, les formules chocs, les éléments de langage ?
- La question c'est pour moi moins la responsabilité qu'une forme de réaction en chaîne qui participe d'une mécanique d'ensemble. On peut aussi incriminer les technologies, les réseaux sociaux, évidemment une partie des médias - et je l'ai écrit, qu'Arte a fait le pari de l'intelligence depuis le début –
- Où ça ? partout ?
- Là où ça pouvait être lu, et en tout cas ce que je veux dire, c'est qu'on est dans un mouvement global et que ce bruit et cette fureur ont tendance à provoquer une forme de déliaison, effectivement où le clash permet le cash, logiquement, et comme c'est une mécanique qui s'auto-entretient, la tendance si on ne fait rien, si on n'essaie pas de réagir, si on n'essaie de proposer ce que j'assume comme une utopie, mais c'est des utopies qui ont fait les révolutions historiquement successivement ; donc j'assume la dimension en effet non pas passéiste, mais cette volonté de proposer quelque chose qui soit contre, ce qui est, à mon avis, une catastrophe.
- Revenez juste sur le déclic que vous avez eu en Angleterre : Donald Trump fait une visite, et là vous êtes effaré par sa langue, ou sa non-langue, ou sa novlangue, ou sa façon de s'exprimer...
- Oui, c'était le moment je crois de l'invention des « faits alternatifs », donc le rapport à la vérité, à la norme, le rapport à la parole, à la parole donnée, et même en général
- Parole qui engage
- La parole qui engage ; je pense qu'on a eu avec Trump un modèle, évidemment j'entendais dans votre présentation que les États-Unis revenaient à l'Unesco - la sortie même d'un mouvement planétaire pour la culture était déjà un signe. Donc effectivement Trump est un symptôme, comme d'autres affaires ont été des symptômes, et le moment dans lequel nous sommes, je pense, est une forme de croisée des chemins : que faisons-nous pour sauver ce que

nous avons encore d'humanité, à l'ère de l'intelligence artificielle, à l'ère des réseaux sociaux, du clash - et pour réparer la démocratie, vous parliez de Mélenchon, qu'est-ce que c'est que la démocratie, c'est la forme collective de la parole, dans nos régimes en tout cas, une forme politique : réparer la parole, ça veut dire réparer la démocratie. Et ça veut dire réparer ce qui nous relie.

- Mais vous parlez de ce qui nous relie, alors vous incriminez beaucoup les réseaux sociaux, mais en même temps ils ont libéré la parole de ceux qui n'osaient pas la prendre, aussi.
- Il y a à mon avis vraiment une vertu des réseaux sociaux qui fait que tout le monde a voix au chapitre, bien sûr. Et c'est très bien. Et ça a permis des libérations, ça a permis des expressions, ça a permis des mouvements salutaires, mais il y a aussi une espèce de grand déballage, d'entraînement, et puis une logique d'émission, c'est-à-dire que sur les réseaux sociaux on balance : dans tous les sens du terme, on envoie. Et la question de la relation, la question de l'interaction, la question de l'incarnation, de l'altérité - où est l'autre dans les réseaux sociaux ? Quand vous avez Dudule425 derrière un avatar qui va vous envoyer trois salves des scuds, et derrière comment réagirait quelqu'un en face de vous ? Est-ce que si nous n'étions pas là face à face autour de cette table nous aurions la même rencontre, le même dialogue ? Vous me regardez dans les yeux, moi aussi, nous sommes deux corps en présence, ça s'appelle effectivement l'interaction, la relation, la rencontre, la présence. Je crois que si on supprime la présence, la relation, on supprime une part fondamentale d'humanité. Les réseaux sociaux c'est un outil, la question c'est qu'est-ce qu'on fait avec cet outil ? Avec du nucléaire, vous faites de l'électricité ou des bombes ; avec des couteaux, vous coupez des tomates, ou vous transpercez des ventres. Qu'est-ce qu'on fait des outils ? Quelle est notre responsabilité ? Moi j'invite à prendre conscience de cette responsabilité, à essayer là où nous sommes d'agir en effet pour se relier davantage.
- On va évoquer avec vous et avec Nadia l'accélération, l'augmentation des conflits de voisinage liés vraisemblablement à cette efflorescence d'anathèmes, d'insultes et à ce problème de la parole qui devient toxique.
- Oui, pas besoin d'être à l'Assemblée Nationale ou sur Twitter donc pour voir des gens s'insulter, les bras d'honneur ça s'échange entre voisins - de plus en plus, puisque les conflits de voisinage explosent, ils vont parfois jusqu'à l'agression physique, jusqu'à la violence : des faits divers, régulièrement. Les assureurs, ce sont eux qui disent être submergés d'appels téléphoniques de gens qui veulent faire valoir leurs droits sur leurs voisins, sur des problèmes par exemple de droits de passage, d'empiètement de terrain, de bruit, de territoire en tout cas pour le dire ainsi, c'est un phénomène, on s'en souvient, qui s'est beaucoup dessiné au moment de la crise sanitaire, au moment des confinements en particulier, étrangement ça n'a pas décliné. de quoi est-ce que ça témoigne cette incapacité croissante à vivre les uns avec les autres et les uns à côté des autres ?
- Mais vous venez de donner un élément de réponse, on vit les uns à côté des autres. Alors, c'était le sujet d'une célèbre chanson il y a quelques années, effectivement, on vit les uns à côté des autres, mais surtout cette juxtaposition ne fait pas société. La question qui se pose aujourd'hui c'est celle de l'espace commun - quel est l'espace commun où nous pouvons nous rencontrer avec les différences, avec les altérités, sans nous étripier ? Lorsque vous juxtaposez des bunkers, des bulles, et que l'autre devient au mieux une forme indifférente, ou un ennemi ou un alien littéralement, cela veut dire l'étranger, évidemment que c'est prétextes à toutes les explosions - comment on trouve le commun ? Pour moi le commun, on le trouve précisément dans la rencontre, et dans la parole, et dans l'échange, y compris en acceptant d'ailleurs le

débat et la différence. Ces solitudes juxtaposées forment des colères qui vont se croiser et s'interpénétrer.

- Alors une antidote et un lieu pour faire du commun, c'est le Centre des Arts de la Parole que vous avez fondé, mais pas à Paris. C'est où ? À Aubervilliers ?
- À Aubervilliers, prenez votre passeport Elisabeth, un visa, et vous verrez, on y arrive très facilement, pas à Paris -
- Appelez-moi Marie-Chantal !
- Je vous taquine en retour.
- C'est quoi, quel est le principe du Centre des Arts de la Parole ?
- Le projet, c'est qu'au-delà d'un lieu d'ailleurs, et d'un territoire – effectivement nous sommes nés à Aubervilliers - c'est un mouvement. L'objectif, c'est de proposer à partir de ce constat d'une dégradation de la parole, une revalorisation de la parole, et de donner des outils pour que, eh bien, on se parle mieux et on parle si possible juste. Puisque je pense en effet, qu'on parle de plus en plus, qu'on se parle de moins en moins, et que cette parole est devenue synonyme de violence dans beaucoup de cas, ou de non-sens – donc comment on revalorise la parole ?
- Poésie, rhétorique, théâtre, éloquence et quantité d'autres outils donc, au Centre des Arts de la Parole, le CAP, et non pas le C.A.P, je vous Gérard Garutti. On aurait pu parler aussi de la dimension cathartique du théâtre, de la tragédie qui permet de purger les passions, mais ça vous le faites là, et vous le faites sans doute, vous le ferez au Centre des Arts de la Parole.
- Oui, ça rejoint votre remarque sur comment on canalise les passions, les pulsions. On peut en effet littéralement péter les plombs ; on peut aussi essayer de se dépasser, de se sublimer, et ces arts de la parole qui en effet permettent, je dirais, de canaliser ses passions, c'est une manière en effet de se dépasser et individuellement, et collectivement. Vous parlez de catharsis : catharsis, ce n'est pas nier la violence. Nous avons tous en nous des formes d'élans, de pulsions - la question c'est qu'est-ce qu'on en fait ? Comment on les transforme, comment on arrive, si possible même, à les transformer en quelque chose qui va être ou créateur, ou en tout cas permettre dans la relation de trouver des points de rencontre, des points de dépassement ; donc en effet je pense que la parole est non seulement un art, mais des sommes d'art que ce soit le théâtre, le débat, le dialogue...
- Merci encore Gérard Garutti, c'est chez Actes Sud, *Il faut voir comme on se parle*. Merci, merci clin d'œil au maître Souchon, merci d'être venu sur Arte.



France Inter

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/ce-monde-me-rend-fou>

04 mars 2023



France Inter – Ce monde me rend fou

Par Christophe Bourseiller

- « Il faut voir comme on nous parle », Alain Souchon ; vous trouvez Christophe qu'on se parle mal donc ?
- Pas nous Éric mais je dirais l'ensemble de l'humanité, enfin ou presque, oui en cette aurore Éric je m'empare de la parole, je prends la parole, je l'accapare, et c'est bien dommage car la prise de parole, en théorie, ce n'est pas une prise d'otages, Éric, c'est une perche que je vous tends, un d'échanges d'amour en quelque sorte, oui, Éric, oui, de nos jours on s'empare de la parole comme on prend le pouvoir, au détriment des autres, et bien sûr on cause énormément, de tout et de rien, à l'infini, en s'engueulant, en se blessant, en voulant à tout prix et de manière enfantine à voir le dernier mot mais pour autant est ce qu'on se parle ? Est ce qu'on se comprend ? Est ce qu'on s'écoute ? Alors tel n'est pas l'avis de l'excellent Gérard Garutti, metteur en scène et essayiste, il a lancé en janvier un Centre des Arts de la Parole et il nous offre maintenant une étincelle, je dirais, sous la forme d'un missile livresque intitulé *Il faut voir comment se parle : manifeste pour les arts de la parole*.
- Et donc Gérard Garutti estime que l'on se parle plus mal qu'avant ?
- C'est pire encore Karine, voici ce qu'il écrit dans un style je dirais rissolent, voire roudinant (?), alors je le cite : « nous vivons dans un monde de bruit et de fureur, de clics et de claques, un monde de rumeur, de tweets, de bashings et de clashes, d'infox, de swipes, de fakes, de battles, de lol et de likes, un monde de réseaux où l'on tue pour un mot ; non mais allô quoi. L'humanité n'a jamais autant pris la parole, les réseaux dits sociaux servent d'exutoire à toutes les rages, aux jalousies, aux aigreurs, à la bile et aux envies. » Alors ça pour tchatcher ça tchatche, et comme le résume joliment Gérard Garutti, « Au commencement était le Verbe » - alors bien sûr il cite la Bible – « et à la fin s'étale le verbiage ».
- Cela dit, si on ne parle plus, si on ne se parle plus Christophe, alors à qui parlons-nous sur les réseaux sociaux ?
- Nous-mêmes Éric, nous voilà saisis en pleine jouissance narcissique, nous nous mirons sans fin dans l'écran blême. C'est le règne du blabla généralisé, du discours incantatoire, déconnecté de toute réalité. Et vous savez pourquoi ? Parce que chacun a compris qu'il pouvait convaincre

de tout au moyen d'arguments spécieux, de techniques de contrôle, ou de preuves falsifiées. Gérard Garutti nous offre un très bel exemple, je le cite : « Si pour poser une vérité, je définis l'Homme comme un animal à deux pattes sans plumes ; on m'apporte aussitôt un coq déplumé en proclamant : « Voici l'Homme. » Et l'auteur ajoute : « on ne s'écoute plus, on se balance des choses. Bien envoyé ! On ne parle pas à l'autre, on parle *vers* lui ; on parle avec l'autre comme on déblatère contre un mur. Alors regardez les émissions de débats, Éric, voici ce qu'en dit Garutti dans *Il faut voir comme on se parle*. Je cite : « Tunnel parallèle, pilonnage mutuel, c'est de pire en pire. On n'attend pas de l'invité qu'il formule une pensée, mais qu'il adopte une position préétablie, qu'il enfile les clichés, bref, nous assistons au Titanic de la pensée critique. »

- Bien, tout est dit comment redonner du sens alors à la parole ?
- Alors, tout est là Karine, et j'aimerais pour vous répondre Karine citer un autre livre écrit par un spécialiste de la communication, Éric Dacheux, qui se nomme carrément, le livre, *Comprendre pourquoi on ne se comprend pas*. Alors que dit-il Dacheux, si je parle de la pluie qui tombe à un arrêt de bus avec mon voisin – ce n'est pas pour lui transmettre une information, lui et moi nous savons qu'il pleut, mais pour partager une relation. Oui Karine, la parole c'est ce qui nous relie, vous et moi,
- Bien sûr !
- Ce n'est pas une arme pour nous anéantir, c'est l'établissement d'un lien ! Comme le dit Gérard Garutti , je cite « saisie dans toute sa substance, la parole exprime notre quintessence, or on ne se parle plus - on soliloque. » « Et c'est pourquoi », ajoute Garutti, « au retranchement derrière l'écran, nous préférons la communion dans la présence », avouez que c'est joli.

Ainsi, et ce sera la conclusion de cette harangue matutinale, « la parole est un art de l'autre », je cite, « elle conçoit l'altérité comme fondatrice de l'humanité, être c'est être au monde et donc être avec les autres. » Sémillant, n'est-il pas ? Non, les mots ne sont pas des poignards Karine, ce sont des fleurs que l'on offre à l'être aimé, sans épines, si c'est encore possible.

(...)



LCP

<https://www.youtube.com/watch?v=-Jl-eO56ow8>

31 janvier 2023

LCP

ASSEMBLÉE NATIONALE

Introduction

On va parler à présent de votre livre, un « Manifeste pour les arts de la parole » - ça mérite explication. Vous l'homme de théâtre Gérard Garutti, vous nous invitez à renouer avec l'altérité, avec la complexité, avec la nuance car *Il faut voir comme on nous parle* aujourd'hui.

Séquence Portrait de Gérard Garutti

Si on vous invite, Gérard Garutti, c'est pour nous parler d'un mal de notre société.

Séquences Archives : piques verbales à l'Assemblée nationale

« De toute façon quoiqu'on propose vous écoutez pas et vous racontez n'importe quoi (...) la vérité c'est que tout le monde voit que vous ne le cherchez que le chaos (...). pourtant le chaos c'est vous (...) tu vas la fermer ! »

Portrait de Gérard Garutti

À l'heure du clic, du clash et de la punchline, à l'heure où chacun s'exprime, se lâche et se tacle... *Il faut voir comme on se parle*, titre de votre dernier ouvrage : voici votre manifeste pour les arts de la parole. Cent trente-quatre pages où vous l'artisan du verbe en action, et ouvrier du lien humain, vous alertez sur une parole dégradée : la parole, dites-vous, exige l'écoute et demande du temps, et dans une dictature de l'immédiat, dans un monde de plus en plus virtuel, il vous semblait important de rappeler que proclamer n'est pas parler et qu'être connecté n'est pas être relié.

Séquence archive Gérard Garutti : « On assiste à une fin de la possibilité même du débat et du dialogue et de l'échange. Fameuse citation de Voltaire : « je ne suis pas d'accord avec vous, mais je

me battrais pour que vous puissiez défendre vos idées. Ça s'appelle le débat, ça s'appelle le dialogue, et non pas l'annulation de l'Autre.

Portrait de Gérald Garutti

Gérald Garutti, bien difficile de vous résumer en quelques phrases : vous êtes metteur en scène, dramaturge, écrivain et traducteur ; vous vous décrivez comme un « passeur de textes ».

Il faut dire que le théâtre et l'écriture vous animent. Vos maîtres en la matière, Michel Bouquet ou encore Ian McKellen, et vous en avez adaptées, des pièces de théâtre... à votre actif, quarante-cinq spectacles, de Shakespeare à Romain Gary, en passant par Dostoïevski, le tout en dirigeant de nombreux acteurs comme Matthieu Kassovitz, Pierre Richard, ou encore Paul Anderson.

Mais votre carte d'identité ne serait pas complète sans parler de votre envie de transmettre votre savoir : normalien, agrégé de lettres, diplômé de Cambridge et de Sciences Po, où vous enseignez, vous êtes aussi docteur en littérature comparée et philosophie, vous êtes ce que l'on appelle un « passeur de savoirs ». Une transmission qui passe par la théorie, mais aussi par la pratique : vous vous apprêtez à inaugurer un Centre des Arts de la Parole à Aubervilliers. Alors une question ce soir Gérald Garutti : n'êtes-vous pas un peu utopiste à croire que l'on peut retisser les liens de cette parole si abimée en partant du terrain ?

Interview de Gérald Garutti par Myriam Encaoua

- Réponse, Gérald Garutti ?
- Je pense que nous avons besoin d'utopie, je pense que nous avons besoin d'horizons, je pense que l'un des problèmes que nous avons c'est ce manque de perspective ; à la fois un manque de mémoire, et on est condamnés à revivre l'histoire quand on ne s'en souvient pas, on en voit des exemples assez atroces, et puis quand on n'a pas d'horizon ; on a le nez bouché, la vue collée sur la vitre, et on ne peut pas aller de l'avant.
- Alors on va parler du CAP ; ce Centre des Arts de la Parole dans le détail, mais avant, quand même un mot sur le diagnostic : comment on en est arrivés là, à ce niveau de dégradation, à la fois de la parole... une forme de négation de l'autre et du débat ?
- Je pense que c'est un processus qui vient de loin, et que le mal vient de plus loin que les réseaux sociaux, je pense que c'est une tendance de fond. Je pense que c'est lié à l'accélération du temps, c'est-à-dire qu'il s'agit de plus en plus de réagir, de rebondir, et la parole prend du temps, demande de l'élaboration, de la nuance, demande de pouvoir échanger. Et on est de plus en plus dans une ère de l'immédiat, et dans une société d'émission. Et pour moi la société d'émission, c'est la démission de la société. Ça veut dire qu'émettre, envoyer balancer tout le temps, sans prendre le temps de recevoir, d'échanger, d'écouter, sans prendre le temps du silence (...) **un temps**. Là ce que je fais normalement c'est impossible à la télévision.
- Mais, vous voyez, je ne vous ai pas interrompu !
- Vous non, parce que vous écoutez. Mais là, la capacité de faire du silence pour que la parole ait de la résonance, et qu'on puisse véritablement dialoguer, je pense que c'est une condition pour se retrouver : se retrouver soi, parce qu'on se perd avec les défilements et les instantanés...
- Vous parlez d'une société du tout à l'ego ; où l'on est condamné à l'entre-soi, où on va chercher soi-même à travers un semblant, une fiction d'altérité...

- Oui, oui, et en effet de replis, de replis avec des miroirs aux alouettes qui sont des écrans où on se regarde soi-même, on se contemple comme des Narcisse, et on est dans des communautés qui finissent par tourner en boucle littéralement, tourner en rond, et donc avec une incapacité à rencontrer l'autre. Et l'autre c'est la différence, c'est la capacité à ne pas être d'accord, effectivement, et de plus en plus on ne peut plus tolérer quelqu'un qui n'est pas comme soi, du même avis que soi, et même on lui retient le droit, la possibilité d'exister : tu n'as pas le droit d'exister.
- Vous allez très loin sur les dérives de l'usage de la parole. Les mots tuent ? Vraiment vous avez des phrases, vous dites au fond « l'énonciation dégénère de façon écrasante, en dénonciation en ségrégation, en destruction... à ce point-là ?
- Regardez les suicides d'adolescents liés au harcèlement sur les réseaux sociaux, regardez les pilonnages dès que quelqu'un ose dire un mot de travers, regardez l'hallali qui peut arriver très très vite, et des vies qui peuvent être brisées les exemples sont légion... Je vois bien sûr le côté positif : les réseaux sociaux nous ont permis, ou internet, d'abord d'être encore en contact, par exemple durant le grand confinement, le grand retranchement, mais n'empêche. Où est ce qu'on peut encore vraiment se parler, s'écouter ?
- Alors on est en deux mille dix-neuf, il y a cinq ans, à Londres. Vous êtes en train de monter une pièce importante, *Tartuffe*, en anglais et en français ; et là débarque Donald Trump avec son lot de fracassants tweets : qu'est ce qu'il se passe dans votre tête ?
- Alors, effectivement, je suis à Londres en train de mettre en scène un *Tartuffe*, et la particularité c'est que c'est la première pièce bilingue, donc en français et en anglais, donc la langue de Molière au royaume de Shakespeare, et ces deux langues ensemble au théâtre royal en plein Brexit. Donc faire une pièce bilingue en plein Londres en plein Brexit c'est un peu de la provocation, c'est volontaire, et effectivement alors que moi j'essaie de faire en sorte que ça se parle et non pas que ça s'écarte et j'essaie de construire des ponts quand d'autres font des murs, eh bien il y a cette venue de Trump qui, comme il le dit d'ailleurs - une vérité chasse l'autre et les faits alternatifs et les contre-vérités. C'est pour moi un point de cristallisation sur cette dégradation radicale de la parole. Je pense que tenir parole, le fait que par exemple c'est une façon d'avoir une cohérence dans le temps, une chose qui est dite, après a du sens plus tard, a été de plus en plus balayée : c'est-à-dire qu'on est juste dans la parole de l'instant. Et donc à ce moment-là je me dis : « mais, il y a quand même un problème grave de civilisation ! » Et c'est de ce noyau-là que je me dis « il y a un sens à mon avis fondamental à porter une parole qui soit une parole de dépassement. »
- On pense à Levinas quand on vous lit parce que « le visage de l'autre, la reconnaissance de l'autre », la capacité à *écouter* l'autre pour se définir au fond soi-même pour savoir qui l'on est c'est frappant... pour vous la parole c'est bien autre chose qu'un simple moyen de communication ; c'est fondateur de soi-même.
- Alors je suis très touché que vous parliez de Levinas, qui est une référence importante pour moi, qui effectivement dit que le visage de l'autre est ce qui me convoque, et ce qui m'oblige ; et je pense que la parole est d'abord un art de l'autre. On pense aujourd'hui que la parole c'est le souci de soi, c'est l'expression de son intériorité – très bien.
- L'art oratoire, aussi...
- L'art oratoire, l'efficacité. Je pense que la parole est un art du lien. Que c'est une manière de se relier, de rencontrer l'autre effectivement, et qu'il ne s'agit pas simplement d'avoir une parole qui impacte - c'est une conception balistique de la parole, la parole comme performance, comme éloquence, qui va juste taper juste, taper dans l'autre. Je pense que la

- parole est un fait humain total, c'est une manière d'exister dans toutes nos dimensions humaines, et donc effectivement on existe aussi parce qu'on est avec et pour les autres.
- C'est ça les arts de la parole ? Parce que la parole c'est l'art de l'autre, et les arts de la parole? À quoi correspondent-ils, ce que vous voulez défendre ?
 - Eh bien justement, ce n'est pas seulement l'art de la parole. L'art de la parole c'est l'éloquence, c'est le fait de savoir bien parler, et il y a bien sur une noblesse de l'éloquence. Sauf qu'aujourd'hui on confond l'éloquence avec la performance, et la performance avec cette notion d'outils, de parole instrumentale...
 -
 - Voilà. Des arts de la parole : pour moi il y a sept arts de la parole. Le théâtre, le récit, la poésie, qui sont des arts de création, une parole qui se formule, qui s'adresse, qui se raconte ; des arts de transmission avec l'éloquence, et puis la conférence, donner du sens ; et puis des arts très importants, parce qu'on en a parlé juste avant, qui sont des arts de l'interaction, le débat et le dialogue. Et je pense qu'on a tendance à confondre le dialogue avec le débat, et le débat avec la destruction de l'autre. Or dire que le dialogue et les débats doivent être des arts, pour moi c'est tout revaloriser.
 - Alors on entend le diagnostic, les mots que vous posez sur ce qui nous arrive : la pratique. Le CAP. Ce Centre des Arts de la Parole qui va faire son premier événement à Aubervilliers en mars prochain : qui, quoi, comment ça va se passer ?
 - Alors : qui ? Qui, d'abord. Moi je concentre dans cette aventure trente ans de vie, de création, de transmission, de réflexion, mais ça dépasse largement ma personne. L'enjeu, c'est de créer une fédération. Au-delà d'un lieu, le CAP est un mouvement, c'est-à-dire une dynamique collective qui a vocation à fédérer des énergies, des collectifs, des organisations ; avec une parole qui permette de se dépasser de se relier.
 - Alors j'ai vu, la philosophe Cynthia Fleury, j'en cite quelques-uns simplement, la romancière Éliette Abécassis, le violoniste (*ndt : pianiste*) Karol Beffa, le chanteur Arthur H - c'est du haut niveau ça quand même. Il y a aussi, je précise, le rappeur Fianso. Qui voulez-vous réunir? Est-ce qu'ils viennent à vous ou c'est vous qui allez les chercher ?
 - Là vous citez des membres du Conseil du CAP, qui est une instance qui regroupe des artistes de la parole. Donc évidemment que ce sont des personnes qui incarnent des dimensions de la parole ; la poésie, vous l'avez citée, il y a Kouam Tawa, il y a Hakim Bah, Odile Sankara, des traditions de parole, de conte par exemple, et en effet Fianso le rappeur. Donc vraiment une ouverture sur des arts de la parole qui ne sont pas que le théâtre, le récit, et qui sont des arts de la parole qui peuvent à mon sens toucher tout le monde. Pourquoi ? Parce que je pense que si chacun développe la parole comme une somme d'arts, eh bien c'est une manière, je dirais, de se constituer, de se construire et de se relier. Alors ça c'est le premier cercle. Le premier cercle c'est ce Conseil du CAP, et l'équipe avec laquelle je travaille. Et puis il y a un deuxième cercle qui sont des partenaires - je pense à la Cité internationale de la langue française, le Samu social, le Centre national du livre... donc qui sont des institutions - qui s'engagent avec nous dans des actions très concrètes, et dans une démarche, une philosophie je dirais, la même : comment la parole nous relie, nous élève. Et puis il y a un troisième cercle, et là c'est une forme d'appel effectivement, c'est-à-dire quiconque, que ce soit des organisations, des citoyens, des citoyennes, des personnes publiques, privées, qui a envie de rejoindre cette démarche, eh bien, est amené à participer.
 - Ça va se passer à Aubervilliers pour ce premier événement. C'est un mouvement, ce n'est pas qu'un espace ; où vous vivez d'ailleurs, Aubervilliers. Dernière question : on pourrait en parler

très longtemps mais comment vous embarquez tout le monde ? Comment faire en sorte que ça ne soit pas un mouvement un peu... élitiste ?

- Alors on a un ancrage à Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis, avec un lien très fort avec le territoire, mais c'est un mouvement, je dirais, qui est nomade, qui rayonne sur tous les territoires, y compris d'ailleurs sur Internet ; on a des créations, spectacles, festivals, qui vont être itinérants ; on a des publications, on a une chaîne de podcasts qu'on va lancer, Pourparlers, et puis on a des formations. Parce qu'il est fondamental de former dans le temps long à la parole, aux arts de la parole, et on était tout à l'heure justement en réunion avec un partenaire pour différents territoires. Donc l'objectif n'est pas d'être enclavés, c'est au contraire de relier, de désenclaver, de faire se croiser des mondes et se parler des mondes.
- Donc c'est un mouvement à la fois, on a compris, éthique, et citoyen, et politique, dans le sens noble du terme. Merci beaucoup Gérald Garutti, vous restez avec moi. *Il faut voir comme on se parle*, c'est le manifeste, et puis on va peut-être vous suivre avec une caméra sur le terrain pour voir ce que ça donne, un peu dans les pas de Jean Vilar j'ai envie de dire, un théâtre populaire...
- Merci beaucoup.



France Culture

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/sous-les-radars/vivons-nous-la-fin-de-la-conversation-5963561>

18 février 2023



France Culture - Sous les radars - Nora Hamadi

Gérald Garutti : « Le Centre des Arts de la Parole a pour enjeu « se parler plutôt que s'entretuer, se parler pour se relier » - et, donc on est dans un contexte évident de dégradation radicale de la parole, on le voit, on l'entend tous les jours, dans la rue, dans les médias, à l'assemblée sur les réseaux sociaux... et si on continue dans cette direction-là, eh bien la pente à mon avis devient littéralement invivable, elle est déjà presque irrespirable.

Donc la question c'est comment proposer une parole de dépassement, une parole qui permette de se relier, une parole qui soit plus juste, plus humaine et comment proposer un humanisme de la parole.

Nora Hamadi : Concrètement ça se traduit par quoi, qu'est-ce qu'il va se passer dans ce Centre des Arts de la Parole ?

Gérald Garutti : « Alors, le Centre des Arts de la Parole va vraiment mettre en avant les sept arts de la parole : donc les sept arts de la parole ce sont les arts de la création - le théâtre, la parole qui s'incarne et qui s'adresse ; le récit, la parole qui se raconte : la poésie, la parole qui s'invente, se formule - des arts de la transmission - l'éloquence, une parole performante ; la conférence, une parole qui permet d'apprendre - et puis l'interaction - c'est à dire le dialogue, la parole qui s'échange ; et le débat, la parole qui se confronte - donc sept arts de la parole qui sont sept dimensions, sept piliers de la parole et sept facettes pour moi à déployer. Et donc il s'agit à la fois d'une démarche artistique, intellectuelle, et citoyenne.

On propose une réponse artistique à un problème citoyen crucial : comment se relier, comment se dépasser par la parole - à partir d'une question, par exemple comment répondre à la violence ; on propose un conte, un débat, une pièce de théâtre, un dialogue, des ateliers d'art oratoire... pas seulement l'éloquence, on réduit souvent la parole à l'éloquence, et l'éloquence à la performance, ce qui pour moi est un des problèmes contemporains : en fait on a une conception balistique de la parole,

il s'agit d'impacter l'autre, et si possible même de le démonter, c'est vraiment le clash qui paye, voilà, et je pense que la logique du clash pour le clash doit être dépassée par justement une parole où on retrouve une forme d'humanité. Donc comment on fait du commun à partir du divers, comment à partir du multiple on fait de l'un ? C'est la plus vieille question politique, et d'ailleurs c'est bien pour cela que le théâtre, la démocratie, le dialogue philosophique naissent en même temps et c'est bien pour ça que la démarche du CAP, du Centre des Arts de la Parole est une démarche croisée, artistique intellectuelle, et citoyenne, parce que nous ne prenons pas simplement des arts de la scène ; mais vraiment nous considérons que le dialogue, le débat doivent être aussi élevés au rang d'arts. On eut être tout à fait dans un rapport de confrontation : quand Antigone et Créon se confrontent sur la question « que faut-il faire d'un cadavre qui pourrit à l'extérieur des remparts ? », il y a une confrontation, éthique, politique et il y a *agôn*, donc vraiment un conflit extrêmement fort, mais il est ritualisé : c'est-à-dire qu'il emprunte, il utilise certains codes, certains canons, qui font qu'on n'est pas simplement en train de balancer quelque chose sans prendre en compte ni l'autre ni la parole de l'autre. Donc pour moi, y compris d'ailleurs dans la confrontation, il ne s'agit pas d'avoir une parole irénique, tout n'est pas que paix et amour sur la Terre, on le sait bien, il y a des divisions, il y a des conflits, il y a des divergences, mais l'art du débat, l'art du dialogue, l'art du théâtre qui comme le dit Arthaud est un art où s'exercent les forces noires, tous les grands mythes sont noirs, regardez le théâtre, le théâtre est plein de crimes, de meurtres... Regardez le théâtre de Shakespeare, il ne s'agit pas d'avoir simplement une parole qui est une parole où on n'évoquera que les côtés positifs - la parole, et c'est pour ça qu'elle permet de sublimer, elle s'empare de tous les sujets humains, y compris des côtés les plus sombres, les plus violents, mais en quelque sorte elle les sublime. Et c'est ce qui évite qu'on s'entretue. C'est pour ça que l'enjeu du CAP c'est se parler plutôt que s'entretuer. Comme on dit en anglais, « it's not to talk to, it's to talk at » ce n'est pas parler à, c'est parler vers, on parle vers l'autre. Voilà, dans quelle mesure, et je pense que ça, effectivement, cette logique de l'émission perpétuelle, eh bien pour moi c'est un problème. En fait, la société d'émission, c'est la démission de la société.

Nora Hamadi : Voilà, c'était Gérald Garutti, fondateur et directeur du Centre des Arts de la Parole qui ouvre à Aubervilliers, il est metteur en scène dramaturge et écrivain...



LCI

<https://www.tflinfo.fr/replay-lci/video-tout-est-pol-du-vendredi-12-mai-2023-2256913.html>
12 mai 2023



LCI – Tout est politique – Elizabeth Martichoux

- Mais au-delà du plaisir d'échanger, qu'est-ce que nous perdons à ne plus papoter, discuter ? J'ai posé la question à Gérald Garutti, il est écrivain, auteur de *Il faut voir comment on se parle*, « un manifeste pour les arts de la parole de la parole ».
Vous allez voir, ses propos sont saisissants : on regarde.
- Vous avez aujourd'hui des juxtapositions de solitudes. Les gens ne se regardent pas, ne se parlent pas, ne se rencontrent pas. Tout de suite, on a peur : l'autre c'est le risque de l'agression et chacun est replié dans sa bulle, dans son espèce d'univers personnel, avec sa propre vérité, ses propres références, et donc, dès lors qu'il y a cet isolement, cette coupure des uns avec les autres, c'est compliqué de se parler, de se rencontrer. Moi je pense qu'on assiste à un vrai problème de civilisation.
- Une crise de la civilisation, eh oui le fait de moins se parler, on s'enferme dans nos croyances et ça polarise la société si vous voulez. Plus précisément parce qu'on n'échange plus avec des personnes qui ne nous ressemblent plus : la fin du papotage selon lui, et de la conversation devient donc un problème démocratique. On regarde.
- L'inverse de la parole, du dialogue, de la conversation, c'est la violence. La démocratie ça commence partout où les gens se rencontrent, et vont poser un échange respectueux des autres et où on va tout simplement arriver à se rencontrer par la parole : donc la démocratie ça commence dans la rue : c'est pas censé finir dans la rue, la démocratie.
- La démocratie commence dans la rue, c'est pas censé finir dans la rue : moralité, pour éviter la violence, sortir de ses croyances, pour redonner la chance au hasard, remettons nous à papoter.



ARTE

<https://www.arte.tv/fr/videos/106527-036-A/27/>

02 avril 2023

arte

Arte – 27

Par Nora Hamadi

Désormais à notre grand entretien, je reçois le dramaturge Gérard Garutti, écrivain, acteur metteur en scène et traducteur. C'est l'histoire d'un amoureux des mots et du verbe, qui désespère de voir leur sens et leur portée s'abîmer, mais qui ne veut pas s'y résigner. Alors l'artiste se lance dans un projet fou, un de plus, un pied de nez : créer un Centre des Arts de la Parole pour rendre aux débats, aux discussions, leur lettre de noblesse et tout simplement à nouveau s'écouter, s'entendre et se parler.

- Bonsoir Gérard Garutti
- Bonsoir Nora
- La légende raconte que vous avez l'idée de créer ce Centre des Arts de la Parole à Londres quand Donald Trump entame une visite officielle en 2019. C'est quoi votre problème avec Donald Trump ?
- Qui n'a pas un problème avec Donald Trump ? À part les électeurs qui ont voté pour lui ; mais le monde je pense à un problème avec Donald Trump et il a d'ailleurs bien rendu au monde ses problèmes. Ce qui se passe c'est que, à ce moment-là, je suis à Londres en train de mettre en scène un spectacle, qui est le premier spectacle bilingue au théâtre Royal. On est en plein Brexit, et là où les autres font des murs, j'essaie de construire des ponts : ça veut dire faire venir des acteurs anglais et français, sur la même scène, et faire raisonner la langue de Molière au Royaume de Shakespeare. Donc, comment on peut se rencontrer quand c'est le grand fossé littéralement, pas version Astérix celui-là. Et arrive, effectivement, la visite d'état Donald Trump au même moment, qui se met évidemment à raconter à peu près tout et n'importe quoi sur Twitter. Et en voyant cette espèce de conjonction, si vous voulez, d'une tentative de faire se parler des mondes, et de l'autre de mettre de l'huile sur le feu en permanence et d'attiser la haine, je me dis il y a quand même un problème radical de dégradation de la parole.
- Dégradation de la parole en général ou dégradation de la parole politique ? À ce moment-là il est encore élu.
- Il est encore élu et à ce moment-là il y a tentative de coup d'état, il faut bien appeler un chat un chat, au Capitole, ce qui a prouvé d'ailleurs jusqu'où pouvait aller les discours de haine, la parole radicale ; et on était quand même à deux doigts de faire se renverser une des principales démocraties occidentales, entre autres chose. Donc on voit que tout ça ne se fait pas impunément, donc des relations de la parole en général et des relations de la parole politique en particulier, avec les conséquences que la parole politique a des effets sur le réel. Elle mobilise des foules, elle a un impact parce qu'elle crée de l'action, elle crée de la décision - donc je pense que la parole politique est en quelque sorte l'emblème de cette dégradation.
- Mais quand on voit effectivement ce moment en Europe, ou même ailleurs, cette dégradation, ces invectives, cette incapacité au consensus, au dialogue, diriez-vous que, petit à petit, on est en train de glisser ? On a parlé des réseaux sociaux, est-ce que c'est lié à ça ou est-ce que vraiment cette dégradation, elle va plus loin ? Comment vous expliquez cette dégradation ?

- Je pense qu'on fait le procès des réseaux sociaux ; et on dit parfois « Don't shoot the messenger » (ne tuez pas le messenger), je ne dirai pas que les réseaux sociaux sont les messengers mais ils sont pour moi un catalyseur. C'est à dire qu'ils accentuent un problème, ils le radicalisent, mais je pense que le mal vient de plus loin. Ça veut dire qu'on est en effet dans un processus d'individualisation, de déliaison sociale, c'est-à-dire que ce qui était des espaces où le commun était possible, le dialogue était possible, les endroits où on pouvait échanger, se parler, en prenant le temps de la parole l'élaboration, ces endroits sont, soit vidés de leur substance, soit disparaissent. Résultat, soit effectivement les espaces qui existent sont des espaces de réseaux sociaux, où on est dans une logique davantage de l'émission que dans la logique de l'interaction, c'est-à-dire que le but, c'est ce que j'appelle une conception balistique de la parole, c'est l'impact.
- Une conception balistique de la parole, la parole comme une balle : ça veut dire que l'objectif c'est quoi c'est de frapper ? c'est de tuer l'autre ? c'est de l'annihiler ? C'est pas d'être dans l'échange, dans le conversationnel ?
- En fait, on confond si vous voulez la parole avec l'éloquence, l'éloquence avec la performance, et la performance avec l'impact. On réduit donc la parole à l'impact, et ce que j'appelle la conception balistique, ça veut dire qu'il s'agit d'envoyer son trait, son post, son tweet, de balancer littéralement, et d'avoir le plus de frappe possibles.
- C'est l'ère de la punchline et du clash.
- Punchline et du clash effectivement, donc puncher c'est cogner, c'est frapper, c'est marquer. Alors il y a une grande tradition de la rhétorique au sens noble du terme, qui est de marquer les esprits, d'arriver à ce qu'on appelle avoir la frappe d'humour, du vers de la sentence d'accord, mais là lorsqu'on réduit la parole à cette dimension instrumentale et quasi militaire ou conquérante et commerciale, il s'agit en fait de capter l'autre, de l'impacter, et pour moi, on vide la parole de son sens.
- Mais alors justement, comment on fait en sorte de se croiser à nouveau ?
- Il y a un enjeu fondamental qui s'appelle la présence. Je pense qu'à un moment donné, il y a des endroits où on doit pouvoir se rencontrer, pas à travers des alias, pas à travers des écrans ; littéralement la société des écrans porte bien son nom, l'écran c'est à la fois une fenêtre ouverte sur l'infini, c'est aussi ce qui sépare. Vous savez l'écran, on ne peut pas le traverser donc le problème c'est que, retranché derrière ses écrans, ça favorise une logique de bunker. Alors bien sûr, on peut être connecté à l'autre bout du monde et c'est très bien. Heureusement, durant le confinement on a pu se parler à distance, mais je pense, qu'à un moment donné, tout ne peut pas se faire à distance et si on veut créer du commun, il faut créer de la présence commune. Il faut créer des espaces où on peut se mettre en présence pour avoir ces dialogues entre 2 personnes véritablement, et pas simplement entre 2 alias et pas entre simplement 2 émetteurs.
- Vous parliez tout à l'heure des concours d'éloquence. Aujourd'hui, au bac on doit passer un grand oral. Partout où on vous demande d'être en capacité justement de créer vos propres récits. On est dans l'ère du storytelling de soi, donc la parole elle existe.
- La parole existe bien sûr, mais elle existe comme expression. Ce qui m'intéresse c'est la parole comme relation, la parole comme interaction, c'est-à-dire que, pour moi la parole performante c'est l'écume de la parole. Vous parlez des concours d'éloquence, c'est très bien l'éloquence ; l'éloquence est un grand art de Démosthène à Simone Veil, en passant par Martin Luther King, Cicéron et Louise Michel. L'éloquence a fait l'histoire, mais au service de quoi ? D'une cause, d'une idée, d'un idéal, d'une cause comme l'émancipation des femmes. Je ne reproche pas du tout l'existence des concours d'éloquence et c'est très bien, donner des outils pour pouvoir parler, mais pour dire quoi ? à qui ? comment est-ce qu'on prend l'autre en compte ? et pas simplement comme une cible.
- Alors justement votre Centre des arts de la parole va s'établir dans le centre d'une ville très populaire à Aubervilliers. Ça consiste en quoi concrètement ?
- Concrètement, d'abord ça consiste dans le fait de porter les 7 arts de la parole. Ça veut dire le théâtre, l'art d'incarner la parole ; le récit, l'art de raconter ; la poésie, l'art de formuler, d'inventer, c'est ce que j'appelle les arts de la création. Deux arts de la transmission : l'éloquence, la parole performante, la conférence, comment je transmets, qui n'est pas le même objectif et puis des arts de l'interaction, le dialogue, comment j'échange et le débat, comment je confronte la parole.
- Le Centre des Arts de la Parole a donc ouvert depuis début mars à Aubervilliers, on va tous y aller et on va réapprendre à se parler comme on s'est parlé aujourd'hui. Merci beaucoup Gérald Garutti d'avoir été avec nous.



France Inter

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/carnets-de-campagne/carnets-de-campagne-du-vendredi-23-juin-2023-8760535>

23 juin 2023



France Inter – Carnets de campagne Dorothee Barba

- Je donne la parole à présent à un homme pour qui elle est un art.
- Il a ouvert récemment à Aubervilliers un Centre des Arts de la Parole - Gérald Garutti, bonjour.
- Bonjour Dorothee.
- Vous êtes metteur en scène de théâtre, écrivain, vous avez publié chez Actes Sud un essai intitulé *Il faut voir comment se parle : manifeste pour les arts de la parole* - votre ambition c'est de la réparer, comment s'est-elle abimée, dites-moi ? De quels maux souffre la parole ?
- La parole souffre malheureusement aujourd'hui de beaucoup de maux, à commencer par une hyperinflation, c'est-à-dire, qu'on parle de plus en plus, et qu'on se parle de moins en moins : on observe une dégradation en termes d'écoute, c'est-à-dire qu'aujourd'hui la parole est littéralement balancée il s'agit d'émettre son message, son post, son tweet, et beaucoup moins de se relier et d'échanger. Et je pense que cette société d'émission, qui passe son temps à émettre, est une forme de démission de la société. Ce qu'on perd c'est évidemment le lien, la capacité à prendre en compte l'autre, son point de vue, sa différence, et donc on a tendance à atomiser à la fois la parole, la société, et au total je dirais l'humanité.
On s'en rend compte aussi bien à l'école qu'au travail, dans la rue, dans les assemblées, évidemment sur les réseaux sociaux, donc c'est un phénomène massif qui ne concerne absolument pas simplement la question du langage, et de son degré de précision, d'élaboration ce qui évidemment est un enjeu, mais ça concerne tout le monde.
- Que dire du lieu où vous êtes implanté ? Le Fort d'Aubervilliers : ce Centre des Arts de la Parole a-t-il d'autant plus de sens ici ?

- Alors, au-delà du lieu, le CAP - Centre des Arts de la Parole - est un mouvement, c'est à dire que nous avons effectivement un point d'ancrage en Seine-Saint-Denis, à Aubervilliers ; une ville qui parle 110 langues, qui est une ville de brassage, qui est une ville jeune, où la moitié de la population a moins de 30 ans, et ça a évidemment un sens d'y poser ce Centre des Arts de la Parole. Mais l'enjeu c'est véritablement de rayonner sur l'ensemble des territoires au sens large, je sais que cette notion est particulièrement importante pour vous, puisqu'il s'agit bel et bien de créer un mouvement, au sens d'une dynamique collective, où on arrive ensemble à revaloriser la parole - revaloriser la parole, pour réparer la démocratie. Par exemple, là nous sommes en train de développer des actions dans le bassin minier, dans l'agglomération de Lens-Liévin, nous sommes en train de préparer des actions autour de Marseille, nous avons déjà des projections pour intervenir en Normandie, nous allons ouvrir à l'automne prochain une antenne à Montréal, et toutes les bonnes volontés je dirais, tous ceux qui veulent faire en sorte que la parole aille mieux, soit plus humaine, une parole qui soit plus juste, je dirais même peut être une parole qui soit plus bio, c'est à dire plus vivante et plus reliante, eh bien se développe.
- La parole bio - sans pesticides donc ?
- Sans toxicité, parce que la parole est devenue très toxique - on voit qu'effectivement cette parole qui consiste à frapper l'autre si vous voulez, avec la logique de la punchline (punchline ça veut dire cogner, c'est littéralement la ligne qui cogne), eh bien on est dans une forme de réduction de la parole à l'éloquence, de l'éloquence à la performance, et de la performance à l'impact, ça veut dire que c'est ce que j'appelle moi une conception balistique de la parole. C'est une parole conçue comme un trait qui a pour mission de frapper l'autre et on aboutit au concours de vanes, le problème c'est que ça a des conséquences, et on voit tous les jours combien des gens peuvent se sentir, à juste titre, brisés, parce qu'ils se retrouvent la cible de cette parole qui est une parole irresponsable, et qui est une parole en effet toxique.
- Le Centre des Arts de la Parole très concrètement ce sont des formations, des publications - je parlais à l'instant de votre essai, de votre manifeste - ainsi que des créations ; et notamment un festival itinérant qui s'appellera les Odyssées. Que verra-t-on dans ce festival : de la poésie, de la rhétorique, du dialogue, du théâtre ; un peu de tout ça mélangé ?
- Oui, c'est vraiment une conception d'ensemble de la parole, et le festival Odyssée de la Parole, eh bien, c'est de proposer sur un territoire, de vivre une expérience. Concrètement on part d'une question - et l'étape de la première Odyssée de la Parole c'est : « comment répondre à la violence ? », vous voyez que c'est un peu d'actualité, sachant que la mission essentielle du CAP c'est « Se parler plutôt que s'entretuer », aussi d'actualité je pense, et on commence par un conte, ensuite il y a une conférence sur le sujet, et puis il y a un débat, et puis il y a un poème, et puis l'après-midi, on fait des ateliers d'art oratoire pour donner à chacun, à chacune, des outils pour vraiment s'emparer de cette question. Et puis il y a un spectacle de théâtre pour faire un pas de côté, pour voilà réfléchir autrement. Et puis à la fin de la journée il y a un dialogue avec le public, pour dire voilà quelle forme de parole vous parle le plus, c'est le cas de le dire, et comment vous vivez ces différents rapports à la parole. Et puis le soir idéalement on fait la fête, parce qu'il y a effectivement une forme de célébration qu'on veut vivre ensemble. Donc c'est vraiment un parcours d'expérience des 7 arts de la parole que cette Odyssée, que nous allons créer à la fin de l'année en novembre dans différents lieux, bien évidemment à Aubervilliers, et puis à la Cité internationale de la Langue française, et nous allons ainsi de façon itinérante, eh bien partager cette expérience.
- On a bien compris à quel point votre action rayonnait sur différents territoires, mais je trouve assez beau finalement comme symbole que vous soyez installés dans un fort, c'est une façon de lutter contre la punchline, de valoriser les silences, de valoriser l'écoute - il y a tout ça dans ce fort-là ?

- Oui c'est très finement vu, parce qu'il s'agit de transformer un fort, donc qui est un espace fermé, défensif, militaire, en un espace d'ouverture, de lien, de partage, et de culture. Vous avez tout à fait raison de parler du silence, parce que nous vivons dans un monde de saturation, on est bombardés de messages, dans une tyrannie de la distraction, on est notifiés en permanence, c'est-à-dire qu'on est constamment sollicités, on n'a pas d'espace, on n'a pas d'espace pour l'autre, de moins en moins, et ce silence permet une forme de résonance. Donc créer des espaces où la parole puisse être entendue, valorisée, portée, et tout cela va culminer l'année prochaine, à la fin de l'année, par des États Généraux de la Parole que nous allons proposer après tout un travail toute l'année sur le terrain avec aussi bien des associations, des institutions, des citoyennes, des citoyens, pour arriver à un temps fort - c'est le cas de le dire - qui sera sur plusieurs territoires, d'États Généraux, où on va faire une sorte de bilan - quel est état de la parole aujourd'hui, quelles sont les solutions qu'on peut proposer et comment on se rejoint dans cet enjeu d'une parole commune retrouvée ?
- Les États Généraux de la Parole, ce sera donc l'année prochaine. Merci beaucoup Gérard Garutti, cofondateur du Centre des Arts de la Parole. Bonne journée à vous.
- Merci beaucoup Dorothée, à bientôt.



FRANCE CULTURE

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/solae-le-rendez-vous-protestant/il-faut-voir-comme-on-se-parle-9564179>

30 avril 2023



France Culture – Solaé, le rendez-vous protestant Par Jean-Luc Gadreau

Extrait

Pour ce dernier dimanche d'avril, le 5e du mois, comme le veut notre habitude d'avoir dans ce cas-là un temps de dialogue, j'ai un vrai plaisir à accueillir, dans notre studio de la maison de la radio, deux invités : alors tout d'abord une habituée, Florence Blondon pasteure de l'église protestante unie de l'étoile à Paris ; mon second invité Gérald Garutti, metteur en scène, dramaturge, écrivain, agrégé de philosophie enseignant à Sciences Po.

- Bonjour Gérald, vous êtes l'auteur, surtout dans l'actualité récente, d'un livre « *Il faut voir comment on se parle* », Manifeste pour les arts de la parole, édité chez Actes Sud. Et parallèlement vous êtes le fondateur et le directeur du Centre des Arts de la Parole qui a été inauguré le 13 mars dernier à Aubervilliers en région parisienne.

Je commencerai en ouvrant ce livre, et donc lire quelques mots des premières pages. On est à la page 13, nous vivons dans un monde de bruit et de fureur, un monde de TIC, de clics et de claques. Un monde de rumeurs, de tweets, de bashings et de clashes. D'infox. De swipes, de fakes. De battles, de lol et de likes. Un monde digital où l'on montre du doigt. Où l'on met à l'index. Où l'on tranche du pouce. Où l'on cloue au pilori planétaire. Un monde de réseaux où l'on tue pour un mot. Jamais l'humanité n'a autant pris la parole. Phénomène inédit dans l'histoire. À maints égards, opportunité inouïe. Tout le monde s'exprime. S'étale. Se lâche. Se fâche. Se casse. Partout, ça parle. Mais est-ce que ça s'écoute ? Alors je m'arrête là, et je reste volontairement sur une question. On est dans l'ambiance de ces mots qui sont les vôtres, Gérald Garutti, ceux qui ouvrent donc ce livre, qui je dois l'avouer, est un livre qui m'a terriblement séduit, interpellé même ; c'est en tout cas un vrai régal, tant dans le fond que par la forme. Alors je voulais déjà vous dire bravo. Mais en tout cas, quel drôle de monde dans lequel nous vivons - beaucoup de paradoxes, c'est ce que vous soulignez dès le départ.

- Oui, le paradoxe d'une parole qui est omniprésente, et qui, en même temps, est de plus en plus vide de sens et pleine de violence. Donc une parole qui est littéralement dégradée, puisque sans être dans un paradigme strictement économique - il y a une à la fois une inflation de la parole et sa dévalorisation - alors on pourrait imaginer : si on vivait une époque épique ou poétique ou autre, que ce serait une sorte de floraison d'une parole haute, mais malheureusement les deux mouvements vont de pair. C'est-à-dire que

ça parle de plus en plus, et on se parle de moins en moins, on s'écoute de moins en moins, et cette parole, à mon sens est effectivement, véritablement, dégradée.

- Il y a plein de nuances à avoir justement dans les termes, et c'est ce que l'on retrouve aussi dans le livre. Vous jouez beaucoup sur les mots d'ailleurs, non pas simplement pour faire beau, mais pour dire des choses profondes.
- Oui, vous-même qui êtes poète et slameur, vous le savez puisque c'est par la force même et la frappe du beau, qu'on peut trouver véritablement l'expression la plus juste ; et cette dichotomie entre le fond et la forme se résout dans, que ce soit la poésie le théâtre ou la littérature, et en particulier dans la parole vivante.



RTBF

<https://auvio.rtbf.be/media/la-couleur-des-idees-3037061>

10 juin 2023



RTBF – La couleur des idées – Pascale Seys

« Nous vivons dans un monde de bruit et de fureur. Un monde de rumeurs, de tweets, de bashings et de clashes, d'infox, de swipes, de fakes, de battles, de lol et de likes. Un monde digital où l'on montre du doigt, où l'on met à l'index, où l'on tranche du pouce, où l'on cloue au pilori planétaire, un monde de réseaux où l'on tue pour un mot. »

- Madame, monsieur bonjour, on pourrait penser qu'il s'agit d'un rap, mais ce sont les premiers mots d'un livre ou plutôt exactement d'un manifeste en faveur de la parole restaurée, de la parole revivifiée, de la parole régénérée ; ici ces lignes écrites par Gérard Garutti, qui est notre invité ce matin, bonjour Gérard.
- Bonjour
Votre monde est celui des mots : vous êtes metteur en scène, vous êtes aussi dramaturge, écrivain et traducteur, vous enseignez à Cambridge, et vous avez fondé le CAP, le Centre des Arts de la Parole, vous publiez aujourd'hui aux éditions Actes Sud *Il faut voir comme on se parle*, un manifeste dans lequel vous épinglez la cacophonie universelle, la riposte, le lynchage, le schématisme comme attitude en lieu et place de la réflexion, une parole dont vous dites qu'elle n'est plus limitée par rien, et plus contrainte par rien, qu'elle est donc sans frontières : au commencement était le Verbe, à la fin s'étale le verbiage. Qu'est-ce que ça veut dire, Gérard Garutti ?
- Ah, sur quelle partie de votre propos ? On peut commencer par la fin, c'est le cas de le dire - au commencement était le Verbe, à la fin s'étale le verbiage. Eh bien, ce que j'évoque ici c'est évidemment une forme de dégradation radicale de la parole, c'est-à-dire que – à l'inverse je dirais, à rebours d'une parole de sens, une parole fondée, responsable, dense, d'une parole qui est un concentré je dirais d'humanité dans l'ensemble de ses dimensions réflexives et je dirais même éthique ; eh bien nous avons une prolifération, c'est-à-dire une forme d'inflation radicale de la parole, ce verbiage c'est-à-dire une parole de plus en plus insignifiante, de plus en plus proliférante, de plus en plus à la fois vide de sens et pleine de violence, puisque si ça

n'était en quelque sorte que babillages et paroles anodines à la limite, on pourrait se dire, quelle importance, tout ceci est noyé, en restera ce que le temps décidera mais non : cette parole qui est tellement envahissante, eh bien nous noie et non seulement dans l'insignifiance mais aussi, trop souvent, hélas dans une forme de violence.

Donc on parle de plus en plus, on se parle de moins en moins : on écoute de moins en moins, et donc oui, en effet, du Verbe on est passé au verbiage ; c'est une grande, à mon sens, c'est une grande dévalorisation.

- Alors, ce que vous formulez au fond Gérard Garutti, c'est une critique de ce que vous appelez l'inflation verbale, et là vous précisez qu'il s'agit pas seulement d'une abolition de la courtoisie mais qu'il y a une violence qui s'est installée : mais que nous est-il arrivé au fond ? Est-ce que ce phénomène est récent d'après vous ? Est-ce que la numérisation, notre rapport aux réseaux sociaux, est-ce que vous pensez que ça a accentué, que ça a amplifié ce phénomène ?
- Bien sûr : je pense que ce qui a accentué ce phénomène, c'est - ce qui est sans doute un changement de civilisation, sans avoir peur des mots, c'est le cas de le dire, sans exagérer - notre rapport au temps est devenu très différent. Notre rapport notamment aussi à l'autre, à la médiatisation, au sens fort du terme : le fait de passer par des intermédiaires qui sont les écrans sous toutes leurs formes, toute leur nature, et qui nous imposent un temps extrêmement pressant, un temps extrêmement haché, où nous sommes notifiés littéralement, c'est-à-dire que nous subissons des injonctions de répondre, ou pas, ou en tout cas notre attention est sans cesse captée nous sommes divertis, au sens plus que pascalien, nous sommes détournés de façon systématique, happés et donc cette manière si vous voulez de diffraction, d'éclatement, d'atomisation, de la tension conjointe avec l'écran qui fait qu'on ne peut pas toucher, être en présence de l'autre, eh bien, ce sont des facteurs en effet qui radicalisent cette espèce de disparition d'une parole pleine, d'une parole qui va vraiment rencontre l'autre. Ce qui nous arrive, eh bien, c'est que nous sommes en train de nous perdre, voilà. De mon point de vue nous sommes en train de nous perdre radicalement, de nous perdre les uns des autres, puisque ce qui est de l'autre côté si je puis dire, souvent n'a pas de visage, n'a parfois pas de nom, c'est un pseudonyme, n'a pas de consistance matérielle, n'a pas de corps, et ceci eh bien est une source d'émission de messages et qui ont le problème d'avoir à la fois la fixité de l'écrit et la vitesse de l'oral, c'est-à-dire des formats lapidaires, où il y a des envois qui sont ainsi balancés, des émissions littéralement - alors pas d'émissions en d'autres sens au sens d'une construction, d'un discours, d'un dialogue, élaborée, pensée et qui suppose l'échange et l'écoute – l'émission au sens où on envoie, on envoie, et on est passés de plus en plus dans une société d'émission où l'enjeu c'est bel et bien de balancer dans tous les sens du terme : balancer, envoyer, émettre, voilà. Et cette société d'émission, je considère que c'est une forme de démission de la société. C'est-à-dire de ce qui fait lien, de ce qui fait commun, de ce qui nous permet de nous rencontrer et de nous retrouver et sans doute - pour répondre très directement à votre question - cela est-il dû à cette forme d'accélération et à cette forme de plus en plus forte marquée d'atomisation des univers, les univers sont de plus en plus singuliers, chacun se fait sa propre bulle, son propre univers - le « grand moment commun » du 20h avec trente millions de personnes devant où tout le monde va se retrouver est terminé, chacun se fait son fil info, pour employer un barbarisme anglais se « customise » donc se fait sur mesure son propre petit univers de sources, de références et donc la question de l'espace commun, c'est-à-dire là où on peut se retrouver les uns les autres, ensemble, avec un point de référence, un point de vérité, un point commun littéralement, un espace commun, partagé, devient de plus en plus problématique. Donc cet ensemble de dynamiques qui ont évidemment des origines très

anciennes, c'est-à-dire qu'on peut remonter à la naissance de l'individualisme - de quand peut-on dater d'ailleurs la naissance de l'individualisme c'est qu'ils sont très problématiques - l'apparition du sujet philosophique au dix-septième siècle ou même avant avec l'humanisme qui place l'homme non plus simplement comme créature de Dieu mais comme, disons puissance divine, bon en tout cas quel que soit le moment où on commence cette grande histoire de l'individu, de l'individualisme, qui n'est plus comme pour les cathédrales simplement un participant de l'œuvre commune qui ne signe pas et qui devient un sujet, cette histoire qui s'est radicalisée de l'individu, de l'individualisation, jusqu'au libéralisme avec évidemment dans la notion économique, enfin et politique et économique, l'individu-roi, c'est-à-dire les droits, les devoirs, l'individu, le sujet, et en allant jusqu'à aujourd'hui vers, eh bien, l'individu, l'égo, central c'est-à-dire entouré de ces miroirs que sont les réseaux sociaux qui lui renvoient du même, en effet, dans ces bulles dont je parlais, qui sont au mieux des silos, au pire des bunkers dont on s'envoie des requêtes – bref, si je décris assez rapidement, et ce serait intéressant d'en faire une généalogie précise, ce mouvement d'individualisation, et d'autonomisation et donc d'atomisation en un sens, ce qui advient aujourd'hui c'est le problème, bel et bien, j'y reviens, du commun, et certainement s'est radicalisé - dans tous les sens d'ailleurs du terme radicaliser - c'est radicalisé par les moyens techniques. Qui sont des moyens, qui sont des outils, il n'y a pas à incriminer en eux-mêmes - par exemple un couteau, un couteau peut nous permettre de couper une tomate ou de poignarder son voisin dans un accès de rage, donc l'outil a tendance à être neutre. Donc les réseaux sociaux, Internet sont des instruments de connaissance, de mise en lien évidemment extraordinaires ; heureusement que nous ne sommes pas comme durant la Grande Peste du Moyen-Âge calfeutrés chez nous durant des épidémies de Covid, à nous raconter des histoires comme chez Boccace, donc nous sommes dans un monde où ça peut échanger, ça peut - avec des accès extraordinaires, certes et tout cela est très bien - mais ce qui par contre ne va pas dans un sens de déploiement de l'humanité, c'est véritablement, eh bien, cet éclatement à la fois dans le rapport à l'autre, éclatement du commun, éclatement du temps, ce morcellement, cette atomisation de l'instant, et donc il y a un usage des réseaux sociaux et là ne soyons pas naïfs, bien évidemment de façon systémique, une orientation aussi bien des réseaux sociaux, d'Internet, qui ne sont pas un eldorado libertaire comme les imaginaires originelles, qui sont structurés avec un certain nombre d'enjeux et d'intérêts économiques, c'est-à-dire ramener du clic, ramener du like, on a bien vu comment une twittosphère a pu entraîner quasiment une prise du Capitole, enfin tout ceci évidemment se construit dans un certain nombre de sens, qui sont des intérêts économiques, des intérêts politiques, idéologiques, ajoutez à cela le fait que dans une dimension spectaculaire ce qui ramène du cash, c'est le clash, eh bien vous avez une utilisation de ces instruments qui va provoquer non pas cette mise en commun, cette mise ensemble, et ce dépassement que permettrait la parole mais au contraire, eh bien, une forme de, pour parler comme Hobbes, de guerre de tous contre tous, avec au mieux de l'indifférence, et au pire, eh bien, constamment du conflit, et du conflit, en plus, en général, sans écoute.

Foule Sentimentale / Alain Souchon

- *Il faut voir comme on se parle*, c'est le titre de l'essai que vous publiez Gérald Garutti, aux éditions Actes Sud, avec évidemment ce clin d'œil à Alain Souchon, que vous citez, que vous remerciez d'ailleurs dans cet essai, et vous expliquez le glissement de ce « il faut voir comme on nous

parle » que chante Souchon à « il faut voir comme on *se* parle », dont vous avez fait le titre de votre essai, pourquoi ?

- Eh bien d'abord parce que j'aime beaucoup Alain Souchon, qui je pense a cet art de cristalliser des enjeux du présent avec beaucoup de tendresse, et beaucoup de poésie, mais au-delà de cela parce que cette chanson, qui est devenue assez emblématique d'un certain moment, qui est devenue comme, je dirais, plus qu'un refrain, une sorte d'hymne de la mélancolie d'être traité comme des purs consommateurs date d'il y a trente ans. Et en trente ans la question c'est comment le nous a disparu : ou qu'est devenu ce nous ? Le passage de « il faut voir comme on *nous* parle » donc il y avait en quelque sorte, au moins, j'allais dire cette tendresse-là, cette communauté-là, le fait de pouvoir dire nous, nous qui sommes, qui sommes traités simplement comme des agents, je dirais, de consommation et qui sommes considérés, nous pouvons nous retrouver, justement parce que nous chantons ensemble, parce que nous ressentons ensemble, même sur ce mode nostalgique. Mais trente ans plus tard justement, une révolution technique - mais pas que technique vraiment à mon avis, quasi anthropologique dans le rapport au temps - plus tard que reste-t-il de ce nous ? Et comment on fait du commun ? Voilà, comment à partir du multiple on fait de l'un, comment à partir du divers on fait du commun. C'est la plus vieille question politique, elle remonte à Platon, elle est au fondement de la République, elle est jusqu'à Machiavel une des questions essentielles - quel est le bien commun ? Et donc quelle est la traduction politique de ce bien commun, quel est le régime idéal, vous l'avez jusqu'à *La République* de Jean Bodin au seizième siècle, c'est vraiment une forme de ligne extrêmement essentielle que cette création du commun, du collectif, son organisation politique, donc, voilà, la question du régime - jusqu'à ce que Machiavel vienne faire une révolution en disant « la question n'est pas le Bien, mais la question est la prise du pouvoir et sa conservation. » Bref, toujours est-il que cette question du commun, qui est fondamentale, donc cette question du *nous*, comment les *je* multiples deviennent un nous et qui évidemment est structurante pour fonder une société, aboutit aujourd'hui à cause d'un certain nombre de phénomènes que j'ai décrits, et puis d'autres évidemment encore - la fin des grands récits, des grandes idéologies porteuses d'horizons et d'avenirs qui étaient aussi fédératrices, qui permettaient de regrouper autour d'enjeux communs ; aujourd'hui l'enjeu n'est plus comment rendre le monde meilleur, mais comment empêcher qu'ils ne devienne pire, ce qui est évidemment un enjeu, empêcher que le monde disparaisse, que les glaciers fondent, que les forêts soient brûlées, donc que nous ne puissions plus respirer, mais je dirais qu'on joue en défense évidemment cette question de la défense est fondamentale, puisque c'est la question de la survie, en termes de gens de grandes idéologies communes possibles, et elle me paraît indispensable, mais par rapport à l'idée de révolutionner, transformer le monde, proposer un monde meilleur, projeter une utopie pour parler comme Thomas More, ou un monde idéal etc. fût-il impossible, en tout cas cette dynamique-là, de création du commun qui a été essentielle à toutes les échelles, que ce soit l'échelle de la dite démocratie athénienne, qui n'est pas exactement démocratie mais peu importe, jusqu'aux révolutions et à la construction des républiques par exemple ; ce grand mouvement là, eh bien, dans un monde d'atomisation systémique est devenu très problématique. Donc oui maintenant l'enjeu c'est bien plus comme on *se* parle, comment on arrive à se parler, et se parler, eh bien ,qu'est-ce que cela suppose cela suppose tout simplement la relation, ça suppose l'échange - nous sommes aujourd'hui dans un culte de l'expression, il s'a git d'exprimer : donc exprime toi, dis, voilà. Et évidemment que la parole a pour fonction essentielle cette expression, donc cette construction de soi, cette j'allais dire reconnaissance, mais justement la question de la reconnaissance implique celle de l'autre - ça veut dire que la

parole n'est pas qu'expression, la parole est censée être relation, rencontre, et donc elle suppose l'échange, et donc elle suppose l'écoute donc se parler est au moins aussi important que parler tout court. Qu'est-ce qu'une parole qui n'a pas, si je puis dire pour nos amis de la RTBF, qui n'a pas d'auditeur au sens fort du terme, qui n'a pas de personne qui écoute, moi je suis un grand, je veux dire un grand amoureux de la radio depuis toujours, parce elle suscite une forme d'écoute particulière, j'écoute beaucoup de podcasts, et parce que ça vous met dans une sorte d'état, même si vous êtes en train de faire autre chose de cuisiner, vous avez une forme d'attention, de concentration, parce que la voix va venir vous prendre, et va vous convoquer. Eh bien, à l'inverse, se parler, *voir comme on se parle*, c'est constater que cette écoute est en recul massif. Regardez les soi-disant débats : les gens ne s'écoutent pas, les gens d'ailleurs ne se parlent pas, ils se balancent des choses les uns des autres, ils reviennent aussi convaincus de ce qu'ils avaient en arrivant que – voilà, c'est-à-dire que rien n'a bougé, en fait. Ce sont souvent des pilonnages mutuels et puis *il faut voir comme on se parle* parce qu'on se parle mal tout simplement, on se parle de plus en plus mal, voilà. En France, il y a eu ce moment à l'Assemblée Nationale avec des invectives, avec des bras d'honneur de ministre, avec c'est-à-dire qu'un espace qui est censé être celui où justement la parole au sens le plus fort du terme, c'est-à-dire dans un lieu qui a vocation à la consacrer, dans un cadre qui doit être ritualisé, où on est censé pouvoir se dépasser par la parole et dépasser la violence par la parole, par le débat, c'est-à-dire : qu'est-ce que c'est que la démocratie sinon une grande conversation que le peuple se tient à lui-même ? Qu'est-ce que c'est que la démocratie sinon la forme politique de la parole collective avec un certain nombre de règles, avec un certain nombre de processus qui vont permettre d'empêcher qu'on s'entretue, justement ? Qui vont permettre qu'on dépasse cette violence collective, la canaliser y compris d'ailleurs dans des confrontations, des débats, des désaccords. Eh bien lorsqu'un espace comme cela même n'est plus possible, c'est-à-dire qu'on ne peut même plus se parler, dans un tel contexte qui est censé rendre le meilleur de la parole, avec de surcroît des porte-paroles, des gens qui représentent si vous voulez, le peuple, les citoyens, et qui donc chacun sont des sortes de concentrés de parole, on voit bien qu'on est arrivés à un véritable problème essentiel, fondamental, et grave, on ne se parle pas on ne se parle plus : bon, et au lieu de cela, que fait-on, eh bien, on est dans un rapport plus spontanément d'émissions, au mieux de choses qui ne sont pas forcément reçues, ou bien, en effet, de violence.

- Gérald Garutti, ce que vous analysez vous permet aussi de remonter à la racine des choses : si le nous est perdu, s'il y a la perte de l'autre, perte de l'attention, éclatement et autonomisation des sujets, il y a aussi, et Alain Souchon le chante, il y a aussi cette idée de l'idéal quand même qui nous porte, et on verra aussi quels sont les chemins que vous proposez pour réhumaniser la parole, on a l'impression que vous remontez à la racine. Si fabriquer du nous c'est reconstituer un espace de parole et d'écoute, ça commence ici par le soin que l'on accorde aux mots ?
- Bien sûr, puisqu'on pense dans les mots. Alors, je ne pense pas comme Wittgenstein, à la fin du *Tractatus Philosophicus*, que ce que l'on ne peut dire il faut le taire, parce que si vous allez jusqu'au bout de cette pensée vous pouvez supprimer toute la poésie, toute la littérature qui repose précisément sur le non-dit, l'interprétation, le silence, la multiplicité, donc c'est une parole de philosophe qui essaie de penser en termes logiques une espèce d'évidence du sens. Mais, donc, je ne pense pas du tout qu'il faille taire ce qu'on ne peut pas dire, je pense en revanche que dire non seulement c'est faire, mais c'est se donner à soi-même la possibilité de savoir ce qu'on pense, de le partager de le transmettre, et donc toute la question qui se pose

est bel et bien celle du mot juste : comment on arrive à avoir une parole juste ? Une parole juste, ce n'est pas une bonne parole, il peut y avoir des paroles de conflit : quand Antigone par exemple s'adresse à Créon vertement et qu'elle le dénonce comme un tyran, sa parole n'est absolument pas une parole œcuménique, irénique, une parole d'apaisement. Ça peut être une parole de, véritablement, de dénonciation, et de confrontation, mais cette parole-là, eh bien, est je dirais choisie au sens où elle est juste et pertinente par rapport à ce que Antigone veut dire, par rapport à ce qu'elle profondément, à ce qu'elle, non seulement ce qu'elle ressent, ce qu'elle ressent, ce qu'elle pense, et sa vision du monde. Donc en effet l'attention aux mots, qui est quand même le fondement pour moi de la capacité à exprimer justement sa pensée, et donc à éviter le malentendu - comme le dit Camus, mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde. Mal nommer, c'est mal penser, c'est être dans l'incapacité de se mettre d'accord y compris sur ses désaccords, c'est littéralement le malentendu, c'est-à-dire le fait de ne pas pouvoir entendre et s'entendre, et dès lors, eh bien, on revient à cette question de l'espace commun possible. Le premier travail est donc en effet un travail sur la langue, le mot, l'expression de la pensée véritablement, et dès lors la capacité de se retrouver sur ces éléments y compris d'ailleurs pour les définir de façon différente.

Par exemple, on parlait du terme de démocratie : ce serait très intéressant de voir ce que chacun de nos auditeurs de la RTBF comprennent par le mot démocratie. Qu'est-ce que ça signifie ? Ça veut dire quoi, pour qui ? Que met-on dans ce mot-là ? Est-ce que c'est le fait d'élire à intervalle régulier ? Est-ce que c'est le fait de donner son avis ? Est-ce que c'est une prise de participation à la décision ? Qu'est-ce que ça signifie ? Que met-on derrière ce terme-là ? Qui est un terme fondamental, bien évidemment. Puisque encore une fois c'est l'organisation de la parole collective, dans un certain cadre politique, pour qu'on arrive idéalement à un bien commun. Donc le travail sur les mots, le travail de définition, et moi c'est un exercice que je fais depuis que j'ai commencé à faire de la philosophie, c'est l'exercice tout simplement que j'appelle, moi, du dictionnaire : prenons un terme, et imaginons qu'on doive en rédiger la définition pour le dictionnaire, voilà, qu'est-ce qu'on écrit ? Et comment chacun des mots vient non pas ajouter à la confusion, mais déplier, en quelque sorte, y compris de façon problématique le mot, l'idée, la notion, comment on se met d'accord, ou non, d'ailleurs ? D'ailleurs comment il y a concurrence des interprétations, comment il y a possibilité d'interprétation, puisque bien évidemment un mot peut vouloir dire et veut dire, et c'est-ce qui fait le propre d'ailleurs de la grande littérature et de la poésie, une multitude de sens. Donc comment on revient, et vous l'avez dit très justement, à la racine, c'est-à-dire, et c'est pour ça que la question de la parole n'est pas qu'une question, non seulement, n'est pas qu'une question de puristes, mais n'est absolument pas une question puristes attachés à l'accent circonflexe, ou à l'accent régional, ou que sais-je, c'est vraiment une question fondamentale de l'humanité, parce que c'est la question de la pensée, du sens, de son expression, de son partage, et c'est la question de la relation. Donc évidemment que dans un monde numérique, qui porte bien son nom, numérique donc zéro-un, ce qui évidemment est aussi - je fais exprès de le prendre par ce biais-là, mais qui aussi aboutit à vouloir trancher de façon binaire - et la schématisation fait partie de cette rapidité, de cette manière non pas d'être dans la nuance, et entre le mot colère, entre le mot fureur, entre le mot par exemple dégoût : ces trois notions sont différentes. Dire je suis dégoûté tout le temps, est-ce que je suis dégoûté, je suis déçu, je suis en colère, je suis... qu'est-ce que ça veut dire ? Voilà donc littéralement, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est la question que posait Mallarmé, que rapporte Claudel, qu'est-ce que ça veut dire ? Quelle est précisément le sens, l'intention, que recouvre une expression ? Et comme il y a une espèce de

de langue si vous voulez formatée, je ne parle même pas d'ailleurs des acronymes, des réductions, des smileys, qui, bon, sont des manières de dire « voilà ce que je veux dire, voilà mon intention, voilà », mais le fait que la langue soit de plus en plus laconique, de plus en plus instrumentale, utilisée comme un outil, c'est en fait le passage je dirais d'un monde littéraire à une société littérale, c'est-à-dire qui va employer de façon

la plus premier degré, et avec en plus tous les malentendus que ça peut impliquer, toutes les réactions que ça peut impliquer, la langue. Donc en effet, revenir au sens des mots, se poser la question du sens des mots, ce qui est d'ailleurs un des premiers enjeux du philosophe - qu'est-ce que ça veut dire, comment on définit les choses ? Voilà, le concept de liberté a pas le même sens pour Hegel, pour Sartre, voilà, ça ne veut pas dire la même chose donc : qu'est-ce qu'on veut dire ? Voilà : qu'est-ce qu'on veut dire ? Et cette absence de réflexion sur ce qu'on veut dire est problématique pas seulement pour les questions, je dirais, intellectuelles, pour les questions d'approximations ou même d'incompréhension de ce qu'on veut dire, c'est-à-dire d'inconscience, mais pour des questions de responsabilité, et là on aboutit à la dimension bien sûr éthique du rapport à l'autre, et à la question politique, collective : si on est pas dans une définition du mot juste, eh bien, dans ce cas-là ce qui sort, littéralement, qui n'a pas été élaboré, qui d'ailleurs est souvent sur une modalité pulsionnelle, d'accord,

ça parle, c'est le ça qui parle, littéralement, ça parle ça veut dire que c'est la pulsion qui parle, qui n'a pas eu ce travail d'élaboration, ce travail de définition et de conception, et donc ça va sortir comme ça : voilà, j'ai envoyé mon tweet, j'ai envoyé mon truc, et après, ça n'a pas été maîtrisé, pensé, ça n'a pas été défini, et ça aboutit évidemment à des réactions catastrophiques qui peuvent être destructrices. Donc ça commence bel et bien dans le rapport qu'on a à la langue, au mot, la précision, c'est d'ailleurs pour cela que la littérature - au sens le plus large du terme que ce soit littérature d'idées, j'emploie ici littérature au sens de l'âge classique, c'est-à-dire tout écrit, qui inclut la philosophie, qui inclut les essais, pas simplement aujourd'hui comme on entend par littérature très souvent le roman qui est une forme de fiction – bon, donc je parle ici de ce monde de l'écrit, et quand Kant dit « j'appelle public la société des gens qui lisent », il entend tout type de littérature, tous types de textes, parce que ce rapport justement aux textes dans la lecture est un rapport de prise de distance, un rapport de recul, à la fois dans le temps puisque il y a différence entre le moment où la personne a écrit et le moment où la personne lit, et puis il y a un temps réflexif qui fait qu'on va pouvoir revenir, on va pouvoir relire, on va pouvoir prendre le temps de se poser la question de ce que ça veut dire, alors que si vous avez du flux perpétuel de messages sont balancés, et qu'un message chasse l'autre, vous n'avez pas le temps littéralement d'élaborer les messages, puisque vous les émettez à jet continu, et puis vous n'avez pas le temps de les intégrer, les analyser. Donc le rapport aux textes – j'entends au sens très large du terme, textes comme trames tissées de mots, de pensées, d'expressions, voilà, tous types de textes - et le rapport aux messages induisent si vous voulez deux rapports au monde en fait assez différents. Ce n'est pas parce que c'est la matière écrite ou d'ailleurs d'autres, enfin il n'y a pas que de l'écrit, il y a des images etc., mais ça n'est pas le même rapport au temps, ça n'est pas le même rapport au sens, ce n'est donc pas le même rapport à soi notamment le rapport d'esprit critique et de distance. Et d'ailleurs j'en profite pour dire une chose : c'est sans doute pour ça qu'il y a une chose que j'apprécie beaucoup, beaucoup, ça a été le cas lorsque j'ai dirigé par exemple des comédiens et des comédiennes belges, je pense à Natacha Régnier ou d'autres, dans ma vie de metteur en scène, c'est justement un rapport à l'humour, voilà. À l'humour. Ça veut dire à la prise de distance : je travaille la moitié du temps en Angleterre en théâtre, et que ce soit du côté anglais ou du

côté belge, il y a une sorte de distance à soi, de rapport à l'humour, très contraire à un certain esprit de sérieux qu'on peut trouver ailleurs, qu'on peut trouver d'ailleurs parfois fortement en France aussi, je le dis avec la conscience de ce qu'est la société française, eh bien cette prise de distance de l'humour, sur soi, cette prise de distance par rapport à ce qu'on lit, par rapport à ce qu'on dit, cette manière de reculer, d'esprit critique, passe évidemment par la conscience du mot, et je pense que c'est fondamental, parce que sinon on est littéralement au premier degré, et on est dans une espèce, eh bien, de surgissement qui n'est pas maîtrisé.

The revolution will not be televised / Gil Scott-Heron

- Le choix musical du Gérald Garutti : comment passer de l'expression pulsionnelle, qui est surtout expression de soi d'ailleurs, au désir de se parler, et d'échanger, c'est-à-dire aussi d'écouter, et de faire monde, c'est un peu la question Gérald Garutti qui traverse ce manifeste, alors précisément vous avez établi une analyse de la situation de notre rapport au langage, qui est aussi un rapport politique vous l'avez dit : vous écrivez un manifeste en faveur des arts de la parole, alors pour manifester quoi ? On parlait d'idéal avec ce chant, la perte de l'idéal, mais peut-être aussi la question de savoir comment le retrouver cet idéal, c'est pour ça aussi que vous écrivez ce livre ?
- Oui. La notion de manifeste d'ailleurs est à entendre au sens plein, c'est-à-dire manifester non seulement en termes d'aller dans la rue pour dire ce qu'on pense, et en général son désaccord, ou son soutien, ou son scandale, ou son choc comme après des attentats par exemple, c'est-à-dire se retrouver ensemble pour une cause et portés par une émotion qui peut être la colère ou le chagrin, donc il y a cette notion de manifeste, je dirais de manifester collectivement, mais manifester au sens aussi de faire surgir, de faire apparaître
- Comme la révolution qui ne peut pas être télévisée de Gil Scott-Heron ?
- Exactement. La révolution - *The revolution will not be televised*, la révolution ne sera pas télévisée, et la fin de ce poème scandé, parlé, c'est *The revolution will be live*, la révolution sera live elle sera en direct, elle sera vivante, eh bien, et tout ce que décrit Gil Scott-Heron, que j'aime beaucoup, qui était d'ailleurs avant d'être chanteur professeur de littérature, et donc pour qui la poésie est fondamentale, qui a commencé par dire des poèmes dans les années soixante-dix, dans des librairies, et qui est un activiste Noir-Américain, et qui a passé son temps à dénoncer l'Amérique de Nixon, et puis l'Amérique de Reagan, et un certain conservatisme blanc, machiste, militariste, etc., donc bref qui pas seulement un poète mais qui est une figure militante, politique, donc engagée, et donc qui manifeste littéralement, et dont les concerts étaient pris comme tels, comme des manifestations, met ici l'accent sur le fait que la révolution, donc la transformation radicale du monde, ne peut pas se faire par la télévision, c'est-à-dire par justement la médiation, par la distance, par l'écran, mais qu'elle doit se faire vivante, elle doit se faire ici et maintenant. Et c'est bien pour ça que je parle de manifeste, parce que je pense qu'il s'agit de rendre présent, de rendre vivant, et que l'un des problèmes aujourd'hui de la dégradation de la parole, c'est que justement cette parole n'est pas vivante, et n'est pas présente, et tout l'enjeu c'est en effet de revaloriser la parole comme forme de vie et de vie présente, c'est-à-dire dans sa dimension collective, de se retrouver, de se constituer ce commun en présence les uns les autres - c'est un éloge de la présence. Qu'est-ce que c'est que la présence ? La présence c'est le fait tout simplement d'être là, voilà. D'être là, ça veut dire être conscient, et non pas avoir des absences - vous vous retrouvez à table avec trois personnes, et chacun est sur son portable, chacun est dans son monde, ou absent pour ça autre chose - donc c'est déjà

être présent à l'instant, donc être ici et maintenant, partager donc un même espace-temps, être dans un rapport d'attention à l'autre, à soi, au monde, donc c'est un rapport en effet en présence ; et c'est une dimension incarnée, c'est-à-dire - nous sommes des êtres effectivement et de conscience, et aussi d'inconscient d'ailleurs, de chair, de sang donc c'est-à-dire que la présence c'est la manifestation de cette parole incarnée dans le rapport à soi et aux autres.

Donc pour moi, « manifeste » ça veut dire que de sortir, j'allais dire du monde souterrain que je ne dis pas simplement infernal parce qu'il a bien évidemment des vertus, mais de ces messages désincarnés pour, eh bien, au contraire, donner à la parole toute sa plénitude, toute sa chair, tout son corps, tout son présent, toute son incarnation, toute sa puissance, toute sa vitalité : c'est pour cela qu'en effet en termes d'idéal, revaloriser la parole, c'est une forme de sublimation, c'est-à-dire de transformer cette matière en quelque chose de plus fort, de plus présent, de plus vivant, en aussi, et ça c'est évidemment tout l'enjeu depuis vingt-cinq siècles au moins, en tout cas en Europe par exemple du théâtre, enfin en tout cas c'est l'un des enjeux, c'est-à-dire une forme de sublimation, une sorte de catharsis, c'est-à-dire transformer une énergie, transformer ce qui peut être simplement pulsionnel et ce qui peut être informel, au sens où ça n'a pas pris forme et ça n'est pas défini, en, eh bien employons un gros mot, une œuvre, c'est-à-dire quelque chose qui est un résultat d'un dépassement et qui va permettre de trouver un état supérieur - comment canaliser ces énergies ? C'est ce que dit d'ailleurs Antonin Artaud à maintes reprises dans les années trente, il voit monter les fascismes, il voit monter le nazisme, ça le rendra fou d'ailleurs, et il dit « la fureur est en train de se déployer collectivement partout : vous avez deux solutions possibles. Soit vous avez le théâtre, c'est-à-dire que vous allez canaliser cette fureur, et que vous allez lui donner une certaine forme, pour qu'on se dépasse ; soit vous aurez du sang dans la rue : choisissez. » Et l'enjeu de la parole - la parole conçue comme un art qui va permettre en effet de se sublimer – c'est comment ces énergies, ces forces sont transformées dans un sens pas seulement d'idéalisation mais de canalisation, pour qu'on arrive, eh bien, à leur donner littéralement une forme, et une forme qui peut être artistique ou non d'ailleurs, mais une forme qui va permettre, eh bien, d'exister soi, et d'exister ensemble.

- Vous évoquez le terme d'œuvre il y a un instant, il y a un autre terme que vous aimez beaucoup c'est celui précisément qui relie avec la vocation vivante et présente de la parole, c'est la performance.
- Oui. Oui parce qu'on se méprend sur le sens de performance, uniquement entendu comme efficacité, efficacité, voilà, le culte de la performance, les indicateurs de performance, c'est-à-dire une forme de réductionnisme quasi machinal à cette dimension d'efficacité. Mais en anglais performance, to perform, veut dire réaliser, faire, et au sens de par exemple un spectacle, « I had a good performance yesterday », j'ai bien joué hier, j'ai fait une bonne représentation, to perform, performer en ce sens-là ça n'est pas simplement être efficace, mais c'est être vivant, incarné, et mettre en œuvre littéralement, activer, réaliser quelque chose et cette dimension-là de performance pour moi, entendue comme cela ne se limite pas à ce que j'appelle moi l'écume de la parole, la dimension fonctionnelle, la dimension utilitaire, la dimension instrumentale, c'est une manière en fait pour parler comme Leibniz d'épanouir, de déplier. Il y a le très beau texte de Deleuze sur Leibniz, le pli, c'est-à-dire que les monades contiennent en elle-même les possibles, et il s'agit de déplier, d'expliquer au sens de déployer ce qui est contenu. Eh bien la performance en ce sens, au sens où la performance d'un texte par exemple, c'est comment ce texte s'incarne, se transmet, se partage devient, alors la littérature est vivante, mais devient incarné, et devient présent en fait, et devient présence. En

fait la performance c'est le présent de la présence. Voilà, c'est comment cela devient un enjeu, un moment, un instant vivant. Et je pense en effet qu'arriver à donner corps, vie au sens, c'est aboutir à cette forme de performance collective, donc de moment où on va vivre quelque chose, non pas sur le mode séparé de la confrontation, ou de l'indifférence, mais sur le mode commun, et donc on est dans une dimension qui est à la fois éthique, politique et esthétique, et je ne sépare pas les trois dimensions.

- Il y a la dimension du jeu aussi évidemment.
- Le jeu c'est évidemment fondamental, dans la mesure où le jeu c'est du mouvement, c'est donc effectivement cette vie, quand on dit qu'une porte ou une fenêtre joue c'est qu'elle est capable de se déplacer, donc ce jeu c'est tout ce qui est matière à la fois à partage, à plaisir, à échanges et interprétations ; et d'ailleurs, c'est l'un des grands problèmes pour moi, contemporains, c'est cette schématisation radicale, c'est-à-dire le fait justement qu'il n'y ait pas de jeu, ça rejoint l'humour que j'évoquais tout à l'heure, c'est-à-dire la capacité d'avoir et de la distance, et plusieurs niveaux d'interprétation, et une forme de recul, et l'esprit de sérieux, c'est-à-dire le fait de prendre littéralement sans jeu, sans distance, c'est non seulement la mort de la littérature en général mais c'est aussi un défaut d'esprit critique, et c'est surtout dangereux dans la mesure où cela verrouille à un premier degré des positions. Donc il faut qu'il y ait du jeu, je dirais non pas jouer de l'autre, ou se jouer de l'autre, parce que ça c'est de la manipulation, mais du jeu comme on joue ensemble, ou comme d'ailleurs les interprètes vont jouer ensemble et créer quelque chose, bien sûr qu'il faut qu'il y ait du jeu.
- Alors vous évoquez la dimension active de la parole présente, c'est pour cette raison aussi que vous avez créé le fameux CAP - donc ce Centre des Arts de la Parole ; qu'est-ce que c'est que cette aventure du CAP, Gérald Garutti ?
- C'est en effet une aventure. Le Centre des Arts de la Parole que j'ai fondé il y a maintenant trois ans, et déployé depuis trois ans, et avec différents actes de naissance, pourrait-on dire, a pour mission « se parler plutôt que s'entretuer. ». C'est un peu d'actualité. Se parler pour se relier. Et la mission du cap CAP en effet, c'est la mise en œuvre de ce qu'on évoque depuis le début de cet entretien, c'est-à-dire comment arriver à revaloriser la parole pour qu'elle soit plus juste, plus humaine, on va même oser un autre gros mot on peut dire qu'il s'agit de fonder par la parole un l'humanisme, ou de le refonder. Puisque la parole en moins, c'est de l'humanité en moins, et symétriquement, comme la parole est un enjeu absolument transversal qui touche toutes les dimensions, on l'a vu, voilà, la conscience, le rapport à l'autre, le rapport au monde, puisque la parole est absolument fondatrice - d'ailleurs Aristote a deux définitions de l'Homme, il en parle, qui sont en fait la même. Mais il parle de l'homme comme animal parlant, alors le terme qu'il utilise c'est *zoon logicon*, donc c'est animal logique, et à la fois *logos*, animal parlant – on pourrait avoir une discussion sur le rapport entre raison et parole ; et puis il dit *zoon politikon*, un animal politique, l'homme est un animal parlant, logique, du logos disons, et un animal politique ; ce qui évidemment est la même chose, puisque l'un suppose l'autre, il faut une parole pour constituer une cité, et fonder un rapport politique – eh bien il s'agit, et je ne pense pas que ce soit une utopie du tout, je pense que c'est une nécessité, même une urgence, il s'agit de revaloriser, refonder la parole, pour pouvoir faire société. Il y a donc un enjeu de réparation, je dirais, et un enjeu de réparation, y compris de la démocratie. On voit bien qu'elle est en grande souffrance à tous les niveaux, que c'est de pire en pire, que le phénomène d'ailleurs, pour ne parler que de l'Occident, touche vraiment des sociétés de plus en plus avec des formes de radicalité, avec des formes d'incompréhension, et que ça déborde - les institutions ne parvenant pas à prendre en charge un enjeu de débat public – eh bien la

démocratie est à la fois en souffrance et est menacée. Donc l'enjeu du CAP, du Centre des Arts de la Parole c'est de porter, de promouvoir une parole plus juste, plus humaine, pour arriver à faire mieux société, à réparer la démocratie et donc accomplir notre humanité le mieux possible. Ça veut dire dépasser évidemment la violence, en sublimant la parole : donc c'est ça l'enjeu du Centre des Arts de la Parole.

- Et qui s'adresse à qui, Gérald Garutti ?
- Alors il s'adresse à toute personne de bonne volonté qui se dit qu'il y a là un enjeu, et la bonne nouvelle c'est que, après trois années de conception où j'ai posé un certain nombre de fondements, où j'ai réuni une équipe il y a par exemple au sein du Conseil du CAP, des représentants de la parole pour moi qui sont aussi bien philosophes, comme Cynthia Fleury, Frédéric Gros, Mathieu Potte-Bonneville ou des poètes comme Arthur H, ou des gens de théâtre comme Hakim Bah, ou ou des gens qui portent par leur institution quelque chose, ou d'ailleurs des slameurs comme Sofiane Zermani, donc ce sont vingt personnes qui pour moi représentent des arts de la parole et expriment ces différentes dimensions. Donc j'ai constitué, par étapes, ce centre que nous avons officiellement lancé en mars dernier ,avec plusieurs étapes, pour nous adresser à qui : eh bien pour nous adresser en fait à toute personne qui se dit qu'il y a un problème aujourd'hui avec la parole, et qui souhaiterait faire en sorte que, eh bien, on améliore les choses. Alors c'est délibérément très générique ,et je veux dire par là que nous adressons aussi bien à des organisations, à des groupes qui déjà existent, que ce soit des institutions, des associations, des collectivités, des entreprises... à des citoyens, et l'objectif c'est d'outiller, des femmes, des hommes pour qu'ils soient auteurs, acteurs de leurs paroles et qu'il y ait une forme si vous voulez de réhabilitation du dialogue, donc effectivement arriver à se parler, arriver à faire ensemble mieux société, et mieux démocratie. Et ça passe par plusieurs volets : il y a un volet d'abord je dirais de recherche et développement où nous réfléchissons sur l'état de la parole, à l'état de la parole aujourd'hui, aux moyens de répondre, aux solutions qu'on peut apporter, il y a un volet de sensibilisation dont le manifeste par exemple que j'ai publié exprime l'idée, c'est-à-dire de faire sentir, réfléchir, faire prendre conscience de cet enjeu, et là ce qui me porte aussi c'est de me rendre compte que depuis que nous avons lancé les choses, eh bien, il y a un sujet qui est devenu vraiment, je pense que tout le monde se rend bien compte qu'un problème avec la parole, mais l'idée c'est de poser ce sujet pour qu'il devienne un constat partagé, et donc de là qu'il puisse y avoir action voilà. Et effectivement les commentaires, les retours que nous avons de façon extrêmement massive prouvent bien que tout le monde se dit qu'il y a un problème avec la parole. Dans cette aventure je concentre trente ans de vie, trente ans aussi bien en création, en réflexion, en transmission, et en quelque sorte tout cela est investi dans la démarche du Centre des Arts de la Parole parce que la parole encore une fois est centrale. Et c'est la première fois en trente ans, par rapport à tous les spectacles que j'ai pu faire, les textes que j'ai pu écrire etc., c'est la première fois que tout le monde me dit oui. La première fois. C'est-à-dire aussi bien les étudiants que les dirigeants que les institutionnels, les politiques, les citoyens... tout le monde dit « mais oui bien sûr qu'on ne se parle pas. On se parle moins. Bien sûr qu'on se parle mal. Bien sûr qu'on ne s'écoute pas. Et cette souffrance-là est tellement partagée - et je crois que le plus beau compliment qu'on m'ait fait c'est « mais ça n'existe pas déjà depuis longtemps, le Centre des Arts de la Parole ? » C'est dire justement ce sentiment d'une nécessité, et d'une urgence hélas confirmée chaque jour, par ce qu'il est en train de se passer. Donc il s'agit de proposer, dans une démarche de fédération si vous voulez, un espace où justement on revalorise la parole, on recrée du commun, où on donne les outils, on outille, pour justement faire démocratie ensemble, eh

bien, les gens par ces volets de réflexion, de sensibilisation, et de transformation, c'est-à-dire donner des moyens, très concrètement. Alors ça passe par, par exemple, la participation à des festivals, ça passe des participations à des créations, ça passe bien sûr par de la formation, puisque qu'il y ait transformation il faut qu'il y ait aussi un travail au long cours de formation aux arts de la parole. Et ces arts de la parole - et c'est très important de le dire - la parole se travaille. Voilà, la parole s'ouvrage, et la parole n'est pas seulement même un art mais c'est une somme d'arts. Et c'est bien pour ça que je parle des arts de la parole, je pense que c'est aussi ce qui a fait l'écho de ce livre et de ce qui fait l'écho de notre mouvement, c'est qu'on sort d'une conception réductrice de l'éloquence. On sort de l'idée que la parole c'est l'éloquence, et il y a une réduction de la parole à l'éloquence, de l'éloquence à la performance, au sens utile, et de la performance à l'impact, et c'est ce que moi j'appelle la conception balistique de la parole.

- Eh bien merci beaucoup Gérard Garutti pour cette analyse. Le CAP, le Centre des Arts de la Parole c'est une aventure à suivre, et puis surtout se parler mieux, pour gagner en humanité ou gagner de l'humanité en plus, et puis en attendant pour comprendre les enjeux des différentes dimensions de la parole, il faut lire *Il faut voir comment se parle : manifeste pour les arts de la parole* signé Gérard Garutti. Merci beaucoup d'avoir été notre invité, et au plaisir d'échanger avec vous.
- Merci, et j'insiste sur la dimension francophone du Centre des Arts de la Parole, ça veut dire que bien évidemment je serai très heureux que nous puissions également en Belgique développer cette dynamique, donc vous êtes les très bienvenus, et notamment, je l'ai dit d'ailleurs, parce que je pense qu'il y a un rapport à l'humour et à la distance qui est salutaire, et dont nous avons bien besoin.
- Merci Gérard Garutti. On rappelle le titre de votre manifeste pour les arts de la parole : *Il faut voir comme on se parle*, publié aux éditions Actes Sud.



Radio J

<https://www.youtube.com/watch?v=UjWP-nmWzKk>

28 février 2023



Radio J – L'invité de Lise Gutmann

- Voilà, j'ai l'immense plaisir, ainsi que je vous l'annonçais précédemment, de recevoir dans le studio de Radio J Gérard Garutti. Bonjour
- Bonjour Lise.
- Alors je vous reçois, Gérard pour votre livre *Il faut voir comme on se parle*, paru aux éditions Actes Sud ; c'est le « manifeste pour les arts de la parole », et c'est dans le cadre du Centre des Arts de la Parole. Eh oui *Il faut voir comme on se parle*, alors Gérard Garutti vous êtes metteur en scène, dramaturge et écrivain, auteur de pièces, de récits et d'essais, vous êtes aussi traducteur, vous créez des spectacles à Londres et en France, vous êtes normalien, agrégé, docteur, vous enseignez à l'université de Cambridge puis à Sciences Po et vous avez fondé et dirigé le Centre des Arts de la Parole dont ce livre est en effet un manifeste plus qu'emblématique : pourquoi ce centre, pourquoi ce livre, Gérard ?
- Eh bien, ce livre pour dire qu'aujourd'hui la parole est dégradée, dans tous les sens du terme, c'est-à-dire à la fois avec une inflation et donc une perte de valeur, et elle est dégradante très souvent, c'est-à-dire qu'elle dégrade très souvent la personne à qui elle est envoyée, et je ne dis pas adressée délibérément, elle est balancée en quelque sorte. On balance, c'est une conception on dirait balistique de la parole, on confond la parole avec le combat, le combat avec la destruction de l'autre, et véritablement je trouve que cette dégradation affecte aussi ceux qui parlent. Il suffit de voir ce qui s'est passé à l'Assemblée Nationale la semaine dernière.
- Par exemple.
- Des porte-parole véritablement, ceux qui sont censés incarner la dignité nationale, la représentation nationale et qui sont censés être littéralement parlementaires, eh bien on voit véritablement
- Il y a le mot « parle » dans « parlementaire »
- Il y a le mot « parle », voilà, donc il faut en effet *voir comme on se parle* pour essayer de se parler mieux, et autrement.

- Oui, et c'est pas évident. Alors, ce n'est pas évident et vous nous expliquez pourquoi, avec moult détails mais c'est pour toutes ces raisons que vous avez souhaité écrire ce livre ? Pour rétablir la parole dans ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être ?
- Je considère que cette dégradation de la parole implique une dégradation de l'Humanité au sens fort du terme.
- Ah oui.
- Pour moi, la parole est un fondement de l'Humanité, de l'être humain, dans toutes ses dimensions ; des dimensions d'abord d'identité, de ce qu'il peut être, comment il peut se grandir, comment il peut se sublimer, et puis d'humanité au sens de collectivité, c'est à dire de société. S'il n'y a pas de parole collective, s'il n'y a pas de récit commun, s'il n'y a pas de dialogue ensemble, il n'y a pas de société possible. Donc, pour moi, il y a vraiment une urgence, et une alarme, et d'ailleurs cette souffrance sur la parole tout le monde d'une manière ou d'une autre l'exprime, combien de gens disent « on ne peut plus se parler, on ne s'écoute pas, on ne m'écoute pas, les mots n'ont plus de sens. » Les mots sont envoyés avec des fins de destruction
- les mots comme des armes c'est un peu ce qu'on ressent
- Les mots comme des armes, exactement, c'est à dire la parole comme arbre de destruction massive très souvent - et moi je pense qu'il faut que la parole soit un art de construction collective.
- Dans n'importe quelle langue ?
- Dans n'importe quelle langue bien évidemment.
- Parce que vous êtes bilingue je crois, anglais-français
- Oui, travaille des deux côtés de la Manche, sur le monde de Shakespeare et le monde de Molière, parce que je considère que pouvoir se déplacer dans la langue ou dans les langues - et vous en savez quelque chose Lise avec le yiddish évidemment
- et l'hébreu
- et l'hébreu - c'est pouvoir prendre un autre point de vue sur la langue. Donc c'est une question non pas d'une langue particulière, mais d'un rapport à la parole que chacun peut avoir. Et chacun a en lui-même les moyens de déployer sa parole, et donc de déployer toute son humanité.
- Oui c'est si important... Alors, ce Centre que vous avez créé : vous êtes un groupe, vous êtes seul, vous avez lancé l'impulsion ?
- Alors, ce Centre, on est évidemment un collectif puisque, je le conçois depuis maintenant environ trois ans, et j'ai réuni autour de moi notamment un Conseil qui incarne différentes dimensions de la parole, il y a par exemple Cynthia Fleury la philosophe, il y a par exemple le dramaturge Hakim Bah, il y a le rappeur Sofiane Zermani, il y a par exemple aussi Laurence Engel de la BNF, Éliette Abécassis, la romancière que nous aimons, donc il y a des gens qui incarnent pour moi des dimensions de la parole à différents titres : parce que pour moi véritablement, la manière, la solution possible pour arriver à dépasser cette dégradation de la parole ce sont les sept arts de la parole. Que sont les sept arts de la parole ? Je considère que ce sont des arts de la création - le théâtre, la parole qui s'incarne ; le récit, la parole qui se raconte ; la poésie, la parole qui s'invente, ce sont des arts de la transmission, fondamentale - la parole comme éloquence, la parole performante ; la parole comme conférence, comme transmission et enseignement, et puis la parole comme interaction - le dialogue, et le débat, pour confronter et échanger la parole. Et on confond très souvent le dialogue et le débat. En

fait pour moi les arts de la parole, et c'est une manière de vous répondre, ce n'est pas simplement l'éloquence, très souvent réduite à la performance

- Alors, vous en parlez beaucoup oui,
- Voilà, ça n'est pas que l'éloquence : on a tendance à considérer qu'aujourd'hui bien parler c'est sortir des punchlines, lancer son trait, lancer son tweet, lancer son post, c'est envoyer, voilà, bien envoyer. Eh bien, je pense que la parole ça n'est pas du tout que ça, c'est d'abord une question de relation, une question d'interaction d'où ces sept arts de la parole. Et donc au Centre des Arts de la Parole, il s'agit de déployer ces arts de la parole pour pouvoir, eh bien faire en sorte qu'en général on se parle de façon plus humaine et plus juste grâce aux arts.
- Oui. Alors vous n'épargnez pas les réseaux sociaux, vous n'épargnez pas tout ce qui est tweets, Facebook, les sms, etc., dans lesquels on se dit sans se dire ; et on ne se dit rien en fait et vous aimez l'oralité
- Oui parce que l'oralité c'est la parole vivante, la parole vive la parole incarnée. J'aime tout autant les textes, les grands textes : je considère que l'un des problèmes de la parole aujourd'hui, ou plutôt des messages qui sont envoyés - ce qui n'est pas la même chose - ce sont des formes lapidaires ; lapidaires, vous savez ça veut dire la pierre, *lapis*, la pierre qu'on envoie, comme on caillasse littéralement, comme on balance. Donc le problème des formes brèves comme les tweets, et des messages, c'est que sous prétexte d'aller à l'essentiel très souvent, encore une fois on est dans un rapport d'envoyer une balle. Donc je pense que la parole vivante - il suffit de voir les problèmes qui sont posés par exemple quand on envoie un mail, et il manque un point d'exclamation, c'est pour ça a inventé les smileys d'ailleurs, pour dire « en fait, tu vois, je plaisante en fait mon intention est celle-là », et toutes ces formes-là, à la fois la vivacité de l'oral et la fixité de l'écrit, et c'est un problème parce qu'on en arrive à des incompréhensions, à des malentendus, à des échanges qui partent en gris très très vite, alors qu'en décrochant son téléphone, en se parlant face à face on peut littéralement démonter des problèmes qui après vont prendre cinquante mails à résoudre.
- Surtout qu'avec un téléphone aujourd'hui on peut se parler face à face : pas seulement la voix mais on se voit et vous avez raison.
- Est-ce que je peux lire un petit extrait ?
- Mais bien sûr
- Il a fallu que je choisisse, j'ai tout lu, mais voilà :
« Un fait humain total. Pour en finir avec la parole-outil. La parole engage tout notre être, notre esprit, notre cœur, notre corps, notre âme, nos pulsions, nos émotions, notre volonté, notre raison : elle est un fait humain total. L'expression d'une existence singulière. Elle fait résonner toute notre personne, elle vibre en l'autre tout entier : mutiler la parole c'est tronquer l'Humanité, avec un h majuscule. Dès qu'elle se voit mécaniquement débitée, restreinte à sa tranche superficielle, coupée de sa profondeur, rabattue sur son seul plan fonctionnel, détachée de sa portée, la parole se retrouve amputée de sa plus belle part : voilà pourquoi l'éloquence ne suffit pas.
Ça reprend un peu tout ce qu'on vient d'évoquer, vous écrivez magnifiquement. C'est un livre qu'on a du plaisir à lire, et vous avez un style pour parler de ce sujet très sérieux, presque poétique... est-ce qu'on vous l'a dit ?
- Oui, ça me fait grand plaisir de vous l'entendre dire, parce que je pense qu'il est important quand on veut porter la parole et mettre la parole en avant, en relief, en valeur, d'essayer d'être à la hauteur, donc je pense que c'est important qu'il y ait en fait de l'énergie, et du désir. Et j'ai voulu donner cette énergie, cet élan, ce désir ce que vous exprimerez, dans le texte.

- Oui. Alors quand vous parlez justement de ce qu'on vient d'évoquer, c'est-à-dire de la rapidité imposée des messages qu'on s'envoie plutôt mal que bien, vous dites « la gratuité fallacieuse des offres pléthoriques - si c'est gratuit c'est moi le produit - l'avalanche de sollicitations, le bombardement de notifications, la saturation de stimuli » rien qu'à lire ce que vous avez écrit on est presque hors d'haleine, et on le vit : « l'interférence perpétuelle, l'interruption systématique, l'injonction de réponse de réponse instantanée à tout, tout le temps, la multiplication des canaux, le zapping à l'extrême le multi-tasking par défaut, la distraction imposée »... c'est très fort, vous allez très loin !
- Oui, mais parce que cette avalanche que vous exprimez là, on la vit tous les jours, le fait d'être constamment harcelé et sollicité : on vous envoie un mail, vous ne répondez pas. Vous recevez le même mail *forwardé* comme on dit, transmis demi-heure plus tard avec des points d'exclamation, vous ne répondez pas, texto « t'as vu mon mail » donc on est constamment avec ces injonctions et ces sensations...et, c'est ce que j'ai aussi voulu exprimer dans le livre : il s'agit de respirer. Comment on peut respirer mais oui comment on peut faire silence ? Comment on peut faire résonance? Comment on peut laisser place à l'écoute ? Vous savez, cette prière fondamentale du judaïsme, le *Shema*, le premier mot, le premier mot de la prière peut être la plus importante... *Shema*, écoute. Je pense que l'on a oublié l'écoute, et c'est tellement important l'écoute, dans la transmission pour que la parole existe et résonne véritablement. Et c'est tout autant des arts de la parole que des arts de l'écoute, bien évidemment.
- Bien sûr. Et alors qu'est-ce qu'on vous en a dit de ce livre qui est sorti il n'y a pas très longtemps, mais quand même : est-ce qu'on vous a dit des choses qui vous ont choqué, ou qui vous ont fait plaisir autour de ce livre ?
- Le livre est sorti il y a un mois.
- Voilà.
- Janvier. Et ce qui est assez beau c'est de voir que ça déclenche en effet, et vous venez de l'exprimer, un certain enthousiasme, de se dire que ce constat, cette souffrance qu'une immense majorité d'entre nous vit, d'accord ? Que la parole aujourd'hui - on sent qu'on est atteint, on se sent atteint quand on voit que la parole est dégradée à l'Assemblée Nationale, dans la rue, dans les médias, quand on voit des députés se faire insulter dans des émissions etc. on se sent personnellement atteints, dans notre être. Donc je pense que le fait d'avoir un sursaut, de dire « une autre parole est possible, il existe des moyens de sublimer la parole, pour soi-même se grandir » : c'est ça l'objectif, se grandir, pas se dégrader. Et c'est pour ça que l'accueil, je pense déclenche, ce que vous venez d'exprimer, c'est-à-dire cette énergie, ce désir, et j'ai eu des témoignages magnifiques, les gens qui m'ont dit « mais tu m'as redonné espoir, vous m'avez redonné espoir »
- Mais oui complètement, moi c'est ce que j'ai ressenti, parce qu'en fait il y a des choses personnellement que je fais spontanément, par exemple au bout de trois messages, je propose à la personne qu'on se téléphone, c'est quand même plus sympa, plus chaleureux ,et ça va plus vite que de passer son temps à écrire sur un petit boîtier, finalement la voix c'est important...
- La voix c'est important
- Vous qui mettez des gens en scène et qui montez des spectacles
- Oui, la présence. On est dans un monde de fantômes, dans un monde d'ectoplasmes, dans un monde de simulacres : à qui on s'adresse ? On s'adresse, il n'y a pas de visage, il y a un alias, il y a un nom : bon, en fait, en quelque sorte la question c'est bien celle de correspondre ; la notion de correspondance, quand on correspondait, on s'adresse à quelqu'un. Et la parole

vivante, la parole incarnée – là, je vous regarde, vous me regardez, là on se parle, on dialogue, on s'écoute, on est dans une vraie relation, et ça sent tout de suite en termes de qualité, d'enjeu humain qu'il se passe autre chose, autre chose que l'espèce d'avalanche qu'on doit subir de messages.

- Eh bien ce sera le mot de la fin malheureusement ; il y a encore beaucoup de choses à dire : *// faut voir comme on se parle* ; paru chez Actes Sud. Gérald Garutti, merci beaucoup d'avoir été avec nous, et quand vous le souhaitez dans le studio de Radio J pour qu'on se parle.
- Avec joie Lise, merci pour ce dialogue.
- Merci, au revoir !